

**Les 100 - Livre
4 (French
Edition)**

Kass Morgan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KASS MORGAN

LA SÉRIE TV
SUR

Syfy ET 4

LES
100
RÉBELLION





Collection dirigée par Glenn Tavenec

L'AUTEUR

Kass Morgan est titulaire d'une licence de la Brown University et d'un master de l'Oxford University. Elle travaille actuellement en tant qu'éditrice et vit à Brooklyn, New York.

**Retrouvez *Les 100* adapté en série TV
par les producteurs de *The Vampire Diaries*
et *Gossip Girl***

the100series.com

Retrouvez tout l'univers de
LES 100
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

K A S S M O R G A N

LES
100
RÉBELLION

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Fraisse



roman



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

TITRE ORIGINAL : THE 100 – REBELLION

© Alloy Entertainment, 2016

Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2017

Couverture : Key Artwork © 2017 Warner Bros. Entertainment Inc. All Rights Reserved.

Design by Liz Dresner

Produced by Alloy Entertainment, New York

EAN 978-2-221-20044-5

ISSN 2258-2932

(édition originale : ISBN 978-0-316-50303-7, Little, Brown and Company, a publishing house of Hachette Book Group, New York)

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr



*À mes lecteurs
Merci d'avoir permis à mes
délinquants
de l'espace d'entrer dans vos
cœurs.
Votre soutien vaut tout l'or de
la galaxie.*

CHAPITRE 1

Clarke

Clarke frémit. Le vent qui souffle dans la clairière fait bruire les dernières feuilles rouges et or accrochées aux branches.

— Clarke, l'appelle faiblement quelqu'un.

Cette voix, elle l'a imaginée un nombre incalculable de fois depuis son arrivée sur Terre. Elle l'a entendue dans le torrent. Dans le grincement des arbres. Et surtout, elle l'a entendue dans le vent.

Aujourd'hui, elle ne se dit plus que c'est impossible. La chaleur envahit sa poitrine. Clarke se retourne et aperçoit sa mère qui approche, un panier rempli de pommes cueillies dans le verger des Nés-Terre sous le bras.

— Il faut absolument que tu me goûtes ça ! Elles sont fabuleuses !

Mary Griffin pose le panier sur une des longues tables, prend une pomme et la lance à Clarke.

— Trois cents ans de recherches génétiques dans les labos de la Colonie sans jamais nous approcher de pareilles merveilles.

Souriante, Clarke croque le fruit tout en regardant le camp qui déborde d'activité. Autour d'elles, Colons et Nés-Terre préparent joyeusement leur première fête commune. Felix et son petit ami, Eric, portent de grands saladiers remplis de légumes cultivés et cuisinés sur place. Deux Nés-Terre montrent à Antonio comment fabriquer des couronnes à l'aide de branches. Au loin, Wells ponce une des nouvelles tables de pique-nique avec Molly, qui apprend depuis peu la menuiserie avec un Né-Terre.

À les voir s'affairer ainsi, on a du mal à croire que tous ont enduré de douloureuses épreuves et de terribles deuils ces derniers mois. Clarke fait partie du groupe originel des cent adolescents envoyés sur

Terre pour vérifier si les hommes pouvaient survivre sur la planète irradiée. Mais suite au crash de leur vaisseau, tout contact a été rompu avec la Colonie. Tandis que les 100 se démenaient pour survivre sur Terre, les Colons de l'espace se sont aperçus que le système de support de vie était défaillant à bord de la station orbitale et que leurs heures étaient comptées. Alors que le niveau d'oxygène baissait et que la panique se répandait comme une traînée de poudre, ils se sont battus pour accéder aux navettes de sauvetage qui, malheureusement, ne pouvaient transporter qu'une fraction de la Colonie. Quelle n'avait pas été la surprise de Clarke et des autres 100 quand plusieurs navettes remplies de Colons étaient arrivées sur Terre. Moins étonnant : le vice-chancelier Rhodes s'était lancé dans une campagne brutale pour prendre le pouvoir aux adolescents devenus *de facto* leaders des Colons sur Terre. Ce putsch avait fait de nombreuses victimes, parmi lesquelles Sasha Walgrove, petite amie de Wells et fille de Max, le chef pacifiste des Nés-Terre. Il avait aussi déclenché des tensions entre les deux groupes. Finalement, ils avaient dû s'allier pour vaincre un dangereux ennemi – une faction violente des Nés-Terre qui voulait détruire les Colons. Désormais, chacun fait son possible pour travailler en bonne entente. Rhodes a renoncé à son titre de vice-chancelier et aide à mettre en place un nouveau Conseil consultatif composé à la fois de Colons et de Nés-Terre.

Aujourd'hui, ils assisteront non seulement à leur première fête commune mais aussi à la première apparition du Conseil devant ce peuple récemment uni. En tant que membre de ce nouveau Conseil, Bellamy, le petit ami de Clarke, a accepté de faire un discours.

— On dirait que tout se met tranquillement en place, constate la mère de Clarke qui regarde une jeune Colon et deux Nées-Terre en train de disposer sur les tables de grossières assiettes en fer-blanc et des couverts en bois. Comment puis-je me rendre utile ?

— Je crois que tu en as assez fait ! lui répond Clarke. Essaie de te détendre.

Elle recule d'un pas pour mieux savourer le sourire chaleureux de sa mère. Même si elles sont réunies depuis plus d'un mois, Clarke n'en revient toujours pas que ses parents n'aient pas été expulsés dans l'espace pour cause de trahison, comme on le lui avait raconté. À la place, ils ont été envoyés sur Terre où ils ont été confrontés à un nombre incalculable de dangers avant de finalement la retrouver.

Depuis, les deux médecins comptent parmi les membres indispensables du camp qu'ils ont aidé à reconstruire après les attaques de la faction violente. Avec le docteur Lahiri, ils ont remis les blessés sur pied. Avec Clarke, Wells et Bellamy, ils ont resserré les liens entre les Colons et leurs voisins pacifiques.

Pour la première fois depuis une éternité, la vie de Clarke est paisible et remplie d'espoir. Après des mois de peur et de souffrance, le moment est enfin approprié pour des réjouissances.

Alors qu'il traverse la clairière en direction des tables, le père de Clarke s'arrête pour faire signe à Jacob, un fermier né-terre avec qui il s'entend bien, puis il se tourne vers Clarke, un grand sourire aux lèvres. Sous son bras gauche, il serre des épis de maïs multicolores.

— D'après Jacob, il ne pleuvra pas ce soir. Nous aurons une belle vue de la Lune quand elle apparaîtra.

David Griffin pose le maïs sur la table et, l'air pensif, gratte sa nouvelle barbe fournie tout en regardant le ciel, au cas où elle poindrait.

— Apparemment, elle sera rouge à l'horizon. Jacob l'appelle la « Lune du Chasseur ». Je penche plutôt pour la « Lune des Récoltes » de nos ancêtres.

Enfant, Clarke en avait parfois assez d'écouter ses histoires interminables sur la Terre mais aujourd'hui, au bout d'une année de deuil angoissé pour ses parents qu'elle croyait morts, son monologue enthousiaste emplît son cœur de joie et de gratitude.

Pourtant, en même temps qu'il parle, Clarke ne peut s'empêcher de regarder l'orée du bois où au loin, une silhouette grande et familière sort à grands pas des arbres, son arc en bandoulière.

— Tu sais, j'aime bien cette expression : « Lune du Chasseur », remarque distraitement Clarke, un sourire éclairant son visage.

Bellamy ralentit le pas tandis qu'il entre dans la clairière et scanne le camp. Ils ont eu beau traverser de multiples épreuves ensemble, le cœur de Clarke s'emballe encore à l'idée qu'il la cherche des yeux. Peu importe ce que cette planète sauvage et dangereuse leur réserve, ils l'affronteront ensemble. Ils survivront ensemble.

Alors qu'il s'approche, elle distingue mieux ce qu'il porte dans le dos. C'est un oiseau énorme aux plumes néon déployées et au long cou grêle. À première vue, il nourrira de nombreux convives ce soir. Une bouffée de fierté enfle en elle. Même si le camp compte désormais plus

de quatre cents personnes – y compris des gardes bien entraînés de la Colonie –, Bellamy est toujours et de loin le meilleur chasseur.

— C'est une dinde ? s'enquiert le père de Clarke qui manque renverser une table tellement il est pressé de voir le volatile de plus près.

— On en a vu dans les bois, déclare la mère de Clarke.

Éblouie par le soleil, elle place une main en coupe au-dessus de ses yeux et regarde Bellamy qui approche.

— Au nord-ouest d'ici. L'hiver dernier. Je les ai prises pour des paons, avec leurs plumes bleues. Quoi qu'il en soit, elles étaient trop malignes pour qu'on les attrape.

— Bellamy capturerait n'importe quoi, enchaîne Clarke avant de rogir quand sa mère hausse un sourcil entendu.

Clarke était un peu inquiète à la perspective de présenter Bellamy à ses parents. Elle ignorait comment ils réagiraient face à un autre prétendant que son honorable ex-petit ami phoenicien, Wells. Mais à son grand soulagement, Bellamy leur avait tout de suite plu. Ils avaient vécu tellement de traumatismes qu'ils compatissaient avec lui et se montraient même protecteurs. Comme chaque nuit que Bellamy passait dans la cabane familiale de Clarke, il était assailli par des cauchemars débilissants qui l'arrachaient à son sommeil, le transformant en loque tremblante et dégoulinante de sueur. Il rêvait de peloton d'exécution, de bandeau plaqué sur ses yeux, de Clarke et d'Octavia dont les hurlements secouaient chacun de ses os. Ces nuits-là, les parents de Clarke se dépêchaient de préparer des décoctions médicinales pour l'aider à dormir, pendant qu'elle lui tenait la main. Ni l'un ni l'autre ne l'avait jamais mise en garde contre ce garçon.

Présentement, ils font joyeusement signe de la main à Bellamy et pourtant, les épaules de Clarke se crispent malgré elle. Son pas lui paraît différent. Le visage pâle, il ne cesse de regarder par-dessus son épaule. Elle lit de la panique dans ses yeux écarquillés.

Le père de Clarke cesse de sourire tandis qu'il tend les bras vers Bellamy. Celui-ci lui confie l'oiseau sans même un merci.

— Clarke, l'interpelle Bellamy, le souffle court, comme s'il avait couru pour rentrer. Il faut qu'on parle.

Il n'attend pas sa réponse et la saisit par le coude. Ensemble, ils passent devant le feu de camp et se dirigent vers le cercle des cabanes récemment construites. Elle trébuche contre une racine qui dépasse,

mais parvient vite à se rattraper. Un peu plus et il la traînait par terre derrière lui.

— Bellamy, stop ! lui ordonne-t-elle en se dégageant le bras.

Son regard redevient brièvement normal.

— Désolé. Ça va ? lui demande-t-il.

— Oui, mais qu'est-ce qui te prend ?

Aussitôt, son anxiété le rattrape tandis qu'il examine le camp.

— Où est Octavia ?

— Sur le chemin du retour avec les enfants.

Elle a emmené les plus jeunes jouer au ruisseau tout l'après-midi afin qu'ils ne dérangent pas les préparatifs. Clarke indique à Bellamy la file d'enfants se tenant par la main entre la clairière et les tables, Octavia et sa chevelure noire en tête de cortège.

— Tu vois.

Bellamy se détend une fraction de seconde à la vue de sa sœur mais à l'instant où il croise le regard de Clarke, il se rembrunit.

— J'ai remarqué quelque chose d'étrange pendant que je chassais.

Clarke se mord la lèvre et réprime un soupir. Ce n'est pas la première fois qu'il lui fait la réflexion cette semaine. Au moins la dixième. Elle finit par hocher la tête :

— Raconte-moi.

Il danse d'un pied sur l'autre. Une goutte de sueur coule de ses cheveux noirs en bataille.

— Il y a une semaine environ, j'ai remarqué un tas de feuilles sur le sentier des chevreuils, en direction du mont Weather. Il ne semblait pas... naturel.

— Pas naturel, répète Clarke qui fait son possible pour ne pas perdre patience. Un tas de feuilles. Dans les bois, en automne.

— Un gros tas de feuilles. Quatre fois plus que les autres aux alentours. Assez gros pour cacher quelqu'un, à mon avis.

Il se met à faire les cent pas. Il marmonne tout seul plus qu'il ne parle à Clarke.

— Je me suis pas arrêté pour vérifier. J'aurais dû ! Pourquoi je me suis pas arrêté ?

— OK, l'interrompt Clarke. Allons jeter un coup d'œil ensemble.

— Il a disparu, lui apprend Bellamy en passant la main dans ses cheveux hirsutes. Je m'en suis pas préoccupé et aujourd'hui, il a disparu. Comme si quelqu'un s'en était servi pour quelque chose mais

qu'il en avait plus besoin.

Son expression – mélange d'angoisse et de culpabilité – brise le cœur de Clarke. Elle connaît le problème. Après l'atterrissage des capsules, le vice-chancelier Rhodes a essayé d'exécuter Bellamy pour des crimes qu'il avait soi-disant commis à bord de la Colonie. Deux petits mois plus tôt, on l'a obligé à faire de déchirants adieux à ceux qu'il aimait avant d'être entraîné, les yeux bandés, devant un peloton d'exécution. Il a regardé la mort en face, persuadé qu'il abandonnait Octavia et détruisait Clarke. Mais l'attaque soudaine et brutale des Nés-Terre avait fait avorter son exécution imminente. Même si Rhodes lui a pardonné, ces événements ont laissé des séquelles chez lui. Il n'est donc pas surprenant qu'il souffre de crises ponctuelles de paranoïa mais au lieu de s'améliorer, son état semble s'aggraver.

— Si tu ajoutes ça au reste..., continue-t-il, un ton au-dessus, plus énervé. Les traces de roues près de la rivière. Les voix que j'ai entendues dans les arbres...

— Nous en avons déjà discuté, le coupe Clarke tout en le prenant par la taille. Les traces de roues peuvent venir du village. Le peuple de Max possède des chariots. Quant aux voix...

— Je les ai entendues ! s'exclame-t-il en essayant de reculer.

— Je sais, je sais, lui assure-t-elle en resserrant son étreinte.

Il cesse de résister puis pose le menton sur la tête de Clarke.

— Je ne veux pas en faire toute une histoire mais...

Bellamy déglutit avant de poursuivre :

— Je t'assure, il y a quelque chose qui cloche. J'ai déjà eu cette impression et je l'ai maintenant. Nous devons prévenir les autres.

Par-dessus son épaule, Clarke voit chacun s'affairer ici et là : Lila et Graham avec leurs seaux d'eau se moquant d'un gamin qui peine avec son fardeau ; des enfants nés-terre qui gloussent, les bras chargés de provisions de leur village pour les tables ; des gardes qui discutent au moment du changement de patrouille.

— Nous devons les prévenir avant cette... célébration, bredouille-t-il. En l'honneur de quoi, déjà ?

— La Fête des Récoltes, répond Clarke.

Elle adore l'idée de participer à une tradition qui remonte à plusieurs centaines d'années, avant le Cataclysme – la guerre nucléaire qui a presque détruit la Terre et obligé les premiers Colons à fuir dans l'espace pour sauver l'espèce humaine.

— D'après Max, on la célèbre ici depuis des générations et ce serait sympa de prendre un moment pour...

— C'est exactement ce que ce groupe de Nés-Terre sécessionnistes attend ! s'exclame Bellamy. Si je comptais nous attaquer, aujourd'hui serait parfait ! Nous tous réunis au même endroit. On va se faire tirer comme des lapins !

Un garçon sort en coup de vent de sa cabane, aperçoit Bellamy, blêmit et retourne en courant à l'intérieur.

Clarke prend les mains tremblantes de Bellamy et le regarde droit dans les yeux.

— Je te crois. Je sais que tu as vu ce que tu as vu.

Il hoche la tête mais sa respiration est encore saccadée.

— Il faut que tu me croies aussi, continue-t-elle. Tu es en sécurité ici. Nous sommes en sécurité. La trêve que nous avons instaurée le mois dernier est encore en vigueur. Max nous a dit que le groupe de Nés-Terre sécessionnistes a pris la direction du sud dès qu'ils ont perdu la bataille et qu'on n'en pas vu un seul depuis.

— Je suis au courant, grommelle Bellamy. Mais il y a plus que ce tas de feuilles. J'ai cette sensation qui me picote la nuque...

— Alors remplaçons-la par une autre sensation.

Clarke se met sur la pointe des pieds et l'embrasse sous le menton avant se diriger lentement vers sa nuque.

— C'est pas aussi simple, proteste-t-il même si elle le sent se détendre un peu.

Elle recule en lui souriant.

— Allez ! C'est une belle journée ! Tu vas vivre ton premier gros événement en tant que membre du Conseil. Pense à ton discours, à la savoureuse nourriture que nous allons déguster grâce à toi.

— Le Conseil, répète-t-il avant de fermer les yeux et de pousser un grand soupir. Merde ! J'ai oublié ce fichu discours.

— Tout va bien se passer, le rassure Clarke qui s'étire à nouveau pour effleurer des lèvres sa joue rêche. Tu vas tous les éblouir.

— Si tu le dis.

Il enroule les bras autour de sa taille et, tout sourire, l'attire contre lui.

— C'est toi que j'aimerais éblouir.

Elle éclate de rire et lui tapote la joue.

— Je le suis déjà ! Bon, aide-moi à préparer cette petite fête avant

de rejoindre le Conseil. Nous célébrerons en privé plus tard...

Il la suit, les bras toujours autour de sa taille, le souffle chaud sur sa nuque.

— Merci, murmure-t-il.

— Merci pour quoi ? demande-t-elle sur un ton léger, essayant de cacher l'inquiétude croissante qui fait tambouriner son cœur.

Elle a peut-être réussi à le rassurer aujourd'hui. Et hier. Et la nuit d'avant.

Mais elle ne peut plus ignorer le fait que l'état de Bellamy empire.

CHAPITRE 2

Wells

Wells a les muscles du dos en feu quand il hisse le dernier tonneau de cidre dans la charrette à bras. Après plusieurs jours à préparer la Fête des Récoltes, il a les mains rêches et crevassées, les pieds enflés et endoloris. Les moindres recoins de son corps lui font mal.

Pourtant, il n'a qu'un mot en tête : davantage. Davantage de douleur. Davantage de travail. N'importe quoi pour chasser ces pensées lugubres qui lui pourrissent l'esprit. N'importe quoi pour oublier.

Une Née-Terre qui porte son bébé en écharpe passe devant lui et lui sourit. Wells la salue poliment et serre les dents tandis qu'un souvenir le percute telle une météorite : Sasha agitant un épi de blé devant ce bébé pour le distraire pendant que sa mère étend le linge devant sa cabane. Les cheveux noirs de Sasha ondulaient, ses yeux verts pétillaient et elle se moquait de lui parce qu'il avait plus peur de jouer avec un bébé que d'affronter Rhodes et ses troupes au combat.

Wells grince des dents et se baisse pour soulever la charrette. Son poids conséquent efface le souvenir douloureux. Il la pousse le long du chemin central du village jusqu'à l'orée de la forêt où les autres peinent avec leur propre cargaison.

De repos mais encore vêtu de son uniforme de garde, Paul le rouquin a grimpé sur un rocher. Il surplombe les villageois nés-terre et les Colons qui se sont portés volontaires pour rapporter des provisions au camp en prévision de la fête du soir.

— OK les gars ! J'ai effectué une patrouille minutieuse dans les bois et la voie est libre. Mais ne traînons pas en route... au cas où.

Il tape dans ses mains puis désigne un sentier à présent bien

piétiné dans la forêt.

— Remuez-vous et gardez constamment l'œil ouvert !

Quelques villageois le dévisagent avec perplexité. Paul est là depuis très peu de temps. Il fait partie des Colons dont la navette a dévié de son cap. Son groupe a rejoint le camp juste après qu'une trêve interrompe le sanglant affrontement avec la faction violente des Nés-Terre.

Wells se souvient vaguement de Paul sur la Colonie. Affable et énergique, il le voit plus en soldat compétent et fiable qu'en chef mais apparemment, les choses ont changé en un an. Quoi que le groupe de survivants de Paul ait vécu entre leur atterrissage forcé et leur arrivée dans le camp, il est devenu officieusement leur capitaine.

— Ceux qui portent des charges lourdes, veillez à ne pas trop vous fatiguer. Les blessés sont des cibles faciles pour l'ennemi.

Wells roule des yeux. Les Nés-Terre dangereux sont partis depuis longtemps. Frustré d'avoir raté le gros des combats, Paul cherche sûrement à se rattraper. Wells n'a plus la patience, pas après avoir été témoin du prix d'une vraie bataille.

— Graham, s'exclame Paul, les sourcils froncés. Que fais-tu avec ce couteau ? Tu ne chasses pas aujourd'hui !

— Ah ouais ?

Graham dégage un long couteau et le fait tournoyer dans la direction de Paul. Wells envisage un instant d'intervenir. Même si Graham est plus calme depuis quelques mois, Wells n'oubliera jamais la violence dans son regard alors qu'il essayait de convaincre les 100 originels de tuer Octavia pour avoir volé des médicaments.

Avant que Wells ne réagisse, Graham range son couteau en renflant puis s'éloigne d'un pas nonchalant. Il fait un signe de tête à Eric qui arrive dans la direction opposée.

Eric s'approche de Wells.

— Besoin d'un coup de main ? demande-t-il en désignant la charrette avant d'ajouter sèchement : ce serait dommage de te fatiguer et de devenir une cible facile pour l'ennemi, non ?

Wells laisse échapper un rire forcé.

— Je dis pas non. Merci ! Je vais juste chercher un peu de bois et je vous suis.

Il pivote et se dirige vers le tas de bois derrière la rangée de cabanes la plus éloignée. Son sourire s'efface. Il a mal à la mâchoire à

force de faire semblant. Tout son corps lui pèse ces derniers temps – le poids du chagrin. Mais il continue quand même, s’empare de la hache et coupe des bûches jusqu’à ce qu’il en ait assez à transporter. Il les empile avec soin. Ignorant les échardes dans ses paumes, il les charge dans une grande écharpe qu’il jette par-dessus son épaule.

Le village s’est vidé pendant qu’il coupait le bois. Tout le monde s’est réuni pour manger et fêter les récoltes, un nouveau départ, une communauté élargie, une paix récente.

Wells souffle, ses épaules s’affaissent. L’écharpe chargée lui entaille la peau tandis qu’il examine la vallée déserte. C’est parfait. Il arrivera un peu tard, avec plein de bois pour alimenter les fourneaux et le feu de camp. Il s’occupera de celui-ci. Ce sera son travail ce soir, l’excuse parfaite pour éviter la fête, les discours, les centaines de visages familiers, tous pensant aux absents.

Aux êtres chers de la Colonie... tous morts à cause de lui.

Wells a agrandi la brèche du sas de la station orbitale et ainsi condamné à une lente suffocation les centaines de personnes qui n’ont pas pu monter à bord des capsules de sauvetage. À commencer par son propre père, le Chancelier. Il a agi ainsi pour sauver Clarke et pourtant, à chaque fois qu’il voit son reflet quelque part, il ne peut réprimer un mouvement de recul. Chacun de ses actes conduit à la destruction et à la mort. Si les autres Colons apprenaient ce qu’il a fait, ils ne se contenteraient pas de le refouler de la Fête des Récoltes. Ils le chasseraient purement et simplement de la communauté. Et il le mériterait.

Il souffle à nouveau et chancelle dans un moment de faiblesse. Alors qu’il se tourne pour caler le lourd fardeau sur son dos, il s’aperçoit que la porte d’une cabane est entrouverte.

Celle de Max. La maison de Sasha.

Wells n’a connu Sasha que quelques semaines mais il a l’impression d’avoir engrangé des années entières de souvenirs en sa compagnie. Il adorait être avec elle dans ce village. Fille du chef, elle comptait parmi les forces vitales de la communauté. Elle s’était portée volontaire pour récolter des renseignements sur les 100, alors que cette mission mettait sa vie en danger. Elle était toujours la première à donner un coup de main, à prêter une oreille attentive aux autres, à défendre les plus faibles. Elle était utile, estimée, aimée. Et maintenant elle n’est plus.

Wells laisse tomber son fardeau, ignorant les bûches qui s'entrechoquent par terre et s'approche du seuil à la manière d'un somnambule. Il n'est pas entré dans cette cabane depuis presque un mois, désireux d'éviter le plus longtemps possible les souvenirs et toute interaction avec les Nés-Terre en deuil. Là, il profite du fait qu'il n'y a personne aux alentours. La cabane l'attire comme un aimant.

Son regard scrute l'intérieur sombre, se pose sur une table couverte de composants électroniques, la cuisinette, l'endroit où Max dort et là-bas au fond... le coin de Sasha.

Son lit, son édredon, un bouquet de fleurs séchées, un oiseau gravé dans le mur en bois. Tout est là.

— Je n'arrive pas à m'en débarrasser, murmure une voix grave et rocailleuse derrière lui.

Il se retourne. L'air impénétrable, Max se tient juste derrière lui. La barbe impeccable, ses habits du dimanche raccommodés avec soin, il est prêt pour endosser son rôle officiel au cours des festivités de ce soir. Mais à cet instant précis, il ne ressemble absolument pas au chef des Nés-Terre, à un membre du nouveau Conseil uni. Il ressemble à un vieillard, un père frappé par un deuil très récent.

— Elle avait cinq ans quand elle a dessiné cet oiseau. Je le trouve plutôt réussi pour un enfant de son âge. Pour n'importe quel âge.

Il lâche un petit rire.

— Elle serait peut-être devenue artiste dans l'ancien monde.

— Elle aurait pu devenir beaucoup de choses, renchérit Wells.

Max hoche la tête puis pose la main contre le mur de la cabane pour ne pas tomber, comme si quelque chose en lui venait de se fissurer.

Je ne devrais pas être ici, se dit Wells. Avant qu'il ne trouve une excuse pour sortir, Max se redresse et entre dans la cabane. Il fait signe à Wells d'approcher.

— J'avais préparé quelques mots pour inaugurer la fête mais bien entendu, j'ai oublié mes notes ici, explique Max.

Il prend sur le bureau improvisé un petit morceau de papier couvert de gribouillis.

— Les tables de banquet se remplissent à toute allure. Je me dépêcherais à ta place.

— Je ne sais pas si je vais y aller...

Wells fixe ses bottes mais il sent le regard de Max sur lui.

— Tu as autant le droit que les autres de participer à ces festivités, Wells, remarque Max, la voix douce mais ferme. Ces gens... notre peuple... sont réunis grâce à toi. Ils sont vivants grâce à toi.

Le regard de Wells va errer vers le coin de Sasha, ce qui n'échappe pas à Max.

— Elle sera présente d'une certaine manière, chuchote Max. La Fête des Récoltes était sa préférée.

Il fait un pas et lui pose la main sur l'épaule.

— Elle aurait aimé que tu l'apprécies aussi.

Wells a les yeux qui piquent. Il baisse la tête et acquiesce. Max lui comprime l'épaule et le lâche.

— Je serai assis au bout de la table avec le reste du Conseil, l'informe-t-il en sortant. Je te garde une place à côté de moi. Tu ne voudrais pas rater le discours de Bellamy, pas vrai ?

Wells sourit malgré lui à la pensée de son frère, le tout nouveau Conseiller, en train de s'adresser à des centaines de personnes. Ils ont récemment découvert qu'ils étaient demi-frères mais leur relation évolue rapidement, passant du respect mutuel teinté d'envie à une vraie loyauté affectueuse.

Wells suit Max à l'extérieur et ferme doucement la porte derrière lui. Il songe au petit oiseau. C'est à peine croyable qu'un enfant ait pu le dessiner ainsi. La jeune Sasha avait immortalisé l'oiseau en plein vol, lui avait insufflé joie et légèreté. Elle lui ressemblait les rares fois où elle mettait de côté ses responsabilités et s'autorisait quelques instants de liberté. Wells est heureux d'avoir eu le privilège d'entrevoir cet aspect de sa personnalité, d'entendre ses cris de plaisir quand elle plongeait dans le lac alors que lui n'aurait jamais osé sauter d'une telle hauteur. De voir ses yeux vert vif fondre de tendresse après un baiser. La négligence de Wells les a peut-être privés d'une vie remplie de pareils moments mais elle n'emportera pas les souvenirs engrangés au plus profond de son cœur.

Il ne s'accordera pas le droit de faire la fête ce soir, pas après tous ses méfaits et ses crimes. Néanmoins, il demeurera reconnaissant pour beaucoup de choses.

CHAPITRE 3

Glass

Le silence les enveloppe telle une couverture supplémentaire. Cette partie du camp est déserte vu que tout le monde participe aux préparatifs de la Fête des Récoltes. Glass a passé l'après-midi ici, auprès de Luke, dans leur cabanon niché à la lisière de la clairière. Ils profitent de ce rare moment volé. Depuis qu'il a guéri de sa blessure à la jambe qui a failli lui coûter la vie, Luke est plus occupé que jamais. Il quitte leur cabane à l'aube et revient bien après le coucher du soleil. Généralement épuisé, il boitille, ce qui contrarie Glass à chaque fois.

Luke essaie de se percher sur un coude mais Glass le retient contre elle, lui embrasse l'épaule, le biceps, le torse puis sa bouche mutine descend lentement.

Il pousse un grognement amusé.

— Je dois prendre mon poste.

Elle lui embrasse le menton, le cou.

— Pas encore.

— Tu vas me mettre en retard.

Stoïque, il lui effleure le dos du bout des doigts.

— Ils s'en fichent, répond Glass en se blottissant contre lui. Tu en as fait plus que n'importe lequel d'entre eux. Tu as construit la moitié de ce camp.

Souriante, elle penche la tête et l'examine avec fierté.

— Mon brillant ingénieur !

Luke a conçu deux modèles différents : une petite structure avec des combles aménagés pour dormir et une cabane plus grande destinée aux groupes, comme les enfants orphelins ou les gardes. La leur est spéciale. Elle se situe à l'écart des autres et ses petites fenêtres

donnent sur le soleil levant en cette période de l'année. Il y a même une cheminée et une kitchenette avec une table et des chaises. Personne n'a sourcillé quand ils se sont installés ensemble – changement notable après tout ce temps passé à se cacher sur la Colonie, d'abord à cause de la hiérarchie sociale opprimante puis à cause du statut de fugitive de Glass.

— J'ai *supervisé* certaines constructions, rectifie-t-il. Tout le monde travaille incroyablement dur ici. Et puis je ne suis pas attendu sur un chantier ce soir. Je suis de garde.

Luke passe la main dans les cheveux blonds de Glass qui forment un voile autour de son visage. Puis il soupire dans son cou.

Glass connaît ce soupir. Il signifie que la récré est terminée. Elle lui sourit et se redresse pour le laisser sortir du lit et aller s'habiller.

— Pourquoi as-tu besoin de patrouiller en pleine Fête des Récoltes ? lui demande-t-elle en enfilant sa chemise, ses orteils cherchant l'épaisse tunique en laine jetée par terre trois heures plus tôt – cadeau de bienvenue de la part de ses nouveaux amis nés-terre.

Bien qu'ils soient à l'intérieur, il fait frisquet et pourtant le soleil ne s'est pas encore couché. Leur premier hiver est en route.

L'hiver sur Terre. Glass ressent un frisson d'excitation à la pensée d'un feu dans la cheminée, de la neige d'un blanc éblouissant, de nuits où elle sera chaudement blottie dans les bras de Luke.

— Il faut que quelqu'un le fasse. Autant que ce soit moi, répond-il en enfilant ses bottes.

Il s'étire et grommelle quand son dos craque.

— Tu ne seras pas seule ! remarque-t-il avant de s'asseoir à côté d'elle sur le petit lit. Installe-toi avec Clarke et Wells.

Elle lui donne un coup d'épaule.

— T'inquiète pas pour moi.

Son ton est léger mais en vérité, elle a beaucoup plus de mal que lui à s'adapter à la vie du camp. Membre du corps d'élite des ingénieurs là-haut, Luke s'est rendu utile dès le début. Glass est une bosseuse. Elle fait de son mieux mais elle n'est pas une chef née comme Wells, son ami d'enfance, et elle ne possède pas le savoir-faire de Clarke dont la formation médicale a sauvé un nombre incalculable de vies. Et bien que Clarke la traite avec patience et gentillesse, elle ne peut s'empêcher de penser que son ancienne camarade de classe la considère encore comme cette fille superficielle dont la vie se résumait

à acquérir des babioles à la Bourse d'échange et à cancaner avec ses copines aussi futiles qu'elle.

Glass se lève et se force à sourire.

— On part ensemble. J'ai promis à Clarke de l'aider à apporter des victuailles à tous ceux qui sont coincés à l'infirmierie. Après toi ! ajoute-t-elle en désignant la porte.

— À vos ordres, madame ! la taquine Luke.

Glass le pousse dehors tandis qu'il éclate de rire, les mains levées en signe de reddition. Elle le regarde trotter devant elle.

Le docteur Lahiri avait qualifié de miraculeuse la guérison rapide de Luke, mais Glass voyait encore la lance du Né-Terre fichée dans sa jambe. Au péril de leurs vies, elle avait traîné Luke à travers rivières et forêts, arrivant au camp *in extremis* pour qu'il reçoive des soins. Wells l'avait louée pour son « courage » mais elle avait plus agi par peur et désespoir. Après toutes ces épreuves subies ensemble, tous ces sacrifices, elle n' imagine pas la vie sans Luke.

Celui-ci se retourne. Visiblement, il se demande pourquoi elle s'attarde ainsi.

— J'admire la vue, lui lance-t-elle avec un grand sourire.

Il hausse les sourcils. Elle sautille jusqu'à lui, lui saisit le bras et le serre contre elle avant de lui emboîter le pas. Alors qu'ils laissent les cabanes derrière eux et pénètrent dans la clairière, ils ont leur premier aperçu des festivités : de longues tables disposées en cercle et décorées de couronnes, de guirlandes de lierre tressées et de la nourriture en quantités impressionnantes.

— En y repensant, tu as peut-être raison, constate Luke. Ce n'est pas très juste d'être de garde un soir pareil.

— Je te mettrai une part de côté. Promis. Et du dessert.

— J'ai une meilleure idée pour le dessert, lui murmure-t-il à l'oreille avant de lui déposer un baiser dans le creux du cou. Et il y aura du rab.

Son souffle chaud sur sa peau la fait frissonner.

— Attention, soldat ! s'exclame Paul en secouant la tête d'un air faussement méprisant. Les activités intimes sont strictement interdites pendant le service ! Section 42 de la Doctrine Gaia.

Paul éclate de rire, leur fait un clin d'œil puis continue son chemin.

Glass roule des yeux quand Luke se contente de sourire.

— Paul est un type bien. On s’y fait une fois qu’on le connaît.

— Tu dis ça pour tout le monde, le réprimande-t-elle en lui serrant le bras plus fort. Tu vois toujours le meilleur en chacun.

Elle admire cette qualité chez lui, même si parfois ça l’empêche de voir la vraie nature des gens – comme par exemple Carter, son coloc malsain à bord de la Colonie.

À la lisière de la clairière se dresse une tour de guet construite récemment où les gardes conservent leurs armes. C’est le bâtiment le mieux fortifié du camp.

Willa, une des plus jeunes gardes, émerge de la tour en bâillant.

— Tu prends la suite, Luke ? l’interpelle-t-elle en les rejoignant au petit trot. C’est complètement mort. Aucun signe d’activité. Il n’y a même pas d’armes à surveiller.

Luke froncé légèrement les sourcils.

— Pardon ?

— Ils ont dû les déménager ailleurs, répond-elle avec un haussement d’épaules. Mon fusil n’est plus sur le râtelier où je l’avais laissé.

— OK, marmonne Luke. Merci, Willa. Je vais me renseigner.

Glass se hisse sur la pointe des pieds pour embrasser Luke une dernière fois avant qu’il disparaisse dans la tour. L’odeur de viande rôtie lui fait tourner la tête vers les tables de la Fête des Récoltes qui se remplissent à toute allure. Au centre de la clairière, les nouveaux membres du Conseil discutent avec animation. Bellamy se tient un peu à l’écart. L’air inquiet, il regarde régulièrement par-dessus son épaule. Plus loin, Glass aperçoit Clarke qui se dirige vers l’infirmerie, à l’autre bout de la clairière, les bras chargés de plats.

— Je peux t’aider ? lui demande-t-elle en tendant la main vers un plat.

Visiblement claquée, Clarke lève les yeux vers elle.

— Je vais y arriver. En revanche, tu veux bien me rendre un grand service ? Il faudrait me cueillir en vitesse un peu de camomille près de l’étang. Un de nos patients en a besoin pour dormir et ça met une éternité à infuser.

— Avec plaisir ! réplique Glass, trop contente de pouvoir être utile. À quoi ça ressemble ?

— Ce sont de petites fleurs blanches. Rapportes-en un maximum, racines comprises.

— Compris. Où est l'étang ?

— À environ dix minutes de marche à l'est. Tu prends la direction du village des Nés-Terre mais tu tournes au sapin avant. Ensuite tu avances un peu puis tu prends à gauche après le gros massif de mûriers.

— Excuse-moi, mais ça ressemble à quoi un sapin, déjà ?

Une pointe d'agacement passe sur le visage éreinté de Clarke.

— Il a des aiguilles à la place des feuilles.

— OK. Les mûriers, ce sont...

— Finalement, laisse tomber, l'interrompt Clarke. Je vais y aller moi-même.

— Non, non, t'inquiète, je vais me débrouiller, répond Glass, sûre que Luke lui a montré ce buisson de mûres lors d'une balade.

— Ce sera plus simple si j'y vais, rétorque Clarke dans un soupir. Mais merci. Une prochaine fois peut-être.

Sur ces mots, elle plante Glass, les joues en feu, se demandant pendant combien de temps encore elle se sentira exclue de la communauté. Ou pire, si elle cessera un jour d'être un fardeau.

Au loin, Max lève la main et le bourdonnement surexcité des conversations s'estompe assez pour que Glass entende. Il souhaite la bienvenue à tous et explique que même si la tradition a évolué au fil des siècles, cette fête a toujours eu pour but de rendre grâce.

— Aussi, je vous demande de prendre un moment pour penser à la chance que nous avons d'être ici. Montrons notre reconnaissance pour ce qui se présente à nous et pour les cadeaux qui ont enrichi notre passé.

Comme sa voix chevrote, il fait une pause. Un éclair de douleur transperce le cœur de Glass. Elle n'a pas très bien connu Sasha mais elle aussi a perdu un être cher. Chaque nuit, au moment de s'endormir, une image s'extraît des recoins de son esprit, celle de sa mère se jetant devant elle dans la navette afin de la protéger, du sang rouge vif tachant son haut et s'étalant jusqu'à ce que s'éteigne la lueur dans ses yeux.

La voix de Max est soudain noyée sous les applaudissements. La foule se lève et à présent, elle voit difficilement ce qu'il se passe. Elle l'entraperçoit qui serre Wells dans ses bras.

Glass prend une grande inspiration et se dirige vers les tables. Si elle ne peut pas aider, autant se joindre aux festivités. Soudain, une

pomme de pin tombe d'une branche au-dessus de sa tête et atterrit devant elle. Sans réfléchir, elle donne un coup de pied dedans, comme quand elle jouait avec les enfants. La pomme de pin rebondit une fois, s'arrête à quelques mètres d'elle puis explose.

Glass est d'abord frappée par le flash aveuglant qui semble réduire son monde à un éclat lumineux fulgurant.

Ensuite viennent le mur d'air et le frémissement de la terre soulevée. Glass a à peine le temps de comprendre ce qui lui arrive, que le fracas est remplacé par un long bruit strident.

Le visage contre terre, Glass inspire brusquement. L'air épais a un horrible goût de fumée. Elle se relève dans un gémissement fébrile. Tout son corps tremble.

Le camp est en feu. Elle essuie une braise chaude sur sa joue quelques secondes avant qu'une nouvelle explosion secoue l'autre extrémité de la clairière, près de la tour de guet. Les gens hurlent, courent dans tous les sens. Glass se met à genoux, tend le bras pour aider la personne à côté d'elle... et ne trouve qu'une main. Reliée à... rien.

Elle pousse un cri perçant et fait un bond en arrière. La nausée lui brûle la gorge mais elle déglutit avec force et se lève tant bien que mal en hurlant :

— Luke ! *Luke* !

Désorientée, elle tourne trois fois sur elle-même avant de comprendre pourquoi. Le point de repère qu'elle cherche, la tour de guet, a disparu. Il ne reste qu'un tas de bois fumant entouré d'herbe roussie.

Le bâtiment abritant Luke est détruit.

Glass titube jusqu'aux ruines sans se soucier des protestations de son corps meurtri. Elle ne ressent que la panique sourde qui court dans ses veines. Elle a beau crier, aucun son ne sort de sa bouche.

Au moment où elle va s'effondrer, ensevelie sous une avalanche de peur et de chagrin, elle aperçoit une silhouette familière qui émerge du nuage de fumée. *Luke*. Il est vivant. Il n'était pas dans le bâtiment pendant l'explosion. Bien qu'ils soient chacun à un bout de la clairière, leurs regards se croisent et un même soulagement se lit sur leurs visages.

Tout à coup, il regarde par-dessus l'épaule de Glass et écarquille les yeux, l'air terrifié. Glass a beau ne pas entendre ce qu'il dit, elle est

sûre de comprendre : « Cours ! »

Glass pivote et se retrouve nez à nez avec un colosse à la tête rasée, vêtu d'étranges vêtements blancs.

Sans crier gare, il lui enfonce une aiguille dans le cou.

Des points blancs surgissent dans ce monde rouge incandescent, puis c'est le noir total. Comme hors de son corps, Glass chute dans le néant.

CHAPITRE 4

Bellamy

Alors que les gens crient, s'enfuient, tombent comme des mouches, deux pensées lui traversent l'esprit :

Ce n'est pas possible.

Et Je le savais.

Ils ne seront jamais en sécurité sur Terre.

D'autres pensées plus pressantes se fraient un chemin à travers la brume. *Clarke. Octavia. Wells.* De sa position à la table du Conseil, Bellamy scanne la clairière noire de fumée mais ses yeux lui brûlent et il ne distingue aucun visage.

— Octavia !

Le prénom de sa sœur jaillit de sa bouche mais le son est perdu dans le chaos ambiant.

— Clarke ! Où êtes-vous ?

Il s'élance. Il remuera ciel et terre s'il le faut pour les retrouver.

Un bruit caractéristique vient alors transpercer le rugissement des cris affolés. *Des coups de feu.* Bien qu'à moitié fou de panique et de peur, Bellamy trouve ça étrange. Les Nés-Terre qui les ont attaqués la dernière fois n'avaient pas de fusils...

— Bellamy ! À terre !

Une main de fer s'enroule autour de son poignet et l'entraîne au sol. C'est Felix qui s'est réfugié sous une table avec cinq ou six personnes qui tremblent comme des feuilles.

— Ça vient des bois ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! halète Felix. Eric est là-bas. Il rapportait des provisions du village. Tu le vois ?

Le tonnerre de coups de feu s'arrête brusquement. Bellamy en a les oreilles qui sifflent. Leurs assaillants rechargent sûrement leurs armes.

— Tout le monde à terre ! brame Max quelque part non loin.

Mais il est trop tard. Alors que la fumée commence à se dissiper, une Arcadienne que Bellamy connaît s'extirpe de sous une table et fonce vers les cabanes. Une rafale retentit. La femme bascule en arrière, du sang jaillit de son cou.

Aussitôt, la mère de Clarke se lève d'un bond et la rejoint pour comprimer sa plaie. Quand une nouvelle salve éclate, Mary s'aplatit contre le sol.

— Mary ! hurle Bellamy. Revenez !

Mais il sait qu'il gaspille sa salive, comme si les Griffin de sexe féminin ne possédaient pas ce gène qui empêche la plupart des gens de risquer leur vie pour sauver celle des autres. Son cœur vacille. *Clarke*. Il faut qu'il la retrouve avant qu'elle aussi n'agisse de manière bien intentionnée mais imprudente.

Les dents serrées, Bellamy rampe sur le ventre. Il lève les yeux et aperçoit Wells et Eric qui sortent de la forêt en courant. Ils attrapent un Né-Terre blessé au sol et le traînent à l'abri sous les arbres. Bellamy bondit sur ses pieds, se précipite vers les garçons et s'accroupit à côté d'eux derrière un chêne.

— Vous avez vu Clarke et Octavia ? demande-t-il d'une voix rauque.

Wells secoue la tête.

— Quelqu'un a croisé Felix ? s'enquiert Eric qui se penche en avant pour scruter la clairière.

— Il se cache sous une table, l'informe Bellamy. J'étais avec lui à l'instant. Il va bien.

Eric pousse un long soupir.

— Merci, mon Dieu.

— C'est quoi ce bordel ? s'exclame Bellamy.

Les mots sortent de sa bouche même s'il sait qu'il n'obtiendra aucune réponse à sa question. La confusion et la peur déforment leurs trois visages.

— Aucune idée, réplique Wells, une note d'angoisse dans la voix. Attendez... Regardez là-bas.

De l'autre côté de la clairière, des gens émergent des ombres de la forêt. Ils sont plus d'une vingtaine. Tous des hommes au crâne rasé, vêtus de blanc. Et ils marchent au pas !

Le sang de Bellamy se glace. Les silhouettes approchent et il

distingue à présent leurs visages inexpressifs, comme recouverts d'un masque. Mais rien n'est plus terrifiant que leurs armes, qui brillent sous le soleil de cette fin d'après-midi.

Tandis que la formation gagne le centre de la clairière, certains se détachent et arrachent Colons et Nés-Terre de leur cachette sous les tables puis ils les traînent par les bras et les jambes jusqu'aux bois.

— Que font-ils ? Ils ne comptent pas les emmener avec eux quand même ?

Wells se lève mais au moment où il s'élance, Bellamy et Eric le retiennent par les épaules.

— T'es fou ? s'exclame Bellamy. Tu veux te faire tuer ?

— On va pas rester là à les regarder faire !

Wells se libère de leur emprise et désigne d'une main tremblante un autre groupe d'hommes en blanc qui sortent de la cabane-réserve avec de grands sacs en toile de jute. Leurs assaillants emportent toutes leurs provisions, leur nourriture, leur stock de bois. Pas étonnant que leurs armes disent quelque chose à Bellamy : les salauds ont volé les fusils des Colons pour les utiliser contre eux.

Une main se pose sur l'épaule de Bellamy qui sursaute. C'est le père de Clarke, le visage blême, tremblotant. Seulement ce n'est pas sa pâleur qui donne des ratés au cœur de Bellamy mais sa femme qu'il aide à se tenir debout. Elle se comprime le flanc et a les mains trempées de sang.

— Ça va ? lui demande Bellamy tandis que Wells la saisit par le bras.

— Je vais bien, répond-elle alors que son visage grimace de douleur. Je m'inquiète pour Clarke. Elle se rendait à l'infirmerie quand les explosions ont retenti. Je ne sais pas...

— Je vous promets de la retrouver, l'interrompt Bellamy en serrant son bras valide.

— Je t'accompagne, propose Wells.

— Non, tu restes avec eux, lui ordonne Bellamy en indiquant les parents de Clarke. Tu seras plus proche des blessés.

Il prie pour qu'il reste des gens pour aider quand l'assaut sera terminé.

Les hommes en blanc, toujours impassibles, se sont éparpillés dans la clairière. Certains donnent des coups de pied aux corps allongés par terre, à la recherche de signes de vie. Bellamy ne comprend pas ce qui

les motive. Pourquoi emmènent-ils les uns et exterminent-ils les autres ? Régulièrement, un nouveau coup de feu assourdissant retentit, suivi de cris ou pire... de silence.

Bellamy pivote et traverse en courant les bois en direction de la cabane-infirmerie à l'autre bout de la clairière. Plusieurs mois de chasse lui ont appris à se déplacer rapidement et sans bruit. Sauf que cette fois-ci, il est la proie et non le chasseur. Il passe devant de nombreuses personnes tapies derrière les arbres qui le regardent avec de gros yeux ronds. Certains l'interpellent mais il ne ralentit pas l'allure. D'abord, il doit absolument s'assurer que sa sœur et Clarke n'ont rien. Ensuite, il fera son possible pour aider les survivants.

— Bel ! lui parvient un chuchotement.

Il entraperçoit des cheveux noirs attachés par un ruban rouge en lambeaux. *Octavia !*

Il dérape et s'arrête. Sa sœur est accroupie derrière un buisson à la lisière de la forêt. Telle une mère poule, elle tient dans ses bras autant d'enfants que possible pour les empêcher de remuer et d'être vus des assaillants.

— On fait quoi ? murmure-t-elle avec plus de férocité que de peur.

— Restez ici. Je vais revenir vous chercher.

Octavia hoche la tête avant de chuchoter à l'oreille des enfants.

Bellamy a quasiment atteint l'infirmerie mais il doit courir à découvert pour gagner la porte. Par chance, les intrus ne sont pas encore arrivés là. Ils se concentrent sur l'autre partie de la clairière où les cabines-réserves sont situées et où la fête battait son plein.

Bellamy expire longuement quand il parvient sur le seuil de l'infirmerie. Alors que la cabane semble intacte et qu'aucun envahisseur n'est en vue, il y règne un silence inquiétant.

Une branche craque derrière lui. Bellamy fait volte-face, les poings serrés et découvre non pas un homme en blanc mais un garde colon qui se rend, les bras levés. Couvert de suie grise de sa tête bouclée à ses bottes, Luke est quasiment méconnaissable. Il baisse son fusil et s'approche de Bellamy en boitant plus que d'habitude.

Bellamy lui donne une claque sur le bras.

— Ça va ?

Luke semble plus déboussolé qu'apeuré.

— J'ai été soufflé par la première explosion puis un de ces types en blanc a commencé à me traîner vers la forêt. J'ai profité de la

deuxième explosion pour m'échapper, j'ai trouvé ce fusil... et je me suis défendu.

Bellamy examine les alentours.

— T'as été suivi ?

— Je pense pas.

— Bien. Alors entrons.

Seulement, l'entrée de la cabane-infirmerie est barricadée par des placards, du matériel médical, des lits. *Bien joué, Clarke*, pense-t-il, même si son initiative les bloque à l'extérieur. Il faut pourtant faire vite. Même si les envahisseurs sont encore occupés à piller leurs provisions à l'autre bout du camp, ils ne vont pas tarder à rappliquer.

— Clarke ! chuchote-t-il le plus fort possible. C'est moi.

Les doigts de Clarke apparaissent au-dessus de la pile et commencent à dégager quelques objets.

— Grimpe ! Je vais faire de la place en haut. T'as qui avec toi ? Les enfants ?

— Ils se cachent avec O. On te les ramène ici.

— Go ! lui ordonne-t-elle, mais Bellamy court déjà vers leur planque, Luke sur les talons.

De la fumée s'échappe des bâtiments détruits et un gros nuage gris enfle au-dessus des cabanes résidentielles les plus récentes. Pendant ces quelques minutes à l'infirmerie, les hommes en blanc ont apparemment quitté la clairière.

Les enfants ont dû voir arriver Luke et Bellamy parce que soudain, le plus petit d'entre eux s'aventure hors de la sécurité relative des bois. Bellamy jure dans sa barbe. Même si le calme absolu semble régner dans le camp à cet instant, l'attaque vient à peine de cesser. En sanglots, le garçon de cinq ans à peine se précipite vers Luke, les bras tendus. Seulement trois cents mètres les séparent. Les autres enfants le suivent dans une course éperdue et le désordre le plus total.

Bellamy pique un sprint en montrant aux enfants la direction de l'infirmerie quand ils se croisent. En même temps, il scanne les abords de la clairière si rapidement que tout lui paraît flou.

Tout sauf Octavia qui est si loin de lui et qu'il voit trébucher dans sa course. Brusquement, comme dans un cauchemar, trois grandes silhouettes en blanc émergent de l'ombre des arbres. Bellamy n'a pas d'autre choix que courir, courir et assister au pire sans quitter sa sœur des yeux.

— Cours ! lui crie-t-il, sauf qu'aucun son ne sort de sa bouche.

Pas même quand deux des hommes s'emparent de sa sœur, lui plaquent les bras dans le dos pendant que le troisième sort une seringue de sa poche et la lui plonge dans le cou. Quelques secondes plus tard, elle s'effondre telle une poupée de chiffon dans les bras de son ravisseur.

— Non ! hurle Bellamy. Lâchez-la ou je vous tue !

Les trois hommes lèvent la tête, vaguement curieux, puis l'un d'eux jette quelque chose dans la clairière tandis que les autres emportent Octavia dans la forêt.

Alors que Bellamy s'élance à leur poursuite, Luke le stoppe et l'entraîne en arrière.

— C'est une grenade ! Couche-toi !

Ils tombent côte à côte sur le sol dur, les mains sur la tête en attendant le souffle. Il leur parvient assourdi. Bellamy lève les yeux. Un mur de fumée se dresse entre lui et l'endroit où il a vu sa sœur pour la dernière fois. Il remonte son t-shirt sur sa bouche et retient son souffle tandis qu'il franchit le brouillard. Quand il émerge de l'autre côté, il n'y a plus personne.

Les envahisseurs sont partis.

Avec Octavia.

CHAPITRE 5

Wells

Quelque chose tambourine sous son crâne, lentement, à un rythme implacable. Il essaie d'ouvrir les yeux mais ils sont aussi lourds que des sacs de sable et quelque chose le ronge, lui murmure qu'il ne veut pas se réveiller tout de suite, qu'il n'est pas prêt à connaître la vérité.

Son dernier souvenir ? Il était dans les bois avec Eric. Bellamy était parti chercher Clarke. Eric et lui se dépêchaient de récupérer les blessés dans la clairière et de les rapatrier dans les bois où ils les confiaient aux bons soins du père de Clarke. Eric et lui arrivaient sous le couvert des arbres, un blessé calé entre eux, quand soudain, il avait ressenti une méchante piqûre à l'omoplate. Il s'était retourné. Un homme étrange, austère, aux joues creuses, lui faisait face. Puis... plus rien.

Peu à peu, ses sensations lui reviennent. Le bois dur et craquelé sous ses épaules. Une impression de balancier, comme à bord de la capsule avant qu'elle ne pénètre dans l'atmosphère terrestre. Une odeur âcre d'humidité. Un grincement bizarre. Une lumière vacille derrière ses paupières.

— Celui-là se réveille, constate une voix masculine inconnue à côté de son oreille.

Wells ouvre les yeux en grand sur... une paroi en bois, mal façonnée, ajourée entre ses planches fines à moitié pourries. Par un interstice, il aperçoit du vert. Son esprit vaseux commence à rassembler les pièces du puzzle avec une lenteur insoutenable. La forêt ? Ils sont en train de la traverser. À bord d'une espèce de véhicule.

— Surveille-le ! s'exclame une voix grave un peu plus loin.

— Vous croyez nous emmener où comme ça ? crie une voix familière à proximité.

S'ensuit un bruit sourd, comme une paroi qui vibre. Un visage apparaît dans l'esprit de Wells, un sourire narquois puis un nom. Graham. Celui qui a crié s'appelle Graham.

— Il n'est pas encore prêt. Fais-lui une autre injection, ordonne la voix grave.

Inquiet, Wells remue mais s'aperçoit qu'il a les bras attachés dans le dos. Ses chevilles sont peut-être entravées aussi. Difficile à dire. Il a le dos tordu, contracté, les jambes engourdis. Quand il essaie de donner un petit coup de pied, d'horribles fourmillements se diffusent dans toute sa jambe.

— Tout va bien, affirme la première voix neutre au-dessus de lui.

Wells parvient à lever un poil la tête vers le garçon pâle qui le dévisage.

— La bataille est terminée. Tu fais partie des chanceux.

— Des chanceux ? marmonne Wells – sa bouche semble refuser de lui obéir.

J'ai été drogué. Cette douleur dans le dos... ils m'ont surpris dans les bois... ils m'ont injecté un produit...

— Tu es l'un des nôtres, maintenant, continue le garçon pâle qui détourne le regard. Si tu ne cries pas, nous te laisserons te réveiller tranquillement.

Wells entend vaguement la fin de sa phrase. Il dérive à nouveau avant de sombrer.

Il fait nuit quand il rouvre les yeux. Quelqu'un l'a installé en position assise. Ses jambes tendues devant lui sont encore solidement ligotées. Il retient son souffle et cligne des yeux jusqu'à ce qu'il voie net. Sa première impression était la bonne. Il voyage à bord d'une espèce de chariot couvert pourvu de grandes parois en bois et de hautes fenêtres à barreaux. Sur le petit banc installé de l'autre côté de l'espace étroit sont assis trois hommes en uniforme blanc, dont le garçon pâle et l'homme effrayant des bois. Wells inspire brusquement mais ils ne le regardent pas. Ils ne se parlent pas non plus. Ils sont simplement assis là, oscillant au gré des cahots, le regard totalement vide.

Une embardée et l'épaule de Wells heurte celle d'une autre personne. Son corps ne réagit pas encore comme il le voudrait mais il

parvient à tourner suffisamment la tête pour distinguer quatre prisonniers à côté de lui. Ils sont tous en position assise, attachés au chariot, endormis, probablement drogués. Le cœur de Wells a un raté quand son regard se pose sur leurs visages. À côté de Graham se trouve Eric, une grande balafre à la joue, suivi d'un jeune Arcadien. Le quatrième otage immobile est un peu plus âgé et moins familier. Un compatriote de Sasha.

Un nœud supplémentaire se forme dans son estomac déjà serré. Peu importe ce qu'il fait, il continue de la décevoir. Il ignore qui sont ces assassins en blanc mais une chose est sûre, ils ne se sont jamais montrés avant l'arrivée des Colons.

Wells se doute que d'autres personnes vivent sur Terre mais le peuple de Sasha a affirmé n'avoir jamais croisé aucun semblable. Ont-ils découvert leur site à cause des navettes de sauvetage ? Les Colons provoqueront-ils leur perte ?

Un soubresaut du chariot lui fait basculer la tête en arrière. Il prend une grande inspiration et remet son cou raide en place.

En face de lui dans la pénombre, le soldat pâle le fixe.

Cette fois-ci, les mots réussissent à sortir de la bouche de Wells.

— Qui êtes-vous ? lui demande-t-il, droit dans les yeux.

— Nous sommes les Protectors, répond le garçon d'une voix étrange, presque songeuse.

— Les Protectors ! crache Wells, la fumée des explosions et les corps étendus par terre lui revenant en mémoire. Vous avez essayé de nous tuer ! Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Nous avons effectué un raid, explique calmement le garçon aux yeux bleu glace. Nous avons pris ce qui était utile et mis au rebut ce qui ne l'était pas. Tu apprendras.

Alors que la panique enfle dans sa poitrine, Wells s'efforce de l'étouffer.

— Si vous aviez simplement besoin de provisions, pourquoi nous avoir emmenés avec vous ?

Le garçon le jauge lentement.

— Vous nous serez peut-être utiles. Ou pas. Nous le saurons vite. Il ne faut pas longtemps pour éliminer les plus faibles.

Wells refuse de détourner le regard. Il contient d'autant mieux sa rage que la drogue qu'ils lui ont injectée continue de s'évacuer lentement de son corps.

L'homme plus âgé qui a capturé Wells hoche la tête.

— Tu es jeune. Fort. Si la Terre le veut, tu feras l'affaire.

Les deux autres répètent mécaniquement :

— Si la Terre le veut.

Wells perçoit un halètement au bout de la rangée. Il tourne la tête. C'est Eric qui se réveille doucement. Il cligne plusieurs fois des yeux puis les écarquille. Sa mâchoire s'entrouvre comme s'il s'apprêtait à hurler mais Wells remue légèrement la tête, priant pour qu'Eric soit assez lucide et comprenne le message.

Eric ferme la bouche, déglutit et cligne une fois, signe qu'il a compris, puis il baisse les yeux. *Bien*, pense Wells, *j'ai besoin de temps pour obtenir des réponses*.

— Où nous emmenez-vous ? s'enquiert-il sans perdre son calme.

— Vous allez beaucoup aimer, réplique le troisième homme, grand et mince.

Il a la voix étrangement douce, lyrique, comme s'il récitait une comptine.

— C'est l'endroit le plus sûr qui soit, ajoute-t-il.

— Le plus sûr où ? insiste Wells, incapable de masquer sa frustration.

— Le plus sûr au monde, complète l'homme avec un grand sourire. Un jour, nous serons en sécurité partout, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut, répètent-ils en chœur.

Wells en a des frissons dans le dos.

— Et si vous êtes choisis, vous nous aiderez à répandre la paix, ajoute le soldat pâle.

— Vous êtes donc des gardiens de la paix, conclut Wells.

— Nous sommes des pilleurs, corrige le plus âgé. Vous le deviendrez aussi si vous apprenez à vous taire.

— Pourtant vous vous faites appeler « Protectors », remarque Wells.

Tous le fixent longuement.

— Vous apprendrez vite, déclare l'homme à la voix douce.

Wells tente à nouveau sa chance.

— Comment avez-vous découvert notre camp ?

— Ce n'est plus votre camp, rétorque sèchement le plus âgé. Ce n'est pas votre village non plus. On ne peut pas avoir de village sans la bénédiction de la Terre.

— Alors vous l'avez détruit et vous avez tué tous ceux qui se trouvaient en travers de votre chemin, intervient Luke, la voix enrouée par la douleur.

Tout à fait réveillé, il frémit de rage.

— Nous n'avons pas tué tout le monde, rectifie le garçon pâle, les yeux écarquillés comme s'il était choqué. Nous ne sommes pas des monstres. Nous faisons le travail de la Terre, c'est tout. Nous avons épargné les plus robustes d'entre vous et gardé les meilleures femmes.

Wells et Eric échangent des regards terrifiés. Qui d'autre ont-ils capturé ? Il prie avec chaque fibre de son corps pour qu'ils ne parlent pas de Clarke, d'Octavia ou de Glass. Ou – il a un haut-le-cœur – une des plus jeunes comme Molly.

— Et nous avons laissé les jeunes et les faibles.

Le garçon pâle se penche en avant, l'air outré.

— Nous ne les avons pas tués ! La Terre s'en occupera quand Elle le jugera bon.

Les jeunes. Les faibles. Le poulx de Wells s'accélère. Il pense à l'infirmerie et espère que Clarke se trouvait là-bas – un des « rebuts » qu'ils ont laissés quand ils ont pillé le camp. Et Bellamy ? Et Max ?

— Pourquoi faites-vous ça ? s'élève une voix rauque et chantante au bout de la rangée.

Le Né-Terre du village s'est réveillé. Les yeux brillants de larmes, il dévisage les soldats.

— Pourquoi avez-vous détruit ce que nous avons construit à force d'un travail acharné ?

Le garçon cligne des yeux. La question le perturbe apparemment.

— Parce que c'était la meilleure chose à faire. Nous agissons de la même manière partout.

— Partout ? répète Wells.

— Partout où c'est possible, continue-t-il en regardant par la fenêtre à barreaux. Jusqu'à ce que toute la Terre soit à l'abri.

— À l'abri de quoi ? s'exclame Wells, incapable de se retenir.

— Vous verrez bien, réplique le plus âgé pendant que les deux autres psalmodient. Vous verrez bien.

Wells serre les poings dans son dos et se prépare à un long voyage. D'une manière ou d'une autre, ces « pilleurs », ces « Protectors », peu importe comment ils s'appellent, ont raison : Wells verra bien. Et pour cela, il doit en apprendre le plus possible.

Ensuite, ce sera l'heure de la riposte.

CHAPITRE 6

Clarke

La Lune rouge du Chasseur est venue et repartie. Le soleil se lève sur une nouvelle journée et le camp brûle encore. Des volutes de fumée s'élèvent de la terre roussie et étouffent le ciel dans un écœurant brouillard gris. Toutefois, elles ne parviennent pas à cacher ce qu'il reste du camp.

Clarke sort de la cabane-infirmerie pour respirer un peu. Elle s'est préparée au pire mais la scène de dévastation qui s'offre à elle lui fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. En plus de la tour de guet, plus de la moitié des cabanes récentes sont détruites. La clairière est jonchée de morceaux de bois calcinés, de pièces métalliques déformées, de lambeaux de vêtements. Quelques heures plus tôt, on y trouvait aussi des cadavres.

Leurs mystérieux assaillants se sont volatilisés aussi rapidement qu'ils sont arrivés mais personne ne peut prétendre avoir rêvé les terribles événements de la veille. Au coucher du soleil, vingt-deux corps reposeront dans des tombes fraîchement creusées. En ce moment, Clarke, son père et le docteur Lahiri font leur possible pour que ce nombre ne croisse pas, que tous les blessés restent avec eux, y compris la mère de Clarke.

Alors qu'elle se rend dans la partie du camp où se dressaient les cabanes résidentielles, des vaguelettes de chaleur ondulent à l'horizon. Ils ont d'abord essayé d'éteindre les incendies, jusqu'à ce que le Conseil leur ordonne d'arrêter. Clarke comprend leur décision. Ils n'ont presque plus rien : un peu d'eau et encore moins d'énergie. Inutile de gaspiller les deux pour une bataille perdue d'avance. De plus, le vent est faible et les flammes ne s'étendent plus. Une des

cabanes fumantes a été convertie en grande flambée. Comme les lits de l'infirmerie ont été réquisitionnés pour les blessés, Clarke n'est pas étonnée de voir des gens blottis les uns contre les autres autour de la cabane pour se réchauffer.

Nous allons avoir besoin de nourriture, songe Clarke en frottant ses yeux irrités par la fumée. Hier, ils ont inspecté les réserves du camp en sachant ce qui les attendait. Toutes leurs provisions pour l'hiver ont été emportées par les pillards. Bellamy devra bientôt repartir en chasse.

Mais la nourriture, les armes et le bois n'ont aucune importance par rapport à ce qu'ils ont également emmené. En plus des morts et des blessés, ils comptent dix-neuf absents. Aucune personne d'âge mûr ne manque et, Dieu merci, tous les enfants sont sains et saufs. Ce constat ne reconforte pas leurs amis et leur famille. Ils ont dû maîtriser physiquement une femme pour l'empêcher de rejoindre sa fille kidnappée. À la surprise de Clarke, Bellamy est lui-même intervenu alors qu'ils ont capturé Octavia et Wells. Bien que pris dans ce tourbillon frénétique de colère et de douleur, il a compris qu'il était futile de se lancer après eux sans préparation et sans arme.

Clarke enjambe un rondin calciné – le linteau de la caserne des gardes – et fait un rapide calcul mental. Environ deux cents personnes saines et sauvées ou légèrement commotionnées. Une trentaine de blessés graves. Vingt-deux morts. Dix-neuf disparus.

Octavia. Glass. Graham. Eric. Wells – son meilleur ami, son premier amour, celui qui a tout risqué pour la protéger.

Le souffle court, Clarke pose les mains sur ses genoux et inspire en tremblotant. Elle s'efforce de contenir le sanglot qui monte dans sa gorge. Pas maintenant. Pas tout de suite. Pas tant qu'ils n'ont pas tout mis en œuvre pour aider les blessés, reconforter les mourants, préparer le campement pour une nouvelle longue nuit... et réfléchir à un plan d'action. Clarke rattache sa queue-de-cheval et retourne à l'infirmerie.

Soudain, une voix au loin l'arrête. Bellamy.

Clarke pivote. Il discute avec Rhodes et Max près du feu qui diminue peu à peu. La tête baissée, il lui tourne le dos. Elle l'a à peine vu de toute la journée. Il était trop occupé à patrouiller et à faire le bilan pour lui rendre visite à l'infirmerie. À moins qu'il ne l'évite.

Une partie d'elle aimerait poursuivre son chemin pour éviter de

lire la douleur dans ses yeux. Elle aurait dû lui faire confiance, croire en lui au lieu de mettre ses inquiétudes sur le compte de la paranoïa. Il est l'une des personnes les plus intelligentes, les plus intuitives qu'elle ait jamais rencontrées et pourtant, elle l'a traité comme un patient dérangé.

Elle se dirige vers le feu de camp. La honte dans sa poitrine brûle plus fort que les flammes. Tandis qu'elle s'approche du petit groupe, elle entend leur conversation.

— Quoi d'autre ? demande Max.

— Un tas de feuilles, répond Bellamy en désignant les bois. Quand Luke et moi avons fait notre ronde ce matin, nous avons eu la confirmation de ce que je redoutais. Des trous ont été creusés dessous. Ils servaient peut-être à cacher du ravitaillement en vue de l'attaque. Ou eux si ça se trouve. Des bunkers de fortune.

— Et tu avais entendu des voix dans les arbres ? continue Max.

Clarke se fige tandis que Bellamy prend une grande inspiration si bien que ses épaules se soulèvent.

— Oui. La semaine dernière. Je n'ai entendu qu'une phrase. Deux mots, en fait. « Celui-là. » Puis un sifflement dans un autre arbre. Ensuite plus rien. J'ai scruté la cime des arbres pendant une bonne heure sans rien voir.

— Tu aurais dû nous en parler plus tôt, lui reproche Rhodes qui tressaille soudain – il a dû croiser le regard noir de Bellamy.

— Euh oui... Je comprends, se rattrape-t-il.

— Tu as une théorie ? s'interpose Max en faisant un signe de tête à Bellamy.

Celui-ci se redresse, rajuste la lanière de son arc.

— À mon avis, ils nous observaient depuis un mois, peut-être davantage. Ils connaissaient toute notre organisation, nos tâches quotidiennes, l'agencement de chaque bâtiment, les moments où ils n'étaient pas surveillés. Et..., chevrote-t-il, ils savaient qui ils tueraient et qui ils emmèneraient.

— Tu crois qu'ils avaient l'intention de te kidnapper ? s'enquiert Max.

— Si j'avais été une cible facile... oui, certainement.

D'où elle se trouve, Clarke perçoit une pointe de regret et d'amertume dans sa voix. Il aurait aimé être capturé afin d'être avec les siens et faire de son mieux pour les protéger. Dans un soupir,

Bellamy examine la clairière quand son regard se pose sur Clarke.

Sa mâchoire se serre et pendant un bref instant, elle pense qu'il va l'ignorer. *Il me tient pour responsable*, en conclut-elle. *Évidemment. Tout est ma faute.* Au contraire, il pousse un long soupir, salue Rhodes et Max puis vient la rejoindre.

Elle se prépare à essuyer sa colère mais Bellamy la saisit par les épaules et la serre contre lui. La chaleur de sa peau et la force de ses bras font sauter un verrou en elle. La peur et la culpabilité qu'elle tente désespérément de contenir au fond d'elle-même remontent à la surface et bientôt, un torrent de larmes coule sur ses joues. Maintenant que les vannes sont ouvertes, elle ne peut plus les arrêter.

— Ça va ? lui murmure Bellamy à l'oreille.

Des sanglots secouent le corps de Clarke et pendant un petit moment, elle est incapable de parler. Elle parvient à peine à respirer. Quand elle s'effondre dans ses bras, il la serre plus fort et lui caresse les cheveux.

Finalement, elle recule d'un pas et s'essuie le visage du revers de la main.

— Je suis tellement désolée, s'excuse-t-elle, la voix rauque. Tu savais, Bellamy ! Tu savais depuis le début et je ne t'ai pas écouté. J'aimerais te le dire mieux que ça... Désolée... Je ne suis qu'une idiote. Je...

— Non, Clarke, l'interrompt-il en lui prenant la main. Non. Ce n'est pas ta faute. C'est la leur. Qui qu'ils soient.

Elle secoue la tête avec une telle virulence qu'elle en a mal.

— J'aurais dû te faire confiance.

— Ouais, soupire-t-il. Je suis d'accord avec toi sur ce coup : tu aurais dû me faire confiance. Mais tu sais quoi ? Je sais pas comment j'aurais réagi à ta place. On fait juste du mieux qu'on peut.

Bellamy l'attire à nouveau contre lui et lui plaque une main dans le dos, une main solide et indulgente même s'il n'a aucune raison d'agir ainsi.

Clarke pose la joue contre son torse et s'autorise à fermer les yeux quelques secondes. Quand elle les rouvre et dévisage Bellamy, il est en train de scruter la forêt, le front plissé par l'inquiétude. Son cœur bat extrêmement vite.

Il meurt d'envie de s'enfoncer dans les bois. De retrouver son frère et sa sœur, de faire du mal à ceux qui les ont kidnappés. Bellamy n'a

pas le temps d'être en colère. Il doit passer à l'action.

Toutes ces morts, cette destruction, ces pertes, ne seraient pas survenues si elle avait tenu sa promesse à Bellamy. Celle de le soutenir. D'être sa partenaire. De l'écouter. Mais il a raison : le mal est fait. Il ne reste plus à Clarke qu'à tirer les leçons de son erreur.

Elle s'écarte doucement, s'essuie les joues, renifle une dernière fois avant de lui demander :

— Et maintenant ?

Il désigne du menton Max et Rhodes qui rassemblent quelques gardes et d'autres visages familiers.

— On va annoncer notre plan.

CHAPITRE 7

Bellamy

Les Colons et les Nés-Terre survivants sont rassemblés autour du feu de camp. Tous jettent des coups d'œil nerveux à la forêt.

On est en sécurité nulle part, songe Bellamy avec amertume pendant qu'il rejoint Max et les autres membres du Conseil au milieu de la foule. Il manque l'une d'entre eux : une Arcadienne nommée Fiona dont la sagesse et le caractère chaleureux étaient appréciés lors de son cours séjour sur Terre et qui repose à présent dans le cimetière agrandi.

Max lève la main et les murmures se taisent. Un silence gêné s'installe. Bellamy danse d'un pied sur l'autre. Chaque minute qu'ils passent à discuter de la situation est une minute perdue. Il n'a pas le temps de blablater. Il doit agir maintenant. Il a presque envie de partir seul quand son regard survole la foule et se pose sur un groupe d'enfants en bonne santé. La plupart sont accrochés à Molly qui, à treize ans, est désormais la plus âgée du groupe. Tous fixent Bellamy avec des yeux écarquillés et brillants, et étrangement, il distingue en eux plus d'espoir que de peur.

Ils me font confiance, comprend-il. *Ils ne me voient pas comme un ancien criminel qui foire tout ce qu'il entreprend. Ils comptent sur moi.*

Rhodes adresse un signe de tête à Max, fait un pas en avant puis prend la parole. Bellamy ne supporte toujours pas le son de sa voix. Bien qu'ils soient dans le même camp à présent, il faudra davantage que deux ou trois mois pour effacer le ressentiment extrême de Bellamy envers cet homme. Mais ils ont des sujets plus graves à traiter à cet instant.... comme trouver et détruire les salauds qui ont kidnappé Wells et Octavia par exemple.

— Je sais que vous espérez tous des réponses à la question brûlante : que nous est-il arrivé hier soir ? déclare Rhodes. Laissez-moi commencer par ce que nous ne savons PAS. Nous ne savons pas qui nous a attaqués.

La foule grommelle. L'angoisse se répand parmi eux comme une traînée de poudre.

— Mais nous allons le découvrir, continue Rhodes en levant la main pour obtenir le silence. Nous ignorons quelles étaient leurs motivations au-delà de piller nos provisions. Comptez sur nous pour le découvrir !

Son ton plus assuré convainc la foule. Même Bellamy hoche la tête malgré lui.

— Nous ignorons pourquoi ils ont kidnappé nos proches mais croyez-moi quand je vous affirme que nous le découvrirons.

Il affiche un sourire lugubre, promesse tacite de vengeance derrière son discours. La foule boit ses paroles.

— Nous ignorons où ils ont emmené nos proches... mais nous avons quelques indices !

Rhodes recule d'un pas et fait signe à Bellamy d'avancer.

— Mon camarade du Conseil, Bellamy Blake, a effectué une petite patrouille de reconnaissance dans la forêt ce matin.

Les murmures reprennent mais cette fois, ils recèlent une note de surprise et d'admiration. Bellamy se racle la gorge.

— Ceux qui ont attaqué notre camp étaient doués pour cacher leurs intentions, commence Bellamy, mais ils l'étaient beaucoup moins pour dissimuler leurs traces.

Il scanne la foule et aperçoit Luke qui est adossé contre un arbre à l'opposé de lui. Ils se trouvaient ensemble quand ils ont repéré les sillons révélateurs laissés par les chariots au départ du camp. Bellamy essaie de capter son attention mais Luke regarde au loin. Son air hébété contraste avec sa concentration habituelle. Bellamy sait exactement ce qu'il ressent. Il a lu la douleur absolue dans ses yeux quand il lui a appris que Glass avait été kidnappée.

Bellamy désigne le ciel qui s'assombrit à l'est.

— Nos assaillants sont partis par-là, plein est. On n'a distingué aucun signe de lutte ou de violence. On suppose donc qu'ils ont été capturés indemnes et cela pour une bonne raison.

Son ventre se serre en disant cela. Octavia doit être vivante. Wells

aussi. Il le faut. Sinon, le feu qui le garde en vie s'éteindra et il se désintégrera en cendres.

— On a une piste, continue-t-il avec plus de fermeté, et il nous reste quelques armes au mont Weather. Pas beaucoup mais assez pour nous offrir une chance de nous battre. Ce soir, j'ai décidé de partir avec un petit groupe de volontaires. On va traquer ces salauds qui ont embarqué nos proches et on va les ramener à la maison !

La foule répond par des cris d'approbation pour commencer, puis un marmonnement sourd enfle parmi eux. Une femme âgée – de Walden, se rappelle Bellamy – s'avance en secouant la tête.

— Vous ne pouvez pas emporter les armes avec vous. Nous serons sans défense s'ils attaquent à nouveau pendant votre absence.

Certains acquiescent par un hochement de tête.

— Je comprends votre inquiétude, lui répond Bellamy en haussant la voix pour que tout le monde entende. Mais on ne dispose que de trois fusils et on en aura besoin pour notre mission de sauvetage.

— Et nous ? crie un Né-Terre. Leurs vies ont-elles plus d'importance que les nôtres ?

Max avance d'un pas.

— Bellamy et son équipe vont suivre les hommes en blanc. Si pour une raison inconnue, ils décident de piller notre camp une deuxième fois, Bellamy le saura. Ils feront demi-tour avec les armes et se battront pour nous.

— C'est un plan ridicule ! s'exclame la femme âgée. Il faut qu'il nous laisse au moins un fusil. De plus, Bellamy est de loin le meilleur chasseur. Sans lui, nous mourrons de faim. Il ferait mieux de rester au camp.

— Dans tes rêves ! lance Bellamy sans réfléchir.

— Je vous assure qu'il y a de nombreux chasseurs expérimentés parmi les miens, les informe Max en décochant un regard réprobateur à Bellamy. Personne ne mourra de faim.

— Pourquoi devrions-nous vous faire confiance ? s'écrie une Phoenicienne récemment arrivée. Vous cachez des armes au mont Weather, des fusils qui auraient pu nous aider à repousser nos agresseurs !

Les crépitements du feu de camp sont bientôt étouffés par le bourdonnement des conversations enflammées tandis que chacun parle plus fort que son voisin pour être entendu.

— Ça suffit ! rugit Rhodes. Décidons par un vote. Ceux qui sont en faveur de l'envoi d'un groupe armé pour secourir les membres de notre communauté kidnappés hier soir lèvent la main !

Ses mots sont noyés sous un chœur de « oui » pendant que des bras fendent l'air.

— Ceux qui sont opposés...

Quelques mains se lèvent mais pas suffisamment. Le cœur de Bellamy tambourine par anticipation. Maintenant, il peut faire ce dont il rêve depuis que sa sœur a été entraînée dans les bois : les traquer. Les retrouver, elle et Wells. Se venger. Peu importe le risque.

— Nous avons déjà quelques volontaires, déclare Max, et le groupe sera intentionnellement réduit pour éviter qu'il soit repéré. Si l'un d'entre vous souhaite se joindre à nous, qu'il avance...

— Moi ! tonitruent la voix de Clarke.

La peau de Bellamy se glace quand elle fend la foule, les lèvres pincées. Elle arbore cet air entêté qu'il ne connaît que trop bien et qui signifie qu'il ne parviendra pas à la faire changer d'avis.

— Vous avez besoin d'une personne ayant reçu une formation médicale à vos côtés.

Non, refuse intérieurement Bellamy.

C'est une chose de mettre sa vie à lui en danger mais la seule pensée qu'il arrive malheur à Clarke lui est intolérable. Il ouvre la bouche pour protester quand une autre voix intervient à sa place :

— Pas question !

C'est David, le père de Clarke, le souffle court parce qu'il arrive en courant de la cabane-infirmerie.

Clarke le dévisage avec impatience. Avoir trouvé ses parents en vie tenait du miracle. Leur présence sur Terre bannissait le spectre du deuil qui la plombait. Pourtant, bien que son cœur brisé soit guéri, Bellamy sait que Clarke a besoin de temps pour s'habituer à eux.

Elle prend une grande inspiration et fait signe à son père de la rejoindre un peu à l'écart du reste du groupe. Bellamy se dirige vers eux. Il se creuse le cerveau pour lui annoncer qu'il la soutient tout en s'assurant qu'elle ne quitte pas le camp.

— Ta mère et moi avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour revenir auprès de toi, annonce son père.

— Je sais, répond doucement Clarke.

— Et maintenant, contre toute attente, nous sommes enfin réunis.

L'état de ta mère est très préoccupant. Elle a besoin de toi ici. Tu ne peux pas choisir pire moment pour partir en vadrouille, vers Dieu sait quel danger.

— Parce que j'ai le choix ?

Alors que Clarke prend les mains de son père dans les siennes, Bellamy constate que la colère de ce dernier disparaît de ses yeux.

— Si nous avions pu choisir, nous n'aurions jamais été attaqués. Vous n'auriez pas été expédiés sur Terre avant moi. Nous n'aurions jamais été séparés.

Clarke se tourne vers Bellamy pour solliciter son soutien. Et même s'il souhaite de tout son cœur qu'elle reste au camp, il sait qu'elle a raison. Ils ignorent dans quel état leurs amis et famille sont. Ils ont besoin d'un toubib parmi eux. Bellamy fait un pas en avant en signe de solidarité avec elle.

— Je ne serai pas seule, continue-t-elle. Nous serons prudents et malins. Il faut qu'on parte à leur recherche. Je ne peux pas rester ici les bras croisés. Ils ont kidnappé Wells, papa. Je refuse de l'abandonner. Ce ne serait pas moi.

Les épaules de David s'avachissent. Il respire un bon coup et hoche la tête.

— Promets-moi simplement de faire attention à toi.

Même s'il hésite à mettre Clarke en danger, Bellamy se sent étrangement soulagé. Il est ravi de l'avoir à ses côtés. Elle est la mieux qualifiée pour se joindre à leur groupe car elle est intelligente et courageuse. De plus, elle résout les problèmes avec une rapidité incroyable et égoïstement, il déteste être loin d'elle, celle qui a fait de cette planète étrange et sauvage leur maison.

— Promis, papa.

— Et jure-moi que tu ne feras rien de stupide. Il y a une grande différence entre le courage et la témérité.

Clarke jette un coup d'œil à Bellamy, comme s'il avait plus besoin de ce conseil qu'elle. Malgré lui, il sourit.

— Oui, je vois ce que tu veux dire, répond Clarke.

— Vous partez ce soir ? s'enquiert ensuite David.

Bellamy acquiesce.

— On peut pas attendre demain et risquer de perdre leur trace. On doit y aller sans tarder. Maintenant, en fait.

Il examine la clairière en tapant nerveusement du pied.

— Pourquoi Luke reste planté là ? Faut qu'on se bouge !

Il se racle la gorge.

— Luke... Luke ! Qu'est-ce...

Il s'interrompt quand Clarke lui comprime le bras, l'air peiné.

Trop perturbé pour remarquer leur échange, David Griffin pousse un long soupir.

— OK. Va juste dire au revoir à ta mère avant de partir. Et toi...

Il regarde Bellamy droit dans les yeux.

— ... prends soin d'elle.

— Promis, répond Bellamy. Même si on sait tous les deux qu'elle peut prendre soin d'elle toute seule.

Il se tourne vers Clarke. Sous le soleil de cette fin d'après-midi, ses cheveux ont des reflets dorés. Combinés avec l'intensité de ses yeux verts qui brillent, ils lui donnent un air féroce et mystique, telle une ancienne déesse de la Guerre.

David esquisse un sourire maussade.

— Je sais.

Puis il tourne les talons et s'éloigne. Il paraît soudain plus vieux que son âge, plus fatigué aussi.

Bellamy entrelace ses doigts dans ceux de Clarke. Il est content qu'elle l'accompagne. Ils sont plus forts ensemble. Ils l'ont toujours été.

Elle lui serre fort la main avant de la lâcher.

— Je ferais bien d'aller dire au revoir à ma mère.

La foule autour du feu de camp commence à se disperser. Quelques personnes distribuent de maigres rations pour le dîner pendant que Paul organise le tri des couvertures calcinées au cas où certaines pourraient être sauvées. Ce soir encore, ils devront dormir à la belle étoile.

— OK, déclare Bellamy. Je vais chercher Luke et préparer notre paquetage.

Clarke scrute la foule.

— Qui d'autre vient avec nous ?

— Luke, bien sûr. Et Felix. Je ne pense pas qu'il se soit assis depuis l'enlèvement d'Eric. Nous verrons s'il est capable de se calmer et de se concentrer. Deux Nés-Terre. Paul s'est aussi porté volontaire.

Bellamy grimace légèrement et attend la même réaction de la part de Clarke mais à sa surprise, elle hoche la tête.

— Super. Il sait se rendre utile, apparemment. Il a l'air d'avoir la tête sur les épaules.

Bellamy semble tiquer à ces mots.

— La tête sur les épaules ? répète-t-il.

Clarke esquisse une moue évasive, comme si elle n'avait rien dit mais quand elle s'éloigne, il perçoit quelque chose dans son regard. De l'inquiétude. De la peur. Mais pas seulement pour les captifs.

Elle s'inquiète encore pour lui. Elle ne sait pas s'il est suffisamment rétabli pour lui accorder à nouveau sa confiance. Le pire ? Il n'est pas persuadé qu'elle ait tort.

CHAPITRE 8

Glass

Au départ, quand elles se sont réveillées, Glass et les sept autres filles ont crié jusqu'à s'en casser la voix. En vain. Leurs ravisseurs sont restés silencieux, leurs visages semblables à des masques ne trahissant aucune émotion. Leur chariot a continué d'avancer toute la nuit jusqu'au petit matin, s'arrêtant à l'occasion pour faire une pause. Glass sait uniquement qu'ils suivent un sentier cahoteux au milieu d'une forêt dense.

Elle ne connaît pas bien les autres. Octavia est avec elle ainsi qu'une Terre-Née plutôt mignonne prénommée Lina. Les cinq autres lui sont quasiment inconnues mais elles forment une unité, un groupe soudé par le désespoir.

Et grâce à Dieu, Luke est vivant. La dernière chose dont elle se souvient, c'est son regard rempli d'angoisse et d'impuissance. Peu importe où ils l'emmènent, il viendra la chercher.

Glass lutte contre l'épuisement et refuse de s'endormir. Elle ne veut pas rater une occasion de glaner des informations essentielles sur ses ravisseurs. On ne sait jamais, le plus petit détail peut faire la différence entre la vie et la mort.

Mais ses observations ne font que l'embrouiller davantage. Le terrain est « bon ». Les pilleurs s'embrassent le bout des doigts et touchent le sol à chaque fois qu'ils sortent du chariot. Ils révèrent apparemment le travail acharné, à en juger par leurs conversations monocordes constantes à ce sujet. Ils se surnomment les « Protectors ». Elle se demande comment le meurtre s'intègre dans ce grand ordre du bien et du mal. Elle sait juste que la Terre est la meilleure chose qui soit, telle une divinité qu'ils semblent vénérer et

qu'Elle a pouvoir de vie ou de mort sur les hommes.

Les heures passent, monotones. Le chariot se balance et les gardes les fixent en silence. Inconsolable, Lina sanglote jusqu'à ce que ses larmes finissent par se tarir. Enfin, un jeune garde en face de Glass se penche en avant, lève les yeux et regarde par la fenêtre haute.

— Nous arrivons, annonce-t-il avant de se tourner vers les filles, l'air solennel. Nous n'en avons plus pour longtemps, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut, répètent les autres.

Glass et Octavia échangent des regards inquiets.

Quand le chariot tourne brusquement à gauche, toutes les filles chavirent. Le mouvement accentue l'odeur rance de sueur et d'haleines chargées. Les gardes se tournent pour regarder par l'étroite fenêtre à l'avant, face au siège surélevé du cocher. Poussée à la fois par la curiosité et l'appréhension, Glass tend le cou pour voir ce qui les attend.

Ils approchent d'un mur tapissé de lierre qui s'étend à perte de vue en hauteur et en longueur.

Le jeune garde surprend son regard et lui sourit, les dents serrées.

— Nous arrivons dans notre grande demeure.

— Oh ! lâche Glass, ne sachant pas quoi répondre.

Sa réaction semble l'encourager.

— Elle était là avant le Fracasement, quand l'homme était mauvais et sauvage... la plus grande forteresse qui soit. Les hommes les plus puissants siégeaient là. Ils y stockaient leur pouvoir mais la Terre leur a repris ce pouvoir et Elle nous l'a confié.

Le torse de son uniforme blanc se bombe de fierté.

— La magie de la Terre réside en nous. C'est Soren qui le dit.

— Soren ? demande Glass.

— Soren est le porte-parole de la Terre.

Soren est donc leur chef, en conclut Glass. Une nouvelle information à ajouter à la pile.

— Notre grande demeure a la forme d'un pentagone parfait, l'informe un autre garde.

— Nous l'appelons la « Pierre », intervient le plus jeune. La Pierre est notre nouvelle maison et si la Terre le veut, elle servira de fondation à notre grand œuvre.

Le chariot s'assombrit à mesure qu'ils approchent de l'imposant mur gris. Soudain, le véhicule fait une halte brusque. Pressée de mieux

voir, Glass se tortille lorsque les portes s'ouvrent à l'arrière, mais à la seconde où son pied touche le sol, le garde le plus proche lui noue un bandeau sur les yeux.

Glass ne se débat pas. Elle se trouve en territoire ennemi, elle n'a pas le choix si elle veut survivre en attendant que les secours arrivent. Elle garde le silence et, en récompense, la main sur son épaule la fait avancer sans brusquerie. Jusqu'à ce fameux bâtiment, suppose-t-elle. Jusqu'à leur destin. Jusqu'aux épreuves qu'elle devra endurer aussi longtemps que nécessaire.

Alors qu'ils franchissent une porte et avancent désormais sur un sol dur et plat, le pouls de Glass s'accélère. Elle en a la chair de poule. Elle vient d'entrer dans leur forteresse.

Plus ils marchent et zigzaguent, plus l'air se réchauffe et sent le renfermé. Au bout d'un moment, elle ne parvient plus à s'orienter. Enfin ils s'arrêtent et lui enlèvent son bandeau dans un geste étrangement théâtral, comme s'ils désiraient l'impressionner.

Glass cligne des yeux dans l'espace sombre. La pièce caverneuse ne dispose pas de fenêtres. Tous les deux-trois mètres, des poteaux en métal squelettiques soutiennent les hauts plafonds. Chacun est doté d'une lanterne vacillante. Sa vision s'adapte rapidement, mais elle ne distingue pas grand-chose car la pièce est quasiment vide. Seuls de petits lits de camp sont alignés à intervalles réguliers. Des filles immobiles sont assises çà et là. Les pieds à plat sur le sol, elles regardent les nouvelles arrivantes d'un air ahuri.

Le jeune garde tente un sourire.

— La tanière des femmes. Faites comme chez vous.

Tanière ? Glass s'étonne de ce choix étrange de vocabulaire.

Après d'étranges petites révérences, ils laissent leurs huit prisonnières abasourdies dans la pièce et ferment la porte derrière eux.

Glass se prépare à entendre le verrou et en effet, le cliquetis caractéristique qui a hanté ces longs mois atroces qu'elle a passés à l'isolement ne tarde pas à retentir. Cette ironie cruelle provoque chez elle un rire silencieux et lugubre. Elle a fui le vaisseau, rampé dans des bouches d'aération en tant que fugitive, est sortie dans l'espace, a perdu sa mère dans son combat pour descendre sur Terre et pour en arriver à quoi ? À être à nouveau enfermée et séparée de Luke. Et cette fois-ci, la distance est infiniment plus grande que la passerelle de

la Colonie.

Après le bruit métallique de la porte qui se ferme, les filles figées sur leur lit de camp semblent se détendre quelque peu. Elles bougent les chevilles et se frottent les épaules. Elles sont plus d'une vingtaine dans cette « tanière ». Toutes portent des robes blanches et ont les cheveux tressés serrés et attachés sur la nuque. La fille la plus proche de Glass est assise dans une drôle de position, les pieds à plat par terre. Bizarrement, elle fusille Glass du regard.

Celle-ci lui adresse un sourire nerveux mais la fille ne le lui rend pas.

— Vous devez enlever vos chaussures, aboie-t-elle. Nos pieds doivent toucher la Terre pendant que nous sommes à Son service.

Deux lits plus loin, une jolie fille aux cheveux noirs et bouclés pousse un soupir las.

— Regarde bien, Bethany. Ça ressemble à la Terre, ça ? Nous sommes à l'intérieur !

Glass lui décoche un regard surpris. L'accent de la fille ne ressemble ni à celui des Nés-Terre, ni à celui des Protecteurs. Il lui rappelle... non, c'est impossible...

Octavia l'a perçue elle aussi. Elle tourne brusquement la tête et fixe la fille, les yeux écarquillés.

La fille aux cheveux bouclés a les pieds posés sur le matelas. C'est une violation flagrante de leur règle « les pieds sur Terre » et quand elle se penche en arrière et que la lanterne éclaire son visage, Glass croit la reconnaître.

Elle saisit Octavia par le bras et ensemble, elles s'approchent de la fille à pas prudents.

— Tu viens de la Colonie ? murmure Glass.

La fille se lève si vite qu'elle manque renverser Glass.

— Ton accent... Tu es phénicienne ?

Abasourdis, toutes trois se dévisagent.

— Comment est-ce possible ? continue Glass. Quel est ton nom ? D'où viens-tu ?

— Je m'appelle Anna. J'étais à bord d'une capsule qui a dévié de sa trajectoire. J'ignore ce qui est arrivé mais nous nous sommes écrasés très loin d'ici.

Elle grimace. Glass ferme brièvement les yeux tandis que les souvenirs horribles de son propre crash remontent à la surface.

— C'était atroce, poursuit Anna, la voix rauque. Onze personnes sont mortes au moment de l'impact. D'autres ont succombé les jours suivants. C'est marrant : tu passes ta vie entière à entendre que la Terre est un paradis et au final, ce n'est qu'une succession de cauchemars. Comme je regrette de ne pas être restée là-haut.

— La station se mourait, lui apprend Glass.

Elle a des frissons quand elle se remémore le visage des personnes au moment où elles se sont rendu compte qu'elles n'avaient nulle part où aller et que l'air à bord s'échappait inexorablement.

— Je sais. Mais au moins, j'aurais été auprès de ma famille. Il n'y a rien pour moi ici. Je déteste cette planète.

— Tout n'est pas si mal..., tente Glass.

Une note mélancolique se glisse dans sa voix quand elle pense aux promenades dans les bois avec Luke, aux réveils dans ses bras au son des joyeux gazouillis des oiseaux.

Curieuse, Octavia s'approche d'Anna.

— Que s'est-il passé après le crash ? lui demande-t-elle, la terreur de sa capture momentanément éclipsée par l'étrangeté de cette rencontre avec une nouvelle Colon.

— C'était horrible. Personne n'était d'accord sur rien. Nous voulions tous partir à la recherche de vous autres, bien entendu, mais nous ne savions pas comment vous rejoindre. Au final, nous nous sommes séparés en petits groupes – je comprends aujourd'hui que c'était stupide. Plus on est nombreux, plus on est en sécurité. Ça a été plus facile pour eux (elle désigne la porte du menton) de nous attaquer. Je me suis battue de toutes mes forces. J'ai même cassé quelques dents à un type.

— Bien joué, commente Octavia à côté d'elle.

— Mais ça n'a pas suffi pour leur échapper. Ils m'ont emmenée, ainsi que les garçons avec qui j'étais. Nous sommes là depuis quelques semaines maintenant.

Elle jette un coup d'œil prudent aux alentours comme si elle avait peur d'être entendue.

— Et vous ? Que vous est-il arrivé ?

L'estomac de Glass se serre. Certains garçons de leur camp ont-ils également été kidnappés ? Elle prie pour que Wells ne soit pas parmi eux.

Elle écoute Octavia livrer à Anna une version abrégée de leur

histoire. Glass est légèrement surprise par l'animation dans sa voix. Elle a l'habitude qu'Octavia soit plutôt réservée en présence d'inconnus. Logique car elle sait que la jeune fille a passé son enfance cachée, puis son adolescence dans la garderie de la station... sans compter les traumatismes qu'elle a subis depuis son arrivée sur Terre.

Dans la pénombre, Anna écarquille les yeux.

— Vous aviez des cabanes ? Et assez de nourriture pour faire un festin ? Dingue !

— Oui, même si ces « Protecteurs » les ont toutes fait exploser. Bellamy doit devenir fou là-bas.

— Bellamy ? répète Anna. C'est ton petit ami ?

Glass imagine-t-elle des choses ou a-t-elle perçu une pointe de déception dans sa voix ?

— Non, réplique Octavia. Mon frère.

— Ton frère ? Tu viens de la Colonie et tu as un frère ? Faut absolument que tu me racontes ça !

Anna s'assied et tapote le matelas pour inviter les filles à s'installer. Octavia s'octroie aussitôt la place à côté d'elle.

— Pourquoi agissent-ils ainsi ? chuchote Glass en s'asseyant tout au bout. Qu'attendent-ils de nous ?

Anna regarde à nouveau autour d'elle et baisse d'un ton :

— Eh bien, les filles de cette pièce sont ce qu'ils appellent des recrues. Elles ont été capturées au fur et à mesure de leur voyage jusqu'ici. Nous ignorons d'où viennent ces « Protecteurs ». Selon eux, nous sommes là pour servir la Terre. Eux, en vérité. Nous cuisinons, nettoignons, nous occupons du linge... tout ce qui nous rend utiles...

Anna s'interrompt et se mord la lèvre.

— Des domestiques, quoi, intervient Octavia.

— Y a pas que ça, conteste Anna à voix basse. Nous faisons ça depuis des semaines, mais je pense que ça cache autre chose.

Malgré la chaleur de la pièce, Glass frissonne.

— Pardon ?

— Je n'en suis pas sûre. Le jour de notre arrivée, ils nous ont obligées à suivre une espèce de rituel purificateur dans la rivière. Puis ils ont dit que nous n'étions pas prêtes à devenir des Protecteurs, que nous ne joindrions pas officiellement leurs rangs tant que la Terre ne leur aurait pas donné la permission de prendre racine. Apparemment, ils attendent un signe de la Terre. Ils sauront alors qu'ils sont arrivés

chez eux et là, nous passerons une épreuve finale prouvant que nous sommes de vrais croyants. J'ignore en quoi consiste ce test mais j'ai peur d'apprendre en quoi d'autre nous leur serons utiles.

Glass a un haut-le-cœur quand elle examine la pièce, les filles assises sur leur lit de camp, toutes à la merci de ces déséquilibrés.

— Je vais me faire un plaisir de leur montrer mon utilité, indique Octavia, une note malicieuse dans la voix. Quand je leur planterai un couteau dans le dos.

— Une fille comme je les aime, commente Anna. Une tueuse avec un ruban rouge dans les cheveux !

Octavia se passe la main dans la chevelure.

— Je leur ai dit que je les étranglerais avec s'ils s'aventuraient à le toucher. Alors ils me l'ont laissé.

— Pourquoi ne suis-je pas surprise ?

Un bruit de pas résonne au loin. Le visage d'Anna devient soudain grave et pâle pendant qu'elle se dépêche de poser les pieds par terre.

Glass et Octavia échangent un regard perplexe. La même question leur traverse l'esprit : *Bordel, mais qu'est-ce qu'il se passe ici ?*

CHAPITRE 9

Wells

— Tu cours comme un lapin blessé, mec ! T'as une épine dans le pied ? Accélère !

L'haleine rance du Protecteur sur le visage de Wells lui donne la nausée. Il court depuis des heures et chaque cellule de son corps lui brûle.

Après un voyage interminable dans ce chariot putride, ils sont arrivés dans l'après-midi à la Pierre – une forteresse à cinq côtés aux murs décrépits. On ne leur a même pas accordé une minute pour se remettre du trajet. Après avoir été débarqués du chariot, ils ont été conduits vers des espèces de cuves à produits chimiques. Un par un, les Protecteurs ont poussé leurs prisonniers à l'intérieur des réservoirs sans fournir la moindre explication. Eric est le premier qui a cessé de crier quand il s'est rendu compte qu'ils étaient simplement immergés dans de l'eau glacée.

— Lavez-vous ! ont hurlé les Protecteurs.

Wells était presque content d'obéir. Il se sentait enfin vivant, alerte. Puis les Protecteurs les ont obligés à sortir avant de les laisser sécher dans l'air glacé d'automne. Ils les ont menés jusqu'à un tas de vêtements blancs où ils ont dû choisir leur nouvel uniforme. « Laurent » est encore écrit sur le col de celui de Wells. Il s'est demandé qui était ce Laurent – un prisonnier ? Un vrai fanatique ? Ou le premier devenait le second à force de rester là trop longtemps ?

À première vue, la Pierre est un gigantesque complexe clos mais la nature a repris ses droits. Les grandes salles comportent à présent des arbres touffus ; les escaliers tiennent debout tout seuls et ne mènent nulle part. Un sentier usé longe le périmètre et c'est là que Wells, Eric,

Graham et les prisonniers nés-terre courent en ce moment. Wells ignore s'il s'agit d'un jeu, d'une punition ou d'un test. Il sait simplement qu'il ne doit pas s'arrêter.

— Tu cours sur la Terre, lui crie le Protecteur barbu qui trotte à côté de lui et lui postillonne sur les chaussures. Tu La frappes avec tes pieds. Excuse-toi !

— Je suis désolé, souffle Wells entre deux enjambées.

Les Protecteurs sont armés de courtes matraques. Wells a vu ce qu'ils infligent aux prisonniers qui ne répondent pas.

— Espèces de racailles de l'espace, vous L'avez abandonnée alors qu'Elle agonisait. Demandez-Lui pardon !

— Pitié... pardon...

— Promettez de La servir !

Les jambes de Wells le brûlent. Ses poumons le brûlent. Il peut à peine bouger, encore moins parler.

— Je promets...

Le poing du Protecteur fuse et entre en contact avec la mâchoire de Wells qui manque s'étaler. Ses chevilles menacent de céder, son visage tressaille de douleur mais il ne ralentit pas. Il ne faut pas qu'il craque.

Le Protecteur qui ne le quitte pas d'une semelle tourne finalement la tête.

— Tu n'es pas digne de La servir. Pas encore. Continue de courir !

Un mouvement soudain à sa gauche attire l'attention de Wells – c'est Graham qui sort du sentier en titubant, la main sur la joue. Le Protecteur à côté de lui ouvre et ferme le poing. Wells devine qu'ils en sont arrivés à la séquence « Promets de La servir » du scénario.

Une veine palpite dans le cou de Graham. Son visage se marbre de rouge. Quand il voit les poings de Graham se serrer et se soulever, Wells fait semblant de s'emmêler les pinces, bascule sur lui et l'entraîne dans sa chute.

Allongé sur le sol, le regard enragé, Graham semble prêt à tabasser son camarade. Wells a juste le temps de se pencher vers lui, comme s'il s'effondrait sur son oreille, et de lui murmurer : « Pas comme ça. Pas sans un plan », avant que les Protecteurs ne fondent sur eux et les soulèvent par les aisselles.

Au virage suivant, le sentier s'ouvre sur une grande clairière rocailleuse. Contrairement au restant de la forteresse qui est parsemé

de bosquets, cette zone-là est déserte à l'exception d'une large route bitumée qui conduit à la partie la plus massive et la plus épargnée du gigantesque bâtiment.

Une rangée de Protectors armés de fusils les attend devant l'entrée. Wells blêmit. A-t-il fait une terrible erreur en communiquant ainsi avec Graham ? A-t-il joué avec leurs vies ?

— Tous en rang ! aboie le Protector barbu.

— Où nous emmènent-ils ? demande Wells en essayant de ne pas chevroter, tandis que les prisonniers devant eux s'alignent avant d'être emmenés.

— Manger, répond le Protector qui crache le mot comme s'il le dégôûtait.

Wells retient un soupir de soulagement.

— Puis retour ici pour encore plus d'exercice. Ça te pose un problème ?

Wells secoue la tête puis le salue comme à l'époque de sa formation militaire. Alors que le Protector s'éloigne lentement en marmonnant quelque chose d'inaudible, Wells décide de tenter sa chance.

— Comment dois-je vous appeler ?

Le Protector pivote, le regard menaçant, mais Wells ne bronche pas.

— Vous avez un nom ?

— Une vermine comme toi n'a pas à le connaître, rétorque le Protector, le nez soudain à quelques centimètres de celui de Wells. Si tu dois m'adresser la parole, appelle-moi Oak.

— Bien, monsieur, répond Wells dont le regard se pose sur le col du type.

La proximité lui permet de lire le nom grossièrement écrit à l'encre sur son col : « O'Malley. » Est-ce le nom de ce Protector ou celui de son prédécesseur ?

Un bol de porridge froid et un autre footing exténuant plus tard, agrémenté cette fois d'obstacles assombris par la tombée de la nuit, Wells titube malgré lui à travers un trou percé dans le mur sombre et interminable de la forteresse. Il ne contrôle quasiment plus ses jambes et sa tête tombe en avant tandis que deux pilleurs le forcent à avancer.

Lorsqu'il lève à nouveau les yeux, il est parvenu à sa dernière destination de la soirée : une grande pièce tapissée de cages. À cause

de son état d'épuisement extrême, il lui faut quelques secondes pour comprendre que ces cages ne sont pas destinées à des animaux. Dans chacune, il y a juste assez de place pour un petit sac de couchage et une cuvette – leur pot de chambre, en déduit Wells. En plus des hommes capturés dans leur camp – onze au total, Wells compris –, il compte une douzaine d'autres « recrues » environ, arrivées précédemment.

L'onde de choc se propage dans tout le corps de Wells. Qui sont ces prisonniers qui geignent et marmonnent dans leurs cages ? D'où viennent-ils ? Il connaît l'existence du village de Max et de la faction violente des Nés-Terre mais à l'évidence, les Protectors ont découvert et pillé d'autres communautés sur cette planète.

— Vous crécherez là jusqu'à ce que vous deveniez officiellement des nôtres, hurle l'un des Protectors, pendant que les deux qui retiennent Wells le poussent à l'intérieur et verrouillent la porte derrière lui. Reposez-vous. La journée de demain sera longue !

Ils éteignent ensuite les lumières. Dans l'obscurité impénétrable, Wells tend l'oreille, perçoit des respirations angoissées. Quelqu'un tousse au fond de la pièce mais il n'entend aucune conversation avec cet étrange accent monotone des Protectors.

Dans ce silence, Wells pense aux personnes qu'il a laissées derrière lui. Bellamy, son frère. Clarke qui n'est plus sa petite amie mais demeure son roc. Max, quasiment un père pour lui. Il se demande s'ils vont bien mais les théories s'enchaînent dans son esprit. Toutes sont plus pessimistes les unes que les autres quand enfin, une vérité lui saute aux yeux.

Il fera n'importe quoi pour les revoir à nouveau.

Pour se lever au petit matin, traverser la clairière silencieuse et retrouver Molly. L'écouter bavarder pendant que, perchée sur un rocher, elle le regarde couper du bois. Il faut absolument qu'il aide Luke à reconstruire les cabanes. Qu'il plante des fleurs près de la tombe de Sasha et les regarde pousser. Il n'est peut-être pas le chef qu'ils escomptaient mais il s'améliorera. Il réparera les erreurs qui ont conduit à autant de souffrances.

— Wells ? lui parvient un murmure tout proche de lui.

Sa cage fait un bruit métallique quand il sursaute.

— Tu dors ?

C'est Eric. Wells souffle. Un des avantages à être stocké ici comme

de la vulgaire marchandise : on n'est pas loin des gens dont on a besoin.

— Je suis réveillé, lui répond Wells à voix basse.

— Moi aussi, arrive une voix dans l'autre direction.

Graham. Sans son ton narquois habituel, comme s'il avait ôté son costume de fanfaron.

L'adrénaline accélère le pouls de Wells.

— Ils ont été idiots de nous mettre ensemble !

— Je vois pas ce que ça change, renifle Graham.

— On va se barrer d'ici, murmure Wells. Mais pas n'importe quand et pas n'importe comment, OK ? Ils ont des fusils à lunette, des grenades et Dieu sait quoi encore. La seule manière intelligente de nous sortir d'ici, c'est d'attendre le bon moment et de jouer le jeu.

— Quoi ? s'exclame Graham dont la cage cliquette à force d'être secouée. Tu veux qu'on adhère à ces conneries de « vénérer la planète, rafler tout ce qui se présente... Si la Terre le veut » ?

— Oui, exactement, répond Wells. Ils agissent comme si nous avions beaucoup de chance d'être parmi eux. Alors, faisons-leur croire que nous sommes dociles.

— Compte là-dessus ! crache Graham. La prochaine fois qu'ils ouvrent cette cage, je me taille. Et je vous dis pas le nombre de crânes que je vais fracasser au passage.

— Ils t'auront descendu avant, commente Eric sur un ton las. Je suis d'accord avec Wells. C'est notre seule chance. Trouvons leur point faible et rentrons à la maison.

— Quelle maison ? chuchote Graham. Il doit plus rien rester là-bas.

— Felix était encore en vie quand ils m'ont capturé, les informe Eric dont la voix chevrote quand il prononce le nom de son petit ami. Je l'ai vu de l'autre côté du champ. Il rapatriait les enfants à l'infirmerie. Il s'en est peut-être sorti. Si ça se trouve, il m'attend.

— Nous sommes tous de meilleures personnes ici-bas, poursuit Wells. Même toi, Graham. Je t'ai vu près du ruisseau l'autre jour, tu apprenais à pêcher à Keith. Descendre sur Terre nous a rendus plus courageux. Plus nobles. Plus forts. Nous ne sommes pas comme ces tarés de Protectors. Nous savons que la Terre nous a pardonnés, ce qui ne veut pas dire que notre travail est terminé pour autant. Voilà pourquoi nous devons partir d'ici. Voilà pourquoi nous devons rentrer

à la maison.

Un bruit de glissement leur parvient, comme si Graham s'asseyait. Il soupire et après une longue pause, il annonce :

— Bien, tu as gagné, mini-Chancelier. Si tu penses qu'on doit jouer la comédie... je m'incline. Mais on les trucidé dès que l'occasion se présente.

— Si la Terre le veut, répond Eric, un sourire dans sa voix étouffée.

— Si la Terre le veut, répète Wells dans un reniflement.

Wells se recroqueville sur son sac de couchage rêche. Bien que perturbé par la fatigue et la peur, il s'endort avec une once d'espoir dans le cœur.

CHAPITRE 10

Bellamy

Huit sacs soigneusement remplis de provisions sont alignés dans la chaleur de l'après-midi, prêts à être emportés sur une route longue et incertaine.

Bellamy inspecte le contenu du sien et commence à le déballer. La viande séchée, les pommes, le gros morceau de fromage, la demi-miche de pain brûlé et le linge tissé enroulé resteront au camp – d'autres en auront plus l'utilité que lui. Bellamy n'a besoin que de son arc et de son carquois rempli de flèches, ainsi que d'une petite gourde en cuir pour stocker l'eau de source qu'ils trouveront en route. Pas besoin de sac de couchage. Il a son petit couteau et pour se nourrir, il chassera et se débrouillera en chemin.

— En route, mauvaise troupe ! crie Paul en tapant dans ses mains à un rythme lent et exaspérant. Et bon pied, bon œil !

Bellamy lui tourne le dos et se masse les tempes. Si cet imbécile continue de parler aussi fort, les pilleurs leur sauteront dessus à l'instant où ils se mettront en route.

Des enfants passent la tête hors de l'appentis qu'il a aidé à réparer. Une fillette se frotte les yeux et le fixe, les sourcils froncés. Quand Bellamy lui fait signe, elle lui sourit timidement puis le rejoint aussi vite que possible. Arrivée devant lui, la fillette aux pieds nus et gelés sautille sur place.

Bellamy lui offre une pomme si elle promet de la partager avec ses camarades quand, avec son index, elle lui indique de se baisser. Un large sourire aux lèvres, Bellamy approche l'oreille de sa bouche.

— Tu vas chercher Octavia ? murmure-t-elle.

— T'as tout compris, répond-il avant de reculer pour la regarder

droit dans les yeux, souriant malgré la douleur qui lui transperce la poitrine.

— Tu pourras lui dire que nous l'aimons et qu'elle nous manque et qu'on veut qu'elle revienne très vite, ajoute-t-elle à voix basse.

— Je ferai mieux que ça, lui promet-il. Je la ramènerai moi-même.

En un clin d'œil, les petits bras de la fillette se retrouvent autour du cou de Bellamy. Elle l'enlace chaleureusement puis, tel un oiseau effarouché, elle regagne l'appentis.

Dans un soupir, Bellamy se retourne et constate qu'au bout de la rangée de sacs, Clarke sort sa nourriture pour la laisser sur place, tout comme lui. Elle lui montre une pomme d'un violet éclatant avec un sourire triste et la pose. Alors qu'il lui sourit, sa joie se dissipe lorsqu'il entend Paul approcher d'un pas lourd.

— Tu penses que c'est une bonne idée de réorganiser ton sac maintenant ? Faut qu'on y aille !

— J'ai terminé, réplique Bellamy qui se relève, content de noter qu'il mesure cinq bons centimètres de plus que lui. Je m'assurai juste que les nôtres ne mourront pas de faim en notre absence.

Paul ne remarque même pas le sarcasme dans sa voix.

— Tu n'emportes rien à manger ?

— On n'en a pas besoin, intervient Clarke en montrant ce qu'elle aussi laisse. On sera plus rapides avec des sacs allégés, tu crois pas ?

— Bien pensé Griffin, la complimente Paul, apaisé.

Bellamy lève les yeux au ciel.

Les autres membres de l'expédition attendent au bord de la clairière. Une vingtaine de personnes se sont portées volontaires mais Max et Rhodes ont réduit le groupe à huit membres clés. Pour accompagner Bellamy, Clarke, Luke, Paul et Felix, ils ont choisi trois Nés-Terre réputés pour leurs talents de guerrier, de glaneur et de pisteur – une jeune femme nommée Vale, un homme trapu nommé Cooper avec une cicatrice à la joue et une fille un peu plus âgée que Bellamy, Jessa, dont le frère Kit, un Conseiller, fait partie des prisonniers des pilleurs.

Au début, Rhodes et Max se sont inquiétés pour le boitement de Luke mais celui-ci a refusé de céder sa place.

— Avec tout le respect que je vous dois, Conseillers, je suis l'un des meilleurs tireurs d'élite que nous ayons, a-t-il argumenté avec une politesse irréprochable. Et je ne poserai pas ce fusil tant que je ne

m'en serai pas servi pour secourir Glass.

Puis il y a Paul. Il n'est proche d'aucune personne kidnappée mais il a estimé qu'il était de son devoir de se porter volontaire parce qu'il était officier à bord de la station. Comme si les autres en avaient quelque chose à faire !

— Je suis le seul parmi nous qui s'est aventuré à l'est, a déclaré Paul – d'une voix tonitruante, bien sûr. Je connais le terrain. Je connais les défis. J'ai conduit mon groupe de là-bas à ici. Je peux conduire celui-ci d'ici à là-bas !

Bellamy, lui, aurait aimé s'éclipser sans tambour ni trompette. Il installe son sac sur son dos et pendant un bref instant idiot, il envisage de ramasser celui de Clarke pour elle. Aussitôt, il imagine l'éclair d'indignation jaillissant de ses yeux verts et il se ravise. Elle est mille fois plus résistante que lui de toute manière. Il serre la main de Max, salue Rhodes d'un signe de tête puis il franchit la limite des arbres quand il entend Paul qui se racle la gorge derrière lui.

— L'heure est venue pour nous, huit camarades courageux, d'affronter le danger parce que c'est la meilleure chose à faire. Nous ne savons pas ce que nous allons trouver au bout de cette route mais moi...

Les dents serrées, il se frappe le torse du poing.

— ... j'ai la conviction que nous réussirons à ramener nos amis à la maison. Quand ma navette s'est posée et alors que tout le monde était rongé d'inquiétude et de désespoir, savez-vous ce que je leur ai dit ? J'ai dit...

— Gardons la fin de cette fascinante anecdote pour plus tard, tu veux bien, Paul ? lui lance Bellamy. Il est temps de partir.

Paul secoue la tête.

— On ne peut pas pénétrer dans les bois n'importe comment. On doit avancer en formation !

— En formation ? répète Bellamy qui aimerait que son sang cesse de bouillonner.

— On fait comme ça dans l'armée. Voici ce que je propose : je me place à l'avant, au cas où on aurait des ennuis. Les autres avancent par deux derrière moi.

— Nous sommes un nombre pair, lui rappelle sèchement Bellamy. On sera pas assez pour...

— Je sais, l'interrompt Paul. Luke fermera la marche et protégera

les flancs.

— Ridicule ! s'exclame Bellamy qui n'essaie plus de masquer sa colère.

Il compte sur ses doigts.

— Primo, Luke qui se charge des flancs, c'est une très mauvaise idée.

Il décoche à celui-ci un sourire confus.

— Ne le prends pas mal mec, mais ta jambe est pas tout à fait guérie. Tu te feras distancer avec ta patte folle.

Puis il se tourne vers Paul.

— Deuzio, pas question que tu passes devant. Tu sais suivre une piste quasiment effacée en pleine forêt nuit et jour, hein ? Tu sais quoi chercher ? Tu distingues des herbes aplaties par un pied, d'herbes couchées par un sabot, toi ? Tu reconnaîtrais des cailloux couverts de boue parce qu'ils ont été retournés ? Tu es familier de ce genre de trucs ?

Paul ne répond pas et serre les dents.

Bellamy hoche la tête.

— Ce sera pas forcément moi. Cooper, Vale et Jessa sont des chasseurs plus expérimentés que moi. Voilà ce que j'avais à dire : c'est complètement débile que tu passes le premier. On risque de tourner en rond à cause de toi.

— En rond ? s'écrie Paul dont la voix a perdu de sa gaieté. Puis-je te rappeler que j'étais officier supérieur à bord de la station ? Je pense que ça me donne droit à un peu de respect, surtout de la part de quelqu'un qui...

— Voilà ce qu'on va faire, l'interrompt Clarke. Bellamy part en premier. Il repère la piste et nous facilite la vie. Ainsi, tu peux rester à l'avant pour nous protéger, Paul. Puisque tu ne seras pas préoccupé par des questions d'orientation, tu pourras décider où nous arrêter pour nous reposer et camper. Tu pourras aussi anticiper les dangers potentiels puisque tu connais bien le terrain. Luke marchera à tes côtés avec son fusil et nous couvrira tous.

Elle fait une pause afin de scanner le groupe, de les laisser s'exprimer. Comme aucun ne prend la parole, elle continue :

— Je suis contente de fermer la marche. Ainsi, si l'un de vous a besoin de soins médicaux, je n'aurai pas à revenir sur mes pas.

— Ça me paraît logique, réplique Paul qui arbore un sourire un

peu trop éclatant au goût de Bellamy. Je passe en deuxième.

— Personne n'a voté, marmonne Felix.

Bellamy tourne déjà les talons. Ils ont perdu assez de temps comme ça. Il faut y aller. C'est la pleine lune ce soir, il fera assez clair pour avancer. Par contre, si les nuages au loin rappliquent, ce sera foutu.

Bellamy marche jusqu'à ce que le calme de la forêt l'entoure et que ses yeux s'adaptent à la lumière tamisée. Ils repèrent des branches croisées, les marques subtiles de roues de chariot laissées dans des tas de feuilles.

C'est parti, se dit-il avant de suivre la piste, le cœur battant à toute allure. *On va y arriver. On va ramener les nôtres à la maison.*

CHAPITRE 11

Clarke

Même si cette idée de formation lui a paru stupide au départ, Clarke ne voit pas d'inconvénient à fermer la marche. Ça lui permet d'inspecter ce nouveau paysage, la forêt donnant sur d'immenses champs verts couverts de plantes qu'elle n'a jamais vues, avant que la piste ne les ramène dans des bois plus clairsemés. Garder la cadence derrière les autres lui permet de passer d'une réalité à une autre – c'est-à-dire mettre un pied devant l'autre, progresser avec une impression d'espoir au milieu de ces circonstances désespérées.

« Circonstances » sonne mieux qu'« attaque brutale et dévastatrice qu'elle n'a pas réussi à empêcher ».

Les membres de l'équipe de secours se relaient pour lui tenir compagnie à l'arrière. Pour le moment, c'est au tour de la grande et filiforme Jessa, qui est un peu plus réservée que les autres. Le silence ne dérange pas Clarke qui remarque néanmoins que la fille plus âgée fixe l'horizon, le front plissé par l'inquiétude.

— Quel âge a ton frère ? lui demande Clarke.

Jessa s'éclaircit la voix.

— Quelques années de plus que moi. Kit sait se débrouiller seul, réplique-t-elle sur un ton sec et soudain. Il n'a pas besoin qu'on vienne à son secours, si ça se trouve. Mais il est la seule famille qui me reste et continuer sans lui, comme s'il n'avait jamais existé, n'est simplement pas une option.

— Je comprends tout à fait, répond Clarke dont les pensées dérivent vers Bellamy.

Depuis qu'ils ont quitté le camp quelques heures plus tôt, il est trop loin à l'avant pour qu'elle le voie. Elle sait ce qui le pousse à

avancer avec une telle frénésie, et ce n'est pas simplement la piste des pillards. C'est sa famille. Il a passé sa vie à protéger Octavia. Wells et lui apprennent à se connaître en tant que frères. Pas étonnant qu'il soit aussi pressé de les récupérer.

Oui, Clarke comprend cette envie fébrile et farouche de retrouver ceux qu'on a perdus. Elle a ressenti la même chose pour ses parents alors qu'il n'y avait aucune logique à ce sentiment et, contre toute attente, ils lui étaient revenus.

À la pensée de ses parents, Clarke grince des dents. La honte la submerge.

Elle a passé les dernières heures précédant leur départ au chevet de sa mère. Le traitement prescrit par le Dr Lahiri semble ralentir l'infection et la balle n'a transpercé aucun organe vital mais son rétablissement promet d'être difficile. Assise à côté d'elle, discutant à voix basse tout en se tenant par la main, Clarke a failli changer d'avis et annuler son départ. Mais sa mère lui a murmuré : « Je suis fière de toi. Fière de ce que tu es devenue », et Clarke a alors su qu'elle parlait de sa courageuse décision de partir. Néanmoins, son cœur est tiraillé entre deux directions à chaque pas qui l'éloigne davantage de l'infirmerie.

« Il ne va rien m'arriver, se répète-t-elle. Je reviendrai auprès de mes parents saine et sauve comme je le leur ai promis. »

Les arbres se raréfient tandis que la piste continue en pente raide. Le soleil qui se couche nimbe d'or le paysage devant elle.

— Qu'est-ce...

Plus loin devant, Paul se baisse quand une liane épaisse se défait d'une branche. Elle se déroule dans les airs, ses feuilles jaunes et éclatantes se dépliant au passage. D'après de précédentes recherches, Clarke sait que ses feuilles collent et qu'au petit matin, elles seront parsemées d'insectes que la plante absorbera.

— Ça va ? lui crie Clarke.

— Oui !

Paul s'arrête et attend qu'elle le rattrape. Légèrement sonné, il regarde autour de lui.

— C'était quoi, ça ?

— Je les ai surnommées « lianes nocturnes carnivores » mais je n'ai pas la moindre idée de leur vrai nom. D'ailleurs, elles n'en ont peut-être pas ! Je pense qu'elles sont l'objet d'une mutation récente.

— C'est vraiment incroyable ! s'exclame Paul.

Son air fanfaron a cédé la place à la surprise et l'émerveillement. À part Clarke, peu de personnes sont intriguées par les plantes.

— Qu'est-ce qui est incroyable ? s'enquiert-elle.

Paul secoue la tête.

— Rien sur Terre ne correspond à ce qu'on nous a appris. Les apparences et les réactions sont différentes. Les fleurs sont toxiques, les cerfs ont deux têtes, les lianes sont devenues carnivores. Au début, ça me paraissait terrifiant et monstrueux mais il y a une sorte de logique à tout ça. Toutes ces espèces se sont débrouillées pour survivre. Ce sont des guerrières, voilà tout.

Clarke se surprend à sourire.

— Tu te prends pour un guerrier ? Tu me sembles un peu trop joyeux pour ça.

Paul lui adresse un sourire pensif, presque triste.

— Quand tu as vu ce que j'ai vu... (Il secoue la tête.) Disons que je n'ai pas été élevé dans du coton.

Clarke le dévisage. Elle se demande si en définitive, Paul et Bellamy n'ont pas plus de points communs qu'ils ne l'imaginent. Tous deux ont eu une enfance difficile mais chacun a choisi une manière différente de s'en sortir. Devenu distant et rebelle, Bellamy est persuadé qu'il ne peut faire confiance à personne d'autre qu'à lui-même. Paul, de son côté, essaye d'être ouvert et avenant, quelqu'un en qui on peut avoir confiance.

Paul hausse les épaules.

— Mais hey ! Je ne suis pas le seul ! Je suppose que ton enfance n'a pas été toute rose non plus. Sinon, tu n'aurais pas terminé à l'Isolement.

Clarke blêmit. Elle pense à Lily et aux autres enfants qu'elle a été incapable de sauver.

— C'est... compliqué.

Il lui lance un sourire gentil et sincère cette fois, à l'opposé de son air excessivement joyeux de d'habitude.

— Je m'en doute. Je suis sûr que tu essayais simplement de faire ce qui te paraissait bien.

Ils marchent pendant plusieurs heures après la tombée de la nuit. Bellamy a raison : c'est une bonne idée de couvrir le plus de terrain possible la nuit – ils sont moins repérables – puis de se reposer

pendant de courtes périodes lorsqu'ils sont fatigués. Il n'a clairement aucune difficulté à pister leur ennemi. De temps à autre, il revient auprès du groupe pour leur montrer une ornière que Clarke n'aurait jamais remarquée en plein jour, alors de nuit ! Plus ils marchent, plus Bellamy semble avoir de l'énergie. Il bondit quasiment, impatient de mettre la main sur ceux qui ont kidnappé sa sœur.

À l'opposé, le reste du groupe montre des signes de fatigue et Bellamy finit par admettre qu'une pause est nécessaire. Il part en éclaireur pour dénicher un bon endroit et environ une demi-heure plus tard, les autres le rattrapent dans une vallée en bas d'une colline, près d'une petite crique.

Même si la nuit est fraîche, tous s'accordent pour ne pas faire de feu, afin de ne pas attirer l'attention. Ceux qui ont apporté des couvertures les posent par terre. Clarke observe, fascinée, Cooper et Vale qui s'enfouissent à moitié sous des tas de feuilles mortes.

— Tu veux essayer ? lui demande une voix douce.

Elle se retourne. Bellamy lui sourit.

Le voir sourire ainsi lui réchauffe le cœur et la débarrasse de cette inquiétude qui la plombe.

— Pas besoin. J'ai apporté une couverture, contrairement à certaines personnes très nobles et très bêtes.

Bellamy croise les bras et frissonne de manière exagérée.

— Qu'en penses-tu, doc ? lui demande-t-il en scrutant le ciel. Je risque l'hypothermie ? Des gelures ?

— T'inquiète. Si tu as une gelure, je t'amputerai sur place. Ce couteau que tu as apporté est plutôt aiguisé, non ?

— Sinon, il y a toujours la médecine préventive.

— Exact ! s'exclame Clarke en lui donnant un coup de coude dans les côtes. Comme prendre une couverture.

— Mais j'en ai une.

— Pardon ? Je t'ai vu quand tu l'as enlevée de ton sac.

Bellamy sourit et sans crier gare, il soulève Clarke du sol, s'éloigne quelque peu des autres puis il bascule avec elle sur un énorme tas de feuilles mortes.

— Au secours ! s'écrie Clarke.

Entre deux éclats de rire, elle tente de se relever.

— Mais cette couverture est bagarreuse ! s'étonne Bellamy en la prenant par la taille et en l'obligeant à s'allonger avec lui.

La fatigue la rattrape et lui coupe les jambes. Elle se décrit et se laisse aller contre lui, la tête sur son torse.

— À présent la prescription du docteur..., conclut Bellamy en lui passant la main dans les cheveux.

— C'est moi qui fais les ordonnances, Bellamy, réplique-t-elle, à moitié endormie.

Elle prend une grande inspiration et sourit quand ses sens s'imprègnent de son parfum préféré – un mélange de fumée de feu de camp, de terre humide, d'aiguilles de pin et de sel. L'odeur de Bellamy.

Il l'embrasse sur le front.

— Repose-toi.

Elle se blottit davantage contre lui.

— Toi aussi.

Le souffle de Bellamy devrait se stabiliser et ses muscles se relâcher tandis qu'il s'endort lentement avec elle. Mais son cœur qui tambourine lui indique qu'il est encore bien éveillé.

Elle lève la tête. Bellamy a les yeux grand ouverts, la mâchoire crispée.

— Tout va bien se passer. Nous allons les retrouver et les ramener à la maison.

— Endors-toi, Clarke.

— Il faut que tu dormes toi aussi. Nous avons besoin de toi en pleine forme.

— J'arrive pas à dormir, rétorque-t-il, la voix légèrement tendue.

— Bellamy... (Elle lui effleure la joue.) Essaie...

Il penche la tête de l'autre côté. Clarke baisse la main et se redresse.

— Je m'inquiète pour eux aussi, tu sais. Wells est mon meilleur ami, j'aime beaucoup Octavia et Eric et...

Il ferme les yeux et grimace, comme si ses mots le blessaient physiquement.

— Arrête, tu veux bien ? Tu peux pas comprendre. T'as jamais eu de frère ou de sœur. Tu sais pas ce que c'est. Et moi, j'en ai perdu deux.

Quand il rouvre les yeux, toute tendresse a disparu de ses yeux. La violence qui l'a remplacée donne envie à Clarke de s'éloigner.

— Mais ils me le paieront. Il ne restera pas un seul de ces salauds

en vie quand je me serai occupé d'eux.

Clarke le dévisage, alarmée.

— Bellamy, on n'a pas prévu de mener une bataille. On va récupérer les nôtres discrètement. Ou bien on négociera avec leurs ravisseurs. Il existe sûrement une solution pacifique.

— Une solution pacifique ? crache Bellamy. Tu te fous de moi ?

— On n'a que deux fusils et on ignore complètement à qui on a affaire. On peut pas se lancer dans une mission suicide, simplement parce que tu as envie de massacrer quelqu'un.

Bellamy bondit sur ses pieds. Clarke manque basculer en arrière.

— Tu me fais toujours pas confiance, c'est ça ? Tu me prends pour un exalté sans cervelle, un imbécile incapable de réfléchir à un plan cohérent ?

— Non, bien sûr que non, soupire Clarke. Je dis juste qu'il est possible...

— Jamais tu me feras confiance, pas vrai ? Je serai toujours le délinquant waldénite qui foire tout.

Il la dévisage comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie.

— C'est faux !

Clarke se précipite vers lui pour le saisir par le bras mais il la repousse.

— Va te reposer, lui dit-il sèchement. On repart dans quelques heures.

— Bellamy, attends...

Mais il a déjà disparu dans la nuit.

CHAPITRE 12

Glass

Glass se trouve dans la même longue rangée que les sept autres filles capturées au camp. Vêtues de la robe blanche qu'on leur a distribuée, elles ressemblent aux lattes de la palissade que Luke a installée autour de leur cabane.

On est venu les chercher dans leur tanière pour leur faire traverser une série de couloirs tortueux et décrépits menant à un grand hall vide. Il manque d'énormes morceaux de plafond et de mur si bien que le soleil du petit matin se déverse à profusion sur le sol. Quelques arbres ont poussé et fleuri entre les fissures dans le ciment et leur parfum doux et subtil embaume l'air. En d'autres circonstances, Glass aurait trouvé ça joli, ou du moins saisissant, mais plus le temps passe, plus l'appréhension lui noue le ventre. Elle ne sait pas trop ce qu'il se trame ici et ça ne présage rien de bon.

— Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ? lui murmure Octavia.

— Aucune idée, répond Glass en jetant des coups d'œil nerveux autour d'elle.

Une blonde d'une bonne vingtaine d'années vêtue d'une robe chasuble grise passe les filles en revue. À chaque petit froncement de sourcils de sa part, l'anxiété de Glass augmente. Elle ignore selon quels critères elles sont évaluées. Pire, elle ignore s'il vaut mieux échouer ou réussir.

La femme en gris parvient devant Glass, l'examine de la tête aux pieds puis la regarde droit dans les yeux, sans ciller. Glass décide de soutenir son regard mais cette connexion est si envahissante, si personnelle qu'elle baisse la tête au bout de deux secondes.

La femme est déjà passée à Octavia. Glass n'a pas eu le temps

d'évaluer sa réaction, même si elle a vaguement l'impression que ça ne s'est pas bien déroulé. Doit-elle en être contrariée ? Soulagée ? Quelle est l'utilité d'impressionner ces gens ?

« Survivre. » C'est ça, la réponse. Elle a l'impression d'être en pilote automatique, ne ressentant rien d'autre qu'une détermination sans faille. Elle fera l'impensable pour s'en aller d'ici. Pour retourner au camp. Auprès de Luke.

Quand la rangée de filles commence à bouger, il faut un regard d'avertissement de la part d'Octavia pour que Glass se mette en marche.

— Nous allons visiter la Pierre avant votre purification, les informe la blonde. Soren veut que vous ayez un aperçu de votre nouvelle demeure maintenant que vous demeurez parmi nous.

— Hein ? murmure Lina dans le dos de Glass. Elle croit qu'on est leurs invitées ?

Glass hoche la tête mais ne dit rien. Elle ne veut pas s'attirer les foudres de la femme qui les regarde déjà avec méfiance.

— Nous nous trouvons dans l'arrière-cuisine, crie la femme à l'avant, tandis qu'elles longent un nouveau couloir.

Elles passent devant une salle sans fenêtre, délabrée, dans laquelle Glass aperçoit quelques femmes en robe blanche. Le visage rouge, elles récurent de la vaisselle en faïence d'un côté et des vêtements de l'autre dans d'énormes marmites fumantes. Elle est impatiente de les rejoindre !

La femme s'arrête et balaie la pièce de la main.

— Demain, vous effectuerez chacune de nos tâches et ensuite, nous déciderons quel rôle vous attribuer selon vos aptitudes.

Octavia ricane discrètement à côté de Glass.

— C'est ça. Nos aptitudes ! Voyons si nous avons un don inné pour le lavage de vêtements dégoûtants ou un talent incroyable pour la vaisselle.

La femme en gris foudroie Octavia du regard, si bien qu'elle se tait.

Le groupe se remet en marche et se rend bientôt à l'extérieur. Au loin Glass aperçoit des Protectors au crâne rasé qui courent aux côtés de silhouettes apparemment épuisées. Vu la manière dont les Protectors leur crient dessus, Glass en déduit que ce sont aussi des prisonniers. Ses amis se trouvent-ils parmi eux ? Les yeux plissés à cause du soleil, elle réfléchit à toute allure.

Plus alerte que jamais, Glass essaie d'enregistrer le plus de détails possible sur la Pierre. Ce qui ressemblait à une unique structure de l'extérieur est en fait un ensemble de bâtiments disposés en nid d'abeille, un peu comme les plans de la Colonie. Certaines structures ne sont plus que des squelettes – des poutrelles en acier nues entourant des tas de gravats – quand d'autres sont intactes.

Elles croisent des Protecteurs en blanc partout mais, bizarrement, ils ne semblent pas faire grand-chose. Depuis qu'elle est arrivée dans le camp des Colons, personne ne s'est tourné les pouces un seul jour – les uns désherbent le jardin ou ramassent du bois, les autres s'occupent des enfants ou construisent de nouvelles structures. Mais que font ces gens de leurs journées ?

Elle distingue enfin des signes d'activité au centre du bâtiment que la femme a appelé le « Cœur de la Pierre » un peu plus tôt. C'est un petit verger – une cour autrefois peut-être... Glass savoure le parfum des pommes et des poires mûres. Elle écoute d'une oreille les explications soporifiques de la femme sur les cérémonies religieuses et les offrandes à la Terre. Le groupe repart, trop tôt au goût de Glass qui n'est pas encore prête à quitter cette canopée verte et réconfortante.

— Maintenant vous allez faire la connaissance de notre chef et constater notre générosité, continue la blonde révérencieusement avant de les ramener à l'intérieur. Soren revient d'une longue marche spirituelle et a hâte de vous rencontrer.

Glass et Lina échangent des regards nerveux. « Hâte de rencontrer » des filles qui ont été droguées et kidnappées ? Enfin, elles vont faire face au responsable, celui qui donne les ordres et approuve les actes de violence des Protecteurs.

Le bâtiment s'ouvre sur un panorama incroyable, si vaste et lumineux que Glass en tomberait presque à la renverse. Un immense champ rectangulaire rempli de pots de fleurs s'étend devant eux et au-delà, un bassin qui étincelle sous le soleil de midi. Peu à peu, elle distingue plusieurs détails : les vestiges de bâtiments à l'horizon, les cultures dans le champ, une femme en robe blanche qui s'y fraye un chemin précautionneusement, sa chevelure noire tombant sur une épaule.

Quelque chose d'étrange attire l'attention de Glass, qui s'approche pour mieux voir. Il y a des *roues* sous un des pots et celui-ci est rempli de pommes de terre et autres tubercules. Alors que la blonde entame

un discours sur la générosité de la Terre, Glass remarque deux choses : primo, les patates poussent en terre et non en tas et deuzio, chaque pot est muni de roues !

De plus près, elle constate que ce sont en fait des caisses de stockage. Ceci n'est pas une ferme mais l'endroit où ces gens trient les provisions qu'ils ont pillées !

La colère balaie sa peur quand elle pense aux efforts fournis par les siens pour préparer la Fête des Récoltes. Aux semaines passées à travailler dans les champs, à chasser en forêt, à cueillir puis à faire sécher les fruits.

— Vous n'êtes que des voleurs.

Les mots jaillissent de la bouche de Glass sans qu'elle s'en rende compte. À côté d'elle, Lina s'étrangle et secoue la tête mais il est trop tard.

La femme s'interrompt, plisse les yeux tandis que tout le groupe se tourne vers Glass.

— Comme oses-tu parler des Protectors ainsi ?

Glass a un mouvement de recul quand la femme se rue vers elle, la main levée.

Soudain, la brune du champ s'approche d'elles en essuyant ses mains sales sur sa chasuble blanche. La blonde s'arrête net.

— Paix, sœur ! demande la femme. J'aimerais entendre ce qu'elle a à dire.

Ses yeux plissés brillent de curiosité. Glass ne décèle que de la chaleur dans son sourire.

— Explique-moi, je t'en prie, en quoi sommes-nous des voleurs ?

Une alarme résonne dans la tête de Glass, lui conseille de se montrer prudente malgré l'attitude amicale de cette femme. Puis elle repense au regard angoissé de Luke lors de sa capture. Aux hurlements de terreur, aux cris de douleur qui ont remplacé le bruit des explosions dans la clairière.

— Cette générosité n'est pas un don de la Terre. C'est de la nourriture que vous avez volée à des communautés qui ont travaillé dur pour nourrir leur peuple, leurs enfants. Vous disposez d'un champ ici, continue Glass en le montrant du doigt. Pourquoi n'y faites-vous rien pousser ? Votre peuple ne sait pas comment s'y prendre ?

La femme plus âgée hoche la tête, l'air sérieux.

— Nous savons comment nous y prendre, pour tout te dire, mais la

Terre ne nous a pas encore donné la permission. Nous ne pouvons pas perturber le sol pour satisfaire nos besoins égoïstes tant que nous n'avons pas trouvé où planter les racines de notre civilisation. La Terre doit d'abord nous envoyer un signe. Ensuite et ensuite seulement nous évoluerons de glaneurs à fermiers.

— Il vous faut un signe de quelle taille ? demande Glass qui sait qu'elle est sur la corde raide. Vous vivez dans une forteresse gigantesque. L'endroit idéal où planter. Vous avez même des arbres fruitiers qui poussent au milieu de ces terres – le Cœur, c'est ça ? Vous pourriez facilement faire des cultures. Ainsi, vous n'auriez pas besoin d'attaquer des innocents pour leur voler leur nourriture.

La femme brune tend les mains vers celles de Glass. Celle-ci ne s'offusque pas quand elle les prend et les plaque sur ses propres paumes rugueuses.

— J'apprécie ta passion, lui dit-elle en la regardant droit dans les yeux.

Puis elle lâche les mains de Glass et recule. Elle fait un signe de tête à la femme en gris puis désigne Glass, dont l'estomac se pétrifie. Pour finir, elle se tourne vers le restant du groupe.

— Je vous salue, nouvelles amies. C'est un réel plaisir de toutes vous rencontrer. Je m'appelle Soren.

Un nuage passe devant le soleil et réorganise le paysage pendant que l'esprit de Glass s'efforce de donner un sens nouveau à chaque détail qui l'entoure. Cette femme s'appelle Soren ? C'est elle, leur chef !

— On me connaît sous plusieurs noms ici, continue Soren en attachant ses cheveux bruns zébrés de gris en chignon sur sa nuque. Certains m'appellent le Haut Protecteur, d'autres préfèrent la Mère Protectrice ou Mère tout court. La plupart m'appellent simplement Soren, c'est mon vrai nom et ça me va très bien aussi.

Elle éclate de rire. Ce son agréablement normal détonne après ces étranges rituels et autres psalmodies.

— Je ne suis pas exigeante en matière de titre. Le plus important, c'est que vous sachiez à quoi je sers ici. Mon rôle est double : vous aider à vous sentir comme chez vous et servir la Terre de toute mon âme.

Soren ferme les yeux un long moment. Quand elle les rouvre, ils semblent plus étincelants et plus paisibles qu'avant.

— Nous aurons le temps d'apprendre à nous connaître pendant nos différentes tâches, poursuit-elle en accueillant chaque fille de la rangée avec un sourire. Mais aujourd'hui, j'aimerais vous laisser avec quelques pensées sur les « mères ». Je me considère comme la mère de chacune d'entre vous ici.

Elle s'arrête devant Lina et caresse ses cheveux brillants.

— Toi y compris.

À la surprise de Glass, Lina rougit puis regarde ses pieds.

— Les mères sont sages. Elles prennent soin des autres et cet acte de bonté est un cadeau en lui-même. En effet, elles sont connectées au sol, à l'air, à leur intuition, de manière spéciale et importante. Les mères sont fortes également. Elles ne cèdent pas aux caprices de leurs enfants. Elles instruisent. Elles les façonnent pour qu'ils deviennent les meilleures personnes au monde.

Le regard de Soren croise celui de Glass mais cette fois-ci, Glass ne tourne pas la tête. Elle n'en revient pas de la déconnexion entre la chaleur de Soren et la violence des Protecteurs. Elle les a vus attaquer le camp. Elle était là quand ils ont quasiment tué Luke. Pourtant, à écouter ses paroles apaisantes ici, Glass sent que sa colère fond comme neige au soleil.

— Au fur et à mesure que vous découvrirez notre petite enclave et les rêves que nous souhaitons accomplir, je veux que vous compreniez une chose : les femmes doivent être des mères pour notre peuple... (Elle sourit.)... surtout pour les hommes. Ce sont vraiment des gamins ! Tous les êtres humains le sont. Ils sont innocents et cette innocence les rend dangereusement téméraires. Ce sont des têtes brûlées. Nous devons leur montrer la voie. Ce qui a été fait à la Terre – la plus grande mère d'entre toutes – est un crève-cœur, ni plus ni moins. Même avant le Fracasement, ce monde était infesté d'enfants gâtés avec leurs jouets qui empoisonnaient l'air et l'eau. Ils construisaient, récoltaient, coupaient les arbres pour satisfaire tous leurs besoins. Il y avait des dieux, des religions mais le pouvoir absolu était l'égoïsme.

Soren fronce les sourcils et prend une grande inspiration.

— On nous a donné une seconde chance. De faire mieux. D'être meilleurs. Et j'ai besoin de vous pour réussir. Vous, les femmes parmi nous.

Soren plaque les mains sur son cœur et Glass est étonnée de

ressentir des palpitations dans sa poitrine. Elle a fait son possible pour se rendre utile ces dernières semaines sans jamais trouver sa place dans le camp. Elle ne sait pas guérir les malades, concevoir des bâtiments. Elle est incapable de porter de lourds chargements de bois, d'inventer des jeux pour distraire les enfants. Si ça se trouve, Soren a raison. Il y a peut-être un rôle pour Glass sur Terre, un qui lui convienne sans qu'elle déçoive quiconque.

— Nous servons tous la Terre et si vous La servez bien, un jour, vous occuperez peut-être ma place, celle de plus Haut Protecteur d'entre tous... si la Terre le veut. (Soren rayonne.) C'est une petite tradition à nous. Quand l'un de nous dit : « Si la Terre le veut », nous le répétons tous. Une sorte d'encouragement. Vous voulez bien essayer ? Si la Terre le veut...

Et tout le monde répète sur un ton hésitant :

— Si la Terre le veut.

— C'est un bon début, les félicite Soren en les applaudissant. Bienvenue dans notre famille.

CHAPITRE 13

Wells

Wells fait un pas de plus dans la rivière. L'eau froide picote son ventre nu. Il grince des dents, enfonce ses orteils dans la boue glissante et continue.

À sa droite, Eric tremble et claque des dents. À sa gauche, Kit, le Né-Terre kidnappé avec eux, avance dans l'eau, l'air serein. Peut-être a-t-il plus l'habitude des températures glaciales qu'eux autres, Colons ayant vécu sous un climat contrôlé ? Au bout de la rangée, Graham serre la mâchoire tandis que l'eau de la rivière lui éclabousse le torse.

— Vous pouvez vous arrêter là.

Une voix musicale leur parvient de la berge. Tous les prisonniers se tournent face à l'enceinte. Les Protecteurs armés en uniforme blanc sont là pour s'assurer de la coopération des prisonniers lors de cette cérémonie « volontaire ». Derrière eux, le Haut Protecteur, Soren, se tient sur un tas de gravats. Elle ressemble à une déesse bienveillante.

Soren a visité la caserne le matin même et Wells a été un peu surpris de découvrir qu'une femme dirigeait ces gens brutaux et violents. Il s'avère que les décideurs clés sont toutes des femmes. Les hommes représentent les muscles qui exécutent leurs ordres. Quand elle a parlé des « petits derniers de notre troupeau », comme elle surnomme les prisonniers, Soren a mentionné une cérémonie destinée à les laver de leurs transgressions passées. Elle leur a paru si raisonnable et sa description de la cérémonie leur a semblé plus bénigne qu'elle ne l'est en réalité. Pour l'instant, tous les garçons grelottent de froid et luttent pour rester debout dans le courant agité.

Wells attend que Soren annonce ses prochaines instructions. À la place, sous son regard exaspéré, elle se tourne et fait signe à un autre

groupe de prisonniers de s'approcher de la berge.

Ce groupe n'est composé que de femmes. Wells inspire brusquement et les passe en revue avec frénésie. Il se rappelle les paroles des Protectors dans le chariot. « Nous n'avons gardé que les meilleures femmes. » N'ayant pas posé les yeux sur elles, il n'avait pas osé imaginer sur qui leur choix s'était porté.

Toutes tremblent dans leurs fourreaux blancs identiques sans manches. Huit filles du camp. Son cœur se serre quand il voit Lina et Octavia. Sa douleur décuple lorsque son regard se pose sur Glass. Son amie d'enfance a déjà enduré tellement de souffrances et là voilà, face au défi le plus dangereux de sa vie peut-être. Luke doit être mort d'inquiétude à l'heure qu'il est. Bellamy aussi. Les filles semblent indemnes, Dieu merci. Mais les savoir là, parmi ces monstres, exacerbe sa souffrance.

Wells prend une grande inspiration pour mieux étouffer sa rage. Il va s'assurer que ses amis rentrent à la maison. Et s'il s'avère que les Protectors ont blessé quelqu'un au camp, Wells leur fera payer cher. Mais ce n'est pas le moment.

Glass croise le regard de Wells et affiche un air étonné. Il lit sur ses traits comme dans un livre. Elle n'en revient pas que lui aussi ait été capturé. Elle est à la fois soulagée qu'il soit là, avec elle, et terrifiée à l'idée que toute cette histoire tourne mal.

Les filles patagent dans l'eau en respirant par à-coups. Wells essaye de croiser le regard d'Octavia mais elle ne se retourne pas. Elle regarde droit devant elle, la bouche figée en une moue de défi tandis qu'elle s'enfonce dans l'eau.

— Vous pouvez vous arrêter, répète Soren en écartant les bras.

Les filles stoppent à quelques mètres de Wells puis pivotent vers Soren.

— Bienvenue, nouveaux amis ! C'est une vraie bénédiction de vous avoir parmi nous.

Sa voix est chaude, son expression bienveillante, mais Wells refuse que ce genre de détails le détourne des faits : il y a vraiment quelque chose qui cloche chez ces gens.

— La Terre a effectué Son incroyable travail et vous a conduits dans notre giron. Vous avez été élevés dans des communautés différentes de la nôtre, selon des coutumes différentes. (Elle lève les yeux au ciel, comme amusée.) Certains d'entre vous, si j'ai bien

compris, nous viennent de l'espace. Nous honorons votre passé. Mais il est temps de tourner la page et de recommencer de zéro, comme au jour de votre naissance. Quand je baisserai les bras, j'aimerais que vous plongiez la tête sous l'eau et que vous vous releviez, l'esprit neuf.

Elle laisse tomber ses bras. Obéissant, Wells plonge la tête sous l'eau glaciale. Il ouvre les yeux, a la surprise d'entrevoir un poisson fluorescent puis il se redresse dans un souffle pendant que la rivière dégouline sur lui.

— Maintenant que votre corps est purifié, je vais vous demander de nettoyer votre esprit, poursuit Soren en les dévisageant un à un. Ne vous débarrassez ni de votre éducation ni de vos compétences. Ce sont des dons de la Terre Elle-même. Videz vos esprits de vos préjugés, de cette vérité à laquelle vous vous accrochez depuis toujours. Marchez parmi nous l'esprit ouvert. Soyez un vaisseau dans lequel la Terre pourra déverser Sa sagesse et vous serez sur le bon chemin pour La servir en tant que vrai Protecteur et ami de cette grande communauté – l'ultime et unique empire, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut, répètent Wells ainsi que tous les autres.

Plus il a l'air de gober toutes ces foutaises, plus ce sera facile de gagner leur confiance... et de l'utiliser contre eux par la suite.

— Et maintenant, réjouissons-nous !

Un grand sourire aux lèvres, elle leur fait signe de sortir de l'eau, les jeunes femmes d'abord, puis les hommes.

Wells frotte ses yeux remplis d'eau jusqu'à ce qu'il distingue la fête au loin. Des tables couvertes de nourriture et de boissons sont disposées dans une prairie rectangulaire, juste après la berge. Au moment où Wells sort, une petite femme en robe blanche lui tend un linge pour se sécher.

— Merci.

Elle lui répond par un clignement des yeux avant de filer.

Wells circule parmi les tables et regarde dans les paniers garnis en se demandant ce qui a été volé dans son camp. Ces pommes talées ? Ces patates douces ? Ces petits pains confectionnés avec le blé d'un autre ? Wells en prend un de chaque et s'éloigne du rassemblement, bien décidé à retrouver Graham et Eric.

Son regard est attiré malgré lui vers la berge où deux filles s'attardent, têtes penchées l'une vers l'autre alors qu'elles discutent. La blonde jette un coup d'œil nerveux par-dessus son épaule. Glass et

Octavia. Elles sont moins discrètes qu'elles ne le pensent car les femmes en gris les observent de la prairie.

Glass croise son regard et tente de lui faire passer un message, mais Wells hoche vite la tête. Il lui sourit bêtement, arborant cette expression placide que tous les Protectors affichent, puis il fait signe à Glass et Octavia de le rejoindre.

Il se trouve une place sur une couverture près du mur d'enceinte et s'installe avec son repas. Quelques minutes plus tard, Glass et Octavia viennent s'asseoir à côté de lui. Wells s'efforce de ne pas foudroyer du regard les Protectors qui épient chacun de leurs gestes.

— Tu vas bien ? s'enquiert Glass en le serrant brièvement dans ses bras.

— Ça va, répond-il. Continuez de sourire.

Les filles obtempèrent même si celui d'Octavia est moitié moins convaincant.

— On se barre, annonce Octavia, les dents serrées. J'ai vu des bateaux amarrés plus loin. Dès qu'on en a l'occasion, on embarque.

Wells sent son poulx tambouriner dans ses poignets, son ventre, sa gorge. Il continue néanmoins de sourire.

— Quand ?

Octavia ne fait plus semblant. Ses lèvres se figent en une ligne déterminée.

— Le plus tôt possible. Peut-être ce soir.

— Attendez, murmure Wells avant de saluer respectueusement une blonde en robe grise qui passe sans un bruit devant eux.

Dès qu'elle est hors de portée de voix, il croque dans sa pomme et étend nonchalamment les jambes devant lui.

— Quelles que soient vos intentions, abstenez-vous.

— Pourquoi ? demande Octavia, les yeux plissés.

— Parce que ce n'est pas le moment, répond Glass à la place de Wells.

— Exact, enchaîne celui-ci en lui tendant le reste de sa pomme.

Glass secoue la tête poliment et détourne le regard.

— Le timing est parfait pour moi, insiste Octavia en prenant le fruit refusé par Glass. Les bateaux sont là maintenant. On peut...

— On peut quoi ? chuchote Glass.

La prairie se remplit rapidement et leur temps de parole est presque écoulé.

— Ramer pendant qu'ils nous tirent dessus ?

Cette remarque fait réfléchir Octavia qui plisse le front.

— C'est une amorce de plan, annonce Wells patiemment. Mais on n'a ni armes, ni renfort et tant qu'ils ne nous feront pas confiance, ils ne baisseront pas la garde. Même si on se casse d'ici et qu'on arrive à rentrer à la maison, ils nous fileront le train et recommenceront. Seulement cette fois, ce sera pire.

— Quel est ton plan alors ? l'interroge Glass qui détache un morceau de mie rassis et le roule entre son pouce et son index.

— On va devenir des Protecteurs. Chacun de nous. Graham. Eric. Kit et les autres gars de notre camp sont d'accord. Discutez-en avec les autres filles qui ont été capturées et faites passer le mot. On va faire le nécessaire pour gagner leur confiance, les convaincre qu'on veut bien se joindre à eux. Ensuite, dès que leur surveillance se relâchera, on décampe. Ainsi, quand on s'échappera, ce sera avec nos armes à la main et d'assez bonnes chances de rentrer.

Octavia demeure silencieuse et pendant quelques instants, Wells a peur qu'elle ne s'oppose à lui, haut et fort, ici, alors qu'ils sont entourés d'ennemis. Mais elle acquiesce lentement et lève les yeux vers lui.

— Du long terme... OK. Je suis avec toi, Jaha.

Wells sourit puis jette un œil à Glass, s'attendant à recevoir aussi son approbation. Mais elle fixe le lointain, l'air étrange et pour la première fois depuis le début de leur longue amitié, il ne parvient pas à décrypter son émotion. Il se demande si elle pense à Luke... non, ce n'est pas ça. Il ne distingue aucune douleur, juste de la mélancolie.

— Glass ? Tu nous suis ? demande Wells.

Au son de son prénom, elle sursaute et se tourne vers lui.

— Pardon ? Oui, bien entendu.

Une expression fugace passe sur son visage que Wells ne manque pas de reconnaître. Après tant d'années et tant de secrets, il saura toujours dire quand elle ment.

CHAPITRE 14

Bellamy

Accroupi à côté d'un méli-mélo mousseux de branches pourries, Bellamy contemple le coucher du soleil au-dessus du plus grand bâtiment qu'il ait jamais vu.

Ce doit être là. Le moment est venu. Il leur a fallu beaucoup trop de temps pour arriver. Au fil de leur avancée de la veille, le terrain est devenu accidenté et piégeux. Les ruines d'un paysage urbain déchu parsèment la forêt qui compte de multiples dangers cachés, de collines, de crêtes et de pentes raides dans chaque direction. Mais ça ne les a pas empêchés de parvenir à bon port. Ils n'ont plus une seconde à perdre. Plus ils attendent, plus le risque est grand qu'un terrible malheur frappe Octavia, Wells et le reste de leurs amis.

Quelques hommes en blanc sont sortis en file indienne du bâtiment il y a quelques minutes, tirant des chariots derrière eux. Cette vision a déclenché une rage bouillonnante en lui et il lui a fallu une bonne dose de sang-froid pour ne pas bondir sur eux. Il n'y a eu aucun mouvement depuis – ni d'un côté ni de l'autre.

— On entre, chuchote Bellamy aux autres.

— Le soleil se couche, plaide Clarke. On devrait peut-être se replier et établir un camp quelque part où nous installerons un périmètre de sécurité.

Elle regarde ailleurs comme si elle avait peur de le mettre hors de lui.

— Bon plan, Griffin, commente Paul qui hoche la tête avec vigueur. Nous serons mieux sous le couvert de la nuit.

Qu'est-ce que t'en sais ? aimerait lui demander Bellamy. *Tu étais « officier » à bord d'une station spatiale où la nuit n'existait pas et où il n'y*

avait pas de réels ennemis. Quand il s'aperçoit que les autres acquiescent, il soupire en son for intérieur. Il ne peut pas prendre cette forteresse d'assaut tout seul. Il a besoin des autres et s'ils souhaitent reculer, qu'il en soit ainsi. Pour l'instant.

Alors que Bellamy se lève et s'étire, faisant craquer son dos avec un léger grognement, Paul l'interpelle :

— L'un de nous devrait rester ici et monter la garde. Bellamy ?

Il décèle un air de défi dans le regard de Paul.

— Je m'en charge, intervient Felix qui fait retomber ainsi la tension. Envoyez-moi simplement quelqu'un pour me dire où vous campez. Ainsi je pourrai vous prévenir s'il y a du mouvement.

Paul semble déçu mais il hoche la tête, se tourne vers le reste du groupe et dit :

— Faites profil bas et surtout, restez discret !

C'est le chuchotement le plus bruyant que Bellamy ait jamais entendu.

Ils rebroussement chemin en silence, file indienne qui zigzague à travers les bois. Clarke reste à l'arrière avec Bellamy.

— Ce plan te convient ? Je pense qu'on met toutes les chances de notre côté.

— Oui, ça me va, répond-il sans croiser son regard.

Ils ont à peine échangé quelques mots depuis la nuit dernière. Il a l'impression d'être coupé en deux. Cinquante pour cent de lui aimerait la prendre dans ses bras et la supplier de le pardonner de s'être comporté comme un abruti. Mais l'autre moitié n'est pas prête à pardonner à Clarke. Que faut-il qu'il fasse pour qu'elle ait enfin confiance en lui ?

— Hé ! Clarke ! l'interpelle Paul. Viens voir cette drôle de bestiole ! Attends ! Non... pas possible. Je crois que c'est une grenouille avec des ailes. Elle a un faciès incroyable.

Sans ajouter un mot, Clarke trotte jusqu'à Paul qui est accroupi à côté d'une petite mare. Bellamy fusille du regard le dos de Paul.

Le groupe continue d'avancer. Bellamy les suit jusqu'au coude d'un petit affluent tout en effaçant leurs traces au fur et à mesure. Enfin, Clarke désigne la coquille d'un vieux bâtiment. Une mousse très épaisse dégouline de certaines poutrelles en acier encore intactes et forme une espèce de mur sur deux côtés. Sa densité les protégera des regards extérieurs.

— Ça devrait faire l'affaire, affirme Paul tout en posant la main sur l'épaule de Clarke. Bien vu, Griffin.

— Un feu risque d'attirer l'attention, continue-t-elle.

Elle se tourne et la main de Paul retombe.

— On devra s'en passer.

Touche-la encore une fois et on pourra pas distinguer ta face de celle de la grenouille, pense Bellamy, les poings serrés.

Il se force à respirer puis il décide de disposer des alarmes de fortune en cercle autour de leur camp. Quand il regagne le centre, Clarke est assise en tailleur sur le sol. Elle trace dans la terre un schéma de l'énorme forteresse des pillleurs avec un bâton. Paul est penché au-dessus d'elle, une main sur son épaule (encore) comme pour conserver son équilibre. Et elle ne fait rien pour l'en déloger.

Ne pouvant supporter ce spectacle une seconde de plus, Bellamy s'éloigne.

— Eh ! l'interpelle Clarke dans son dos. Tu vas où ?

— Dire à Felix où on est, lui lance Bellamy par-dessus son épaule.

Elle fronce les sourcils et retourne à son dessin.

— Bonne initiative, s'exclame Paul.

Bellamy ne prend pas la peine de répondre. Tandis qu'il traverse les bois en sens inverse, il tente de démêler la jalousie qui le ronge de l'intérieur. Ça ne fait hélas que le rendre plus fébrile, plus désireux que jamais de passer à l'action. Les flèches lui paraissent lourdes dans leur carquois en cuir sur son dos.

Felix fait volte-face quand il perçoit le bruit de ses pas. Ce n'est que Bellamy. Il se décontracte et le salue de la main.

— T'es revenu. Super. Alors vous campez où ?

— Peu importe, répond Bellamy sans s'arrêter.

Il fait signe à Felix de le suivre.

— On va par-là.

Felix regarde l'endroit d'où il vient.

— Et les autres ? On va où ?

— On part en mission de reconnaissance. Tu me suis ?

Il hésite une seconde avant d'acquiescer.

— Sans problème.

Bellamy scanne la forteresse couverte de lierre qui se dresse devant eux tel un monstre dans la nuit. Personne n'entre ni ne sort à cet instant. Il fonce alors de poteau en poteau, Felix l'imitant quelques

mètres derrière lui.

Il enregistre le plus de détails possible. Une grande cour rocailleuse avec un passage de roues au milieu pour les chariots. Une entrée de porte basse percée dans un mur massif, sûrement très bien gardée. De subtiles tourelles éparpillées en haut du rempart dans toutes les directions – aucun garde armé ne les occupe apparemment.

Ces gens ne sont pas exactement en alerte maximale. Pourquoi le seraient-ils ? Ils ont éradiqué toute compétition, pratiquement rayé leurs semblables de la surface de la Terre et pris leurs armes au passage.

Bellamy caresse son arc gravé puis repart de plus belle. Cette fois, il s'approche du flanc du bâtiment, si on peut toujours l'appeler ainsi. La structure est d'une immensité impossible, plus grande que les trois vaisseaux de la Colonie réunis. Bellamy a un nœud au ventre à la pensée qu'un groupe soit assez nombreux pour le peupler. Comment peut-il espérer un seul instant mettre à genoux une pareille communauté ?

Soudain il s'arrête. Il s'accroupit dans les herbes hautes et grêles et tend l'oreille, comme dans sa forêt près du camp. Il perçoit un léger bourdonnement en provenance de l'intérieur de la forteresse mais quelque chose de plus profond que son instinct habituel lui souffle que ce bâtiment est loin d'être surpeuplé.

Voilà pourquoi ils ont kidnappé les nôtres, réalise-t-il dans un frisson. Ils font des rafles pour gonfler leurs rangs. Une stratégie à chier... Tu tues les amis et la famille de tes prisonniers et ensuite, tu espères qu'ils se joindront à toi et pilleront joyeusement d'autres communautés !

La lune émerge devant un rideau de nuages et grâce à cet éclairage soudain, Bellamy distingue plus en détail le bâtiment. Le mur couvert de plantes grimpantes, apparemment imprenable et robuste, est en fait percé de petites fenêtres dont les vitres ont volé en éclats depuis longtemps. Elles représentent un danger pour quiconque approche, comme autant de meurtrières cachant des gardes armés de fusils. Mais on peut aussi les considérer comme une aubaine...

Il s'approche discrètement d'une fenêtre et jette un coup d'œil à travers. De l'autre côté, il voit une sorte de chemin ou de route intérieure. Sûrement un grand hall autrefois mais aujourd'hui, le plafond tombe en ruine et les lustres ont été remplacés par le clair de lune. Bellamy comprend alors que le mur n'est qu'un rempart

déconnecté du reste de la construction. S'ils parviennent à franchir cette protection, peut-être réussiront-ils à sauver leurs amis ?

Felix pique un sprint. Il lui montre un éclat de lumière à l'horizon à leur droite. Bellamy aperçoit une grande rivière qui longe le bâtiment, un petit lagon s'en détache, venant quasiment lécher les murs. Entre l'eau qui ondule et le bâtiment, ils découvrent une prairie immense, en terrasse et rectangulaire, un peu négligée par rapport aux espaces alentours et dotée d'une « plage » si rocailleuse qu'elle devait servir de route à l'époque.

Bellamy aimerait poursuivre, voir les choses de plus près, mais vu les dunes de débris qui jonchent les lieux, ce sera difficile de rebrousser chemin si des ennuis leur tombaient dessus. Felix, lui, s'est déjà élancé. Il pense certainement à Eric, retenu prisonnier non loin. Il tourne le dos à Bellamy. Comme il est trop éloigné pour entendre le moindre sifflement d'avertissement, Bellamy le suit au pas de course de dune en dune.

Soudain, il perçoit du mouvement dans le champ devant eux. Il se fige quand cinq silhouettes émergent de la forteresse. Ce ne sont pas des soldats au crâne rasé mais des femmes presque toutes vêtues d'une robe grise ondoyante. La première, plus âgée, porte une robe blanche. Elle a de longs cheveux bruns et les mains levées vers les contours flous de la lune.

Des frissons remontent dans le dos de Bellamy. Elles marchent d'un pas volontaire et cadencé, comme les pilleurs pendant l'attaque. Elles fredonnent. Le son étouffé, guttural, fait penser à des abeilles au sortir de la ruche. Bellamy ignore ce qu'il se passe ici mais il n'aime pas ça.

La femme en blanc s'accroupit pour toucher l'herbe. Les autres l'imitent. Quand elles en ont terminé, elles portent les doigts à leurs lèvres puis les brandissent vers le ciel.

— Grande Terre ! s'exclame la femme en blanc. Nous avons réalisé Tes souhaits et nous continuerons le restant de nos jours. Maintenant, nous attendons humblement un signe de Ta part. Est-ce notre demeure ? Est-ce ici que nous nous établirons ? Est-ce ici notre pierre, notre foyer, notre donjon ?

Derrière Bellamy, le vent chuchote presque imperceptiblement à travers la forêt. La femme accroupie penche la tête. Elle aussi a entendu ce souffle.

— Si tu souhaites que nous restions, Grande Terre, envoie Ton

vent pour qu'il nous embrasse !

Bellamy a à peine le temps de cligner des yeux. Le vent l'enveloppe, lui ébouriffe les cheveux puis il continue sa route et soulève les robes des femmes sur l'herbe. Ébahies, toutes exultent.

Sauf la brune bien sûr.

Quelle comédienne de pacotille ! S'il n'y avait pas eu de vent, elle aurait ordonné à l'air de rester paisible.

— Nous avons notre réponse, mes amies, poursuit-elle un ton plus bas.

Puis elle se tourne, les bras levés pour les ramener à l'intérieur. À mi-parcours, elle s'arrête et se fige, telle une statue.

Bellamy retient son souffle. Elle scanne la vallée jonchée de débris. Son regard passe au-dessus de Bellamy et scrute le lointain.

— Allons nous reposer, murmure-t-elle.

Les épaules lâches, elle disparaît avec les femmes de l'autre côté du mur.

Au bout d'un bon moment, Felix traverse les débris et vient se réfugier à côté de Bellamy.

— C'était quoi, ce cirque ? chuchote-t-il.

— On doit se méfier de cette femme, réplique Bellamy. Je crois qu'on a assez tiré sur la corde pour aujourd'hui.

— Ouai, répond Felix qui s'éloigne déjà. Je suis d'accord. On retou...

Le sol gronde. Les pierres cèdent sous les pieds de Felix et l'avalent en une bouchée tonitruante. Incrédule, Bellamy s'approche à quatre pattes du trou dans lequel son ami a disparu.

Après un bref instant de panique, il pousse un grand soupir de soulagement.

Felix est chiffonné, désorienté mais indemne dans une pièce qui ressemble à une cave. L'air penaud, il lève les yeux vers Bellamy.

— On dirait que j'ai trouvé une entrée !

Sans hésiter un seul instant, Bellamy glisse les jambes dans l'ouverture et se laisse tomber en silence à côté de Felix. Il regarde autour de lui et aperçoit une faible lumière au loin. Un tunnel...

Il sort de sa poche le petit poignard improvisé qu'il s'est fabriqué à partir d'un éclat de roche et le garde à la main en cas de problème. Il désigne la lumière.

— Allons-y, Felix.

Celui-ci le suit, à moitié accroupi. Malgré leurs efforts de discrétion, leurs pas résonnent légèrement dans cet espace caverneux. C'est imprudent, c'est stupide... mais c'est pour l'instant la meilleure carte qu'ils aient jamais eue en main.

Bellamy ralentit le pas. Quelque chose bloque le passage – un chariot peut-être, rempli d'une cargaison impossible à identifier. Il tend l'oreille mais ne distingue aucune présence ennemie. Après un hochement de tête à l'adresse de Felix, il pose les mains sur le flanc du chariot afin de le pousser suffisamment pour pouvoir passer.

Au moment où sa main effleure le rebord, il touche un objet à l'intérieur. Rond, strié, avec un petit anneau métallique sur le dessus. Le souffle de Bellamy se transforme en glace dans sa gorge. Il repose l'objet avec précaution et passe la main sur le reste de la cargaison. Puis il recule d'un pas, stupéfié.

— Putain de bordel de merde ! (Il étouffe un immense éclat de rire.) Ce chariot est rempli d'armes ! Il y a des fusils, des bombes... pile ce qu'il nous faut.

Felix secoue la tête et va vérifier par lui-même.

— Tu plaisantes ?

— Si c'est une blague, s'esclaffe Bellamy, elle est à leurs dépens ! Ils montent sûrement la garde devant la porte intérieure de ce hall immense. Ils pensent que c'est un cul-de-sac.

— Quel est ton plan ?

Bellamy s'empare d'une grenade pour mieux la voir à la lumière.

— On va placer ces trucs dans chaque petite fenêtre que nous trouverons. On fera exploser ces saloperies de murs, ensuite on entrera dans le cœur de la forteresse et enfin on récupérera tout ce qui nous a été volé, personnes et biens.

Un sourire s'affiche sur le visage de Felix.

— Une sorte d'expédition punitive.

— C'est eux qui ont commencé, marmonne Bellamy en empochant avec précaution la grenade.

Quand il rebrousse chemin, un feu nouveau embrase son pas.

— Il est temps de leur rendre la monnaie de leur pièce !

CHAPITRE 15

Glass

Glass se réveille le souffle coupé. Quelqu'un lui secoue l'épaule avec froideur et cruauté.

Une Protectrice aux cheveux blonds attachés en un chignon sévère la surplombe. Glass cherche son nom pendant que ses yeux s'habituent à la pénombre et distinguent ses traits extrêmement beaux. *Margot*, se rappelle Glass. *Une des conseillères de Soren*.

Tout à coup, son cœur se serre. Elle se remémore ce moment dans la prairie quand Soren l'a désignée parmi les prisonnières. N'ayant pas apprécié son petit discours, la Mère a dû donner un ordre à Margot et maintenant, Glass va subir les conséquences de sa franchise.

Margot entreprend de la soulever par une aisselle mais Glass résiste.

— Non, non ! Quoi que j'aie fait, je jure que je vais m'améliorer. Je ne dirai plus rien, je...

— Chut ! Tu vas réveiller les autres ! siffle Margot. Ne sois pas égoïste, elles ont besoin de repos. Une longue journée les attend.

Cette réflexion bassement terre à terre surprend tellement Glass qu'elle se tait.

— Je ne sais pas ce qu'elle voit en toi, lui murmure Margot dès qu'elle est debout. Mais j'espère que tu te montreras utile en temps voulu.

Margot la conduit en silence hors de la pièce. Elles contournent sur la pointe des pieds les silhouettes endormies. Certaines ont les jambes qui dépassent volontairement de leur lit de camp afin que leurs orteils touchent le sol. Celles-là sont de vraies fanatiques, comprend Glass. Elle évitera de les fréquenter.

Glass passe devant le lit d'Anna et hésite à le bousculer du bout du pied pour la réveiller. Sur le moment, ça lui paraît une bonne idée d'avoir un témoin alors qu'elle est traînée hors du dortoir au beau milieu de la nuit, mais mieux vaut qu'elle évite d'éveiller les soupçons de Margot.

Une fois à l'extérieur, cette dernière verrouille la porte.

— Où allons-nous ? ose murmurer Glass.

— Dans les quartiers de Soren. Mère n'a pas d'heure, alors autant t'habituer dès aujourd'hui à ce genre de réveil.

Glass garde le rythme pendant que son cerveau rassemble les morceaux. Elle est encore désorientée par leur manie d'appeler Soren « Mère ». Y en a-t-il au moins une qui soit vraiment son enfant ?

Elles tournent à gauche et continuent le long de l'interminable hall sans toit. Glass lève les yeux vers les étoiles qui clignotent aux premières lueurs du jour. Elle se demande où est Luke. Est-il réveillé, épuisé et éperdu de douleur, en train de regarder ces mêmes étoiles tandis qu'il élabore un plan pour la sauver ? Elle regrette qu'il n'existe pas de moyen de lui envoyer un message, de lui faire savoir qu'elle va bien.

Margot s'arrête et fait signe à Glass de monter un escalier en bois qui sent la sciure. Au bout de quelques marches, elle sent la main de Margot sur son épaule. S'attendant à une bourrade, elle tressaille. À sa surprise, le geste n'est pas impatient mais doux.

Deux gardes en blanc sont plantés en haut des marches. Comme à leur habitude, ils arborent une expression sinistrement neutre. Quand ils reconnaissent Glass, ils hochent la tête – presque avec déférence – et s'écartent pour la laisser passer.

Glass leur lance un sourire forcé par-dessus son épaule et continue en compagnie de Margot jusqu'à une grande pièce. Le sol bétonné est couvert de tapis. Un lit à baldaquin trône en plein milieu. Dans un coin, un feu brûle dans unâtre de fortune – un conduit en ferraille envoie la fumée à travers le plafond vers le ciel étoilé.

Glass s'émerveille quelques instants devant la beauté de cette chambre, ses nombreux petits détails luxueux, avant de se rappeler qu'ils ont probablement été volés. Qui a passé des heures à tricoter la couverture en laine rouge sur le lit de Soren ? Depuis son arrivée, Glass n'a vu personne tisser, coudre ou filer.

Avant qu'elle n'en voie davantage, Margot la pousse vers une

antichambre juste à côté de la pièce principale. Il y a un petit lit de camp, comme dans les dortoirs, mais aussi une cuvette, un tapis épais sur le sol et même un petit miroir craquelé.

Glass se regarde dedans et reste sous le choc. Cela fait tellement longtemps qu'elle n'a pas vu son reflet. Elle a l'air si maigre, si fatiguée... si triste. Elle tend la main et touche la fêlure, s'attendant à moitié à ce que son visage s'estompe et disparaisse.

Margot examine la chemise de nuit blanche et amidonnée de Glass.

— Tu es plus petite que Dara. Il faudra qu'on reprenne sa robe. En attendant, tu porteras ton ancien uniforme.

Elle jette la robe blanche de Glass sur le lit. Surprise, celle-ci cligne des yeux. Margot a ramassé ses affaires dans le dortoir sans qu'elle ne s'en rende compte.

— Qui est Dara ? demande Glass en croisant les bras.

— L'ancienne servante de Soren, réplique Margot. Tu la remplaces. (Ses yeux se plissent.) Tu lui ressembles beaucoup, tu sais. Esprit vif. Grande gueule.

Glass ne parvient pas à décrypter son sourire en coin mais il éveille sa méfiance.

— Que... qu'est-il arrivé à Dara ?

Elle pince la couture de sa chemise de nuit, prête à entendre le pire.

— Elle s'est élevée, répond une voix dans son dos.

Glass se retourne. Soren se trouve dans l'encadrement de la porte, l'air léthargique, svelte, un léger sourire aux lèvres.

— Élevée ?

Serait-ce leur mot pour « morte » ?

En guise de réponse, Soren recule et fait signe à une fille d'approcher. La petite vingtaine, elle a les épaules larges, la peau brune et elle porte la robe grise des conseillères du Haut Protecteur.

— Dara, l'accueille avec chaleur Margot en lui prenant les mains. Ma sœur.

Radieuse, Dara salue poliment Glass d'un signe de tête.

— Mère est difficile, déclare-t-elle. Tu as dû l'impressionner.

— C'est rien de le dire, s'esclaffe Soren en tendant la main vers Glass. Et elle va continuer à m'impressionner, je n'en doute pas.

Glass a la tête qui tourne.

— Quel sera précisément mon rôle ? s'enquiert-elle.

— Ta première responsabilité sera de faire un tour avec moi, répond Soren en retournant dans sa chambre. J'aimerais voir la Pierre aux lueurs de l'aube.

Dara croise le regard de Glass. Elle articule sans bruit les mots « chaussures » et « châte » pendant que Margot désigne un coffre ouvert dans un coin. Glass se rue dessus, en sort une paire de chaussons en cuir et un épais châte en laine. Quand Dara acquiesce, Glass va les présenter à Soren.

Soren la remercie par un sourire puis fronce les sourcils quand elle remarque sa tenue.

— Prends-en un pour toi, mon enfant. Il ne faudrait pas que tu attrapes froid.

Dara est déjà à côté d'elle avec une cape blanche et douce.

— Merci, murmure Glass à la fois flattée et troublée par cette attention.

Il règne un grand calme sur la Pierre tandis que l'aube s'élève au-dessus d'elle par vagues roses et jaunes. Glass et Soren marchent dans un silence étonnamment confortable. Soren connaît chaque passage, chaque raccourci de cette structure labyrinthique, tandis que Glass est complètement désorientée. Enfin, elle sent une odeur de verdure, capiteuse et enivrante. Elle sait à présent leur destination : le Cœur de la Pierre.

— C'est mon lieu préféré, affirme Soren en sortant du bâtiment dans la vaste cour.

Elle conduit Glass jusqu'au verger.

— Je viens ici réfléchir... et parler.

Soren lui adresse un sourire encourageant, comme pour l'inciter à démarrer la conversation. Aussitôt, Glass laisse échapper la première question qui lui passe par la tête.

— Pourquoi m'avoir choisie comme servante ?

Le visage de Soren s'éclaire.

— Parce que tu poses ce genre de questions ! Tu as un cœur honnête et la langue bien pendue. Mais il y a plus encore...

Elle lève la tête vers la lumière qui filtre entre les branches des arbres.

— ... j'aime comment ton cerveau fonctionne.

Glass réprime un éclat de rire incrédule. De toute sa vie, seul Luke lui a fait cette remarque.

— Certaines personnes regardent le monde et ne voient que ce qu'ils peuvent en tirer. Ce qu'ils peuvent récolter, voler, emporter. (Le sourire de Soren devient pensif.) C'est utile, bien entendu. Nous recherchons cette disposition chez nos pilleurs. Mais les leaders ont besoin de quelque chose en plus : ils doivent être capables de regarder autour d'eux et de voir ce qu'ils peuvent fournir aux autres.

Les yeux brillants de joie, elle lui montre les arbres autour d'elles.

— Comme un champ à planter. Ou un verger.

Glass sent la chaleur lui monter aux joues.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

— Tu l'as dit parce que c'est la vérité. Tes suggestions étaient pleines de sagesse, Glass. Et il se trouve que tu avais raison.

Son sourire s'élargit et son visage est soudain éclairé par un rayon de soleil rose.

— La Terre nous a parlé. Elle souhaite que nous restions ici. Nous construirons nos foyers pour l'hiver, et au printemps... (Elle comprime l'épaule de Glass avant de s'éloigner.) nous sèmerons.

Les yeux ronds, Glass ne sait que répondre. Une partie d'elle meurt d'envie que les Protecteurs s'en aillent très très loin d'ici, afin qu'ils ne refassent plus jamais de mal aux Colons et aux Nés-Terre. Elle veut retourner chez elle auprès de Luke. Mais une autre partie d'elle n'est pas prête à quitter Soren, son sourire et cette impression d'être utile. Désirée. Précieuse.

— Nous nous sommes déjà arrêtés, tu sais, lui apprend Soren qui baisse d'un ton. Quand j'ai rejoint les Protecteurs, enfant, nous vivions plus à l'ouest. Nous avons fait deux haltes depuis, à chaque génération, et aujourd'hui, le moment est venu de planter à nouveau.

Des dizaines de questions tourbillonnent dans l'esprit de Glass. *Qu'est-ce que les plantations ont à voir avec les générations ? Où viviez-vous à l'ouest ? Pourquoi les avoir rejoints ?* Une seule passe ses lèvres.

— Soren, pourquoi nous avez-vous arrachés à notre camp ? Pourquoi ne pas avoir emmené tout le monde ?

Soren fait une pause devant un prunier et tend lentement la main vers une branche basse garnie de fruits. Elle touche une prune du bout des doigts.

— La Terre a Ses propres rythmes. Tu apprendras, Glass. Ce n'est pas simplement stupide de l'ignorer, c'est un grand péché. Sur Terre, il y a ceux qui prennent et il y a les Protecteurs. Nous devons empêcher

ces preneurs de faire encore plus de mal à la Terre et en même temps, nous devons encourager l'éclosion de Protectors potentiels. Regarde cette prune. Elle est belle. Elle est vivante. Elle grandit jusqu'à atteindre la perfection, comme tous ces nouveaux membres de notre communauté.

Glass n'en revient pas de cet émerveillement dans la voix de Soren, de cette lumière qui danse sur le visage de cette femme d'âge mûr. Ses cheveux lâchés grisonnent légèrement. Glass la trouve si belle et détendue, comme si elle n'était qu'un arbre dans la forêt, oscillant avec eux, tendant vers les lueurs de l'aube.

— Mère !

Une voix jeune brise la quiétude du verger. Glass pivote. Un garçon hors d'haleine arrive en courant.

— Les hommes sont revenus du sud. Leur mission est un succès.

— Rendons grâce à la Terre.

Soren embrasse sur le front le garçon qui rayonne.

— Soyez bénie, Mère.

— Sois béni, Callum, réplique-t-elle.

Que Soren soit sa vraie mère ou non, elle joue très bien le rôle.

— Je les accueillerai dans un moment.

Le garçon part délivrer son message au pas de course. Soren se tourne vers Glass.

— Je me rends directement à la caserne, l'informe-t-elle en lui serrant le poignet. Prends un peu de temps pour toi. Explore la Pierre et vois si des idées surgissent.

Alors que Glass regarde la silhouette qui s'éloigne avec grâce, une autre image prend sa place : celle d'une femme blonde qui fixe un miroir sous la lumière artificielle de Phoenix, ses cheveux bouclés en chignon, sa robe courte, le sourire nerveux, le regard circonspect.

Qu'est-ce que ma mère aurait pensé de ces gens ? Et qu'est-ce que Soren aurait pensé d'elle ?

Soren l'aurait considérée comme une preneuse, réalise Glass. Et elle aurait sûrement eu raison.

La mère de Glass adorait sa fille et elle aurait fait n'importe quoi pour elle. Mais elle avait aussi passé sa vie à manipuler les gens pour satisfaire ses désirs, des crédits supplémentaires à la Bourse d'échange jusqu'aux rations d'électricité continues pour leur appartement. Glass en a la chair de poule quand elle repense aux coups d'œil faussement

pudiques que sa mère lançait au vice-chancelier Rhodes, et aux regards affamés et possessifs qu'elle recevait en retour.

Glass effleure avec précaution une prune qui pend au-dessus de sa tête.

« Protecteur. » Après sa conversation avec Soren, ce mot lui paraît déjà beaucoup moins menaçant.

CHAPITRE 16

Wells

C'est leur troisième jour à la Pierre et leurs séances d'entraînement ne semblent pas près de s'arrêter. Ce matin, au lieu de courir autour de la piste dans l'enceinte des remparts, les Protecteurs les ont emmenés dans les bois pour ce qu'ils appellent un entraînement « actif ». À cet instant, Wells est perché en haut d'un arbre et scrute la forêt obscure pendant qu'un Protecteur hypermusclé et armé d'un fusil passe en dessous.

Une rafale de vent secoue l'arbre. Wells s'accroche à une branche et expire lentement, en silence, sans bouger. Il attend. Le Protecteur approche. Il suit le passage que Wells a taillé dans les sous-bois, piège subtil pour l'attirer jusqu'à lui. Insouciant, l'homme avance. Dans quelques secondes, il va passer sous l'arbre. Trois... deux...

Wells se laisse tomber. Il atterrit sur le dos du Protecteur interloqué, lui arrache son fusil de la main droite et lui passe le bras gauche autour du cou. Son coude se resserre doucement. L'homme se débat mais Wells tient bon, les dents serrées, le front en sueur.

Le fracas d'un pas de course lui fait lever les yeux. Deux Protecteurs arrivent à toute vitesse. Wells fait pivoter son otage, relâche juste assez la pression pour armer le fusil et met en joue les nouveaux venus.

— Encore un pas et je tire ! aboie Wells.

Derrière lui, une brindille se brise.

— S'il avait été chargé, je tremblerai dans mes bottes, lui parvient une voix bien trop familière.

Wells laisse tomber l'arme factice et se retourne après avoir lâché le Protecteur. En guise d'excuse, il lui tapote le dos. Le type s'agrippe

la gorge, tousse mais frappe Wells à l'épaule.

— Bon boulot, article-t-il.

— Suivez-moi, vous tous, s'exclame Oak. Cette session d'entraînement est terminée.

Les autres Protectors novices sortent de leur cachette dans la forêt et s'approchent. Oak attend que tout le monde soit réuni en cercle autour de lui avant de désigner Wells avec un petit sourire narquois.

— T'avais pas à la ramener sur la fin, lui lance Oak. T'as un fusil et il parle beaucoup plus fort que toi. En plus, un homme silencieux est un homme qui intimide. Si tu parles, ils vont croire qu'ils peuvent parler eux aussi. Réussir à te dissuader. Au lieu de les prévenir...

Oak se penche pour ramasser le fusil, le fait tourner et l'arme à la vitesse de l'éclair.

— ... tu tires.

Il vise la poitrine de Wells et appuie sur la gâchette. Un léger cliquetis retentit. Pas de munitions. Wells souffle.

— À part ça, pas mal, grogne Oak. Pas mal du tout. Je peux pas en dire autant du reste d'entre vous !

Il décoche un regard dégoûté aux autres et s'arrête brièvement sur Kit, le jeune Né-Terre.

— Tu t'es montré discret, petit. Toi et celui-là... (Il désigne Wells.) ... vous commencez à écouter la Terre. Et Elle répond. Continuez ainsi et vous deviendrez des nôtres, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut, répètent-ils tous.

— Maintenant, en rang et préparez-vous à courir !

Wells pique un sprint, sachant qu'Oak le rattrapera quelques secondes plus tard.

Kit jette un coup d'œil à Wells par-dessus son épaule alors qu'il part devant. Il lui adresse deux clins d'œil, signe que tout fonctionne comme prévu. Kit et Eric ont parlé aux autres garçons de leur camp qui ont été capturés et ils sont sur la même longueur d'onde : tout le monde jouera le jeu et fera croire aux Protectors qu'ils sont de leur côté. Ainsi, leurs ravisseurs finiront bien par relâcher leur vigilance. Ensuite, ils trouveront le moment idéal pour s'enfuir. Wells n'est pas sûr des autres recrues. Sont-ils de vrais fanatiques ou des prisonniers contre leur gré ? Pour l'instant, ses amis et lui ne parlent qu'aux personnes qu'ils connaissent.

Wells lui répond par un clin d'œil et Kit détourne le regard, pile au

moment où Oak le rejoint.

— Tu cours sur la surface de la Terre, gronde Oak.

C'est la rengaine qu'ils doivent répéter après chaque entraînement.

— Je supplie la Terre de me pardonner, répond Wells.

— Tu manges les fruits de la Terre.

— Je remercie la Terre pour sa générosité.

— Prête allégeance à la Terre.

Wells se crispe en prévision du coup au ventre en traître qu'il reçoit à chaque fois à ce moment précis. Ils ne cessent de dire que les recrues ne sont pas prêtes à faire vœu d'allégeance à la Terre, qu'elles n'y sont pas autorisées. Et ça ne sert à rien de se rebeller, pas s'ils veulent endormir la vigilance des Protecteurs.

Pas encore.

— Je prête allégeance à la Terre, répète Wells en serrant les dents.

Le silence qui s'ensuit lui donne l'impression d'une chute libre. Wells penche la tête sans comprendre. Il l'a dite. Toute la tirade. Et Oak continue de courir à côté de lui, son agressivité contenue.

Wells jette un coup d'œil à Oak. Celui-ci fixe le sentier forestier qui ramène à la caserne. Il a toujours son air renfrogné mais Wells entraperçoit un sourire dans son regard. Wells fait des progrès.

Quand ils atteignent la cour extérieure de la Pierre, Wells s'arrête brusquement, comme on le lui a appris, et place les mains dans le dos en attendant les ordres.

— Pause déjeuner ! aboie Oak. Retour dans une heure.

— Oui, monsieur ! réplique Wells.

Oak se dirige d'un pas raide vers le champ sous le regard étonné de Wells. Pour la première fois depuis leur arrivée, il a le droit d'être seul. On ne l'escorte pas jusqu'à son repas, son formateur ne le surveille pas. Personne ne le surveille en fait.

Est-ce une récompense pour avoir bien travaillé aujourd'hui ? Pour avoir prêté allégeance à la Terre ?

Wells scrute les alentours. Profitant que personne ne le voie, il crache par terre – il ne peut pas s'offrir plus grande rébellion pour l'instant. Quelque chose lui dit que la Terre s'en moque. Puis, décidé à pousser plus avant sa chance, il entre dans la Pierre, histoire de faire un peu d'exploration.

Les routes extérieures grouillent de chariots aujourd'hui. C'est un autre groupe qui revient d'un raid, dans le sud. Ils rapportent des pots

et des coupes en céramique, des tapis, des légumes d'hiver, de la viande fumée et ce qui ressemble à des blocs de sel.

Même s'il garde un air posé, il bouillonne de colère intérieurement. À qui les Protectors s'en sont-ils pris cette fois ? Détruire son camp ne leur a donc pas suffi ?

Wells s'enfonce dans la structure et enregistre le plus de détails possible pendant le court laps de temps qu'Oak lui a accordé. Un panache de fumée s'échappe d'une grande salle intérieure. Il passe la tête par la porte et découvre la buanderie – des filles aux joues rouges jettent des vêtements dans une cuve au-dessus d'un feu et les brassent. La sueur laisse des auréoles sombres dans le dos de leurs robes blanches. Il passe en revue les visages sans en reconnaître aucun.

Le bourdonnement de murmures furtifs attire son attention vers la route. Le passage est bloqué par un mur de linge blanc étendu sur un fil tiré d'un bâtiment à l'autre. Sous le soleil de l'après-midi, deux silhouettes apparaissent en ombres chinoises. Leurs têtes se touchent.

Les deux personnes reculent. Une des têtes apparaît entre les draps qui sèchent. Wells entraperçoit des cheveux noirs et un ruban rouge. Il regarde en vitesse derrière lui et se rue vers elle.

— Octavia ! lance-t-il.

Il soulève le linge et pendant une seconde, il est ébloui par le soleil.

Il entend un halètement et soudain, il sent la pression douloureuse d'un objet dans son cou.

— Wells ! Mon Dieu, je suis désolée !

L'objet disparaît. Wells toise alors une Octavia interloquée. Elle s'excuse à nouveau tout en rangeant le morceau de métal qui lui sert d'arme.

— J'ai cru que tu étais l'un d'eux.

— Et dans ce cas, O, chuchote Wells, tu aurais été prise en flagrant délit de rébellion.

— Je m'en fiche, réplique-t-elle, le menton levé.

Pendant un instant, elle est le portrait craché de Bellamy. Wells en rirait presque. Quand il voit la furie dans son regard, son amusement retombe aussitôt.

— Qu'ils viennent me chercher. J'en ai ras le bol de leurs petits jeux. Ils se disent « éclairés » mais au fond, ils sont pourris jusqu'à la moelle.

Octavia prend la main de la fille à côté d'elle. Avec ses cheveux noirs et bouclés, celle-ci évoque quelque chose à Wells.

— Et je ne laisserai personne te faire de mal, ajoute Octavia.

— Que se passe-t-il ? demande Wells en dévisageant les deux filles tour à tour. Racontez-moi !

— Un de ces soi-disant Protectors l'a attaquée. Il l'a bousculée et l'a allongée sur le sol en disant des conneries sur la Terre, comme quoi elle voulait qu'ils soient ensemble. Par chance, Anna lui a donné un coup de pied dans les couilles et s'est enfuie, en vraie guerrière qu'elle est.

Bien qu'elle soit toujours inquiète, l'expression d'Octavia se radoucit quand elle regarde la fille.

— Bon boulot, Anna, la complimente Wells. Excuse-moi mais ton visage m'est familier...

— Elle vient de Walden, l'informe Octavia avec le sourire.

Le cœur de Wells a un raté.

— Walden ? Tu viens de la Colonie ?

Elle hoche la tête et pendant les minutes qui suivent, il écoute le récit incroyable d'Anna, son voyage vers la Terre, ses péripéties après le crash de sa capsule.

— Qu'est-il arrivé aux autres ? demande-t-il, un peu sonné. Ceux qui n'ont pas été capturés par les Protectors ?

— Je pense qu'ils sont toujours dans la nature. Ils sont partis à votre recherche. J'espère qu'ils ont trouvé votre camp.

Octavia reprend la main d'Anna.

— Je l'espère aussi. Sinon, on ira les chercher nous-mêmes et on recommencera de zéro, tous ensemble. Tu vas adorer notre camp. Il y a une rivière où on peut nager et ce lapin qui nous rend visite tous les matins. Le soir, on s'assoit près du feu et on parle jusqu'à l'heure du coucher.

Anna hausse les sourcils.

— Et moi, je dormirai où ?

— Je suis sûre qu'on te trouvera une place quelque part ! réplique Octavia, une lueur dans les yeux.

C'est la première fois que Wells la voit ainsi.

— J'ai hâte d'être là-bas, soupire Anna avant de se tourner vers Wells. Octavia dit que t'as un plan pour nous aider ?

— J'ai le début d'un plan, répond-il en jetant un coup d'œil par-

dessus son épaule pour vérifier que personne n'écoute.

— La première étape consiste à attendre, explique Octavia qui grimace. Les étapes suivantes... eh bien... tu attends encore.

Wells n'a pas le temps de la foudroyer du regard. Ayant entendu du mouvement derrière eux, il se racle la gorge.

— J'ai eu l'autorisation de prêter allégeance à la Terre aujourd'hui, annonce-t-il un ton plus haut.

— C'est merveilleux, enchaîne Anna qui a tout de suite saisi et fixe Octavia pour faire bonne mesure. J'espère qu'on nous en donnera bientôt l'autorisation.

Une femme en gris passe devant eux et décoche un regard méfiant à Wells.

— Si la Terre le veut, ajoute Octavia qui baisse la tête en signe de repentir.

Tous le répètent, y compris la femme en gris qui poursuit son chemin.

— Vous gravissez les échelons, commente Anna. Glass et toi.

— Glass ? Explique !

— Elle travaille comme servante pour la Mère Protectrice désormais, raconte Octavia. Elle a quitté le dortoir et a intégré ses quartiers. Elle vit dans l'aile de Soren.

Le poulx de Wells s'accélère.

— Dans quelle direction ça se trouve ?

— Je vais te montrer, annonce Octavia en posant sa lessive.

Elle le conduit de l'autre côté des fils à linge et lui montre un passage à gauche.

— Suis les femmes en gris par-là et tu y seras. Mais à ta place, je ne traînerais pas si tu ne vois pas Glass tout de suite. Tu ne passeras pas inaperçu longtemps.

— Merci du conseil.

Wells penche la tête d'un côté et jette un coup d'œil espiègle et perçant.

— Dis-moi... il y a quelque chose entre toi et la Waldénite ?

Elle pince les lèvres mais ne peut empêcher un sourire d'éclairer son visage.

— Oh ! Oh ! s'esclaffe Wells. Beaucoup de garçons vont avoir le cœur brisé au camp !

Il s'interrompt et prend un air pensif.

— Beaucoup de filles aussi !

— OK. On se détend là, Jaha.

— C'est noté, soupire-t-il. Je ferais mieux d'y aller. Sois prudente, d'accord, O ? Prenez bien soin l'une de l'autre jusqu'à ce qu'on trouve un moyen de se barrer d'ici.

Octavia jette un coup d'œil à Anna qui a commencé d'étendre le linge.

— Promis, répond-elle avec un mélange de détermination et de tendresse dans la voix.

C'est bien, songe Wells qui s'éloigne en vitesse. Je prends des risques dans les rangs et Glass a accès au cercle rapproché. Toutes les pièces se mettent en place. Maintenant, il faut juste que je...

Elle est là... Glass marche avec Soren le long de la route extérieure. Elle porte une robe neuve et blanche. Ses cheveux blonds sont propres et détachés sur ses épaules. Elle lève la tête pour écouter Soren. Souriante, elle semble incroyablement en paix.

Wells a l'impression que le sol se dérobe sous ses pieds, que les murs s'élèvent plus haut, que les bruits de pas autour de lui sont assourdissants.

Elle fait semblant, essaie-t-il de se convaincre. Elle suit le plan.

Soudain, Glass le remarque. Wells lui fait deux clins d'œil – le signal – puis part dans la direction opposée en se demandant pourquoi son enthousiasme plein d'espoir s'est soudain transformé en appréhension.

CHAPITRE 17

Clarke

Quand Clarke se réveille au petit matin, Bellamy tourne comme un lion en cage. Il a l'air si fiévreux et éreinté qu'elle en a mal au cœur de le voir ainsi. Elle n'a qu'une envie : le prendre dans ses bras, lui dire que tout va bien se passer mais ce n'est pas ce Bellamy-là qu'elle doit réconforter. Elle sait depuis longtemps ce qu'elle doit faire quand il a cette lueur animale dans les yeux, quand ses muscles frémissent d'une énergie retenue.

Felix et lui ont découvert quelque chose lors de leur mission de reconnaissance. Ils ont attendu que tout le monde soit levé pour annoncer la nouvelle. À moitié endormie, Vale s'approche en titubant et en se frottant les yeux. Bellamy attaque sans préambule :

— Nous avons trouvé une porte dérobée qui donne sur la planque où ils conservent toutes leurs armes.

Son air surexcité donne des frissons à Clarke.

Felix se tient en retrait, les bras croisés.

— Et ils ignorent totalement que cette sortie existe, ajoute-t-il. On a sûrement très peu de temps avant qu'ils se rendent compte de sa présence.

Non, songe Clarke, au bord du désespoir. *Ce n'est pas comme ça qu'on doit s'y prendre.* Ils sont en sous-nombre évident. Les armes ne résoudront rien. Ils doivent commencer par la diplomatie, offrir une sorte d'échange. Ces gens doivent bien vouloir quelque chose, sinon ils n'auraient pas attaqué leur camp.

Clarke jette un coup d'œil à Paul qui paraît inhabituellement grave. Clarke et lui ont discuté avec les autres hier soir, pendant que Felix et Bellamy étaient partis de leur côté. Il la soutiendra.

— Les remparts semblent indestructibles, mais c'est une illusion, continue Bellamy.

Il a les mains qui tremblent, remarque Clarke.

— Il y a des fenêtres, des fondations fissurées, des endroits où planquer ces explosifs qui feront pas mal de dégâts à la ronde.

— Comment tu sais ? demande Paul, le sourire crispé. Tu es devenu ingénieur ces deux derniers jours, en plus de tout le reste ?

Instinctivement, Clarke s'apprête à prendre la défense de Bellamy mais le regard de celui-ci s'illumine et un sourire narquois passe sur ses lèvres.

— Non, je ne suis pas ingénieur, répond-il calmement. Mais lui, oui.

Il désigne Luke, qui est assis sur un rondin, le front plissé, tout ouïe.

— Qu'en penses-tu, Luke ? l'interroge Bellamy. C'est viable, à ton avis ?

— Il faut que je voie par moi-même, répond-il en grattant ses cheveux bouclés. Que je vous indique le meilleur endroit où placer les explosifs.

— D'où ma suggestion : effectuons une nouvelle mission de reconnaissance. Et pourquoi pas dès ce soir ?

Clarke se lève.

— On pille l'armurerie et...

— ... on fait sauter une partie du bâtiment, finit Clarke à sa place. Avec nos amis à l'intérieur.

Bellamy se tourne brusquement vers elle.

Clarke ne peut ignorer la douleur et la frustration qu'elle lit sur son visage.

— Je trouve ça imprudent et je trouve ça mal.

— Merci, intervient Paul qui se poste à côté d'elle. J'étais assis là à t'écouter et je me demandais si j'étais le seul à...

Clarke lui coupe la parole sans jamais quitter Bellamy des yeux.

— On devrait tenter une approche diplomatique en premier, Bel. On ignore où nos amis se situent à l'intérieur de cette... structure, cette forteresse, peu importe comment tu l'appelles. Qui te dit qu'ils ne sont pas exactement aux endroits que tu as l'intention de pulvériser ?

Bellamy se raidit.

— J'y ai pensé, réplique-t-il, les dents serrées. Ces murs sont simplement défensifs. Une fois qu'ils seront abattus, on parviendra au cœur de la structure sans mettre la vie de nos amis en danger.

Clarke prend une grande inspiration. Elle sait que Bellamy ne va pas apprécier mais il faut qu'elle exprime le fond de sa pensée.

— Sommes-nous vraiment obligés d'attaquer ? demande-t-elle en se tournant face aux autres. On devrait peut-être explorer toutes les options qui existent avant, non ?

Bellamy laisse échapper un rire court et amer.

— Tu penses vraiment pouvoir discuter avec ces monstres ?

Clarke cligne plusieurs fois des yeux pour éviter de voir le mépris qu'il affiche.

— Paul et moi en avons longuement discuté hier soir. Pour nous, il est possible de tenter une approche pacifique et tactique qui permettra à tous ceux qui nous sont chers de rentrer à la maison sains et saufs. On va s'intéresser aux revendications de ces... pillards.

— Ces assassins, oui !

— On va leur faire une contre-proposition, garder les lignes de communication ouvertes aussi longtemps que possible dans l'espoir d'une résolution pacifique. Entre-temps, on peut envisager un plan B qui soit un peu moins...

Elle tourne le dos à Bellamy et s'attend au pire de sa part.

— ... irréflecti. Plus viable stratégiquement.

Sans le regarder, elle sent la colère qui se dégage de lui.

— Et si nos amis sont tués pendant ce laps de temps ? lui demande-t-il en s'approchant d'elle à grands pas. Mon frère. Ma petite sœur ? Es-tu vraiment prête à jouer avec leur vie ?

— Et toi ? lui rétorque-t-elle un ton au-dessus, les poings serrés.

Pas question qu'elle passe pour une personne insensible et sans cœur alors qu'elle agit ainsi uniquement par prudence.

— Parce que c'est ce que tu t'apprêtes à faire, Bel ! Tu veux prendre des risques dingues !

— « Dingue » répète Bellamy. C'est comme ça que tu qualifies mon comportement ?

— Vous savez ce qui est dingue ? intervient Paul. Mettre en danger notre vie pour des personnes qui sont peut-être déjà mortes.

Ce dernier mot aspire l'air des bois autour d'eux. Cooper grimace et à côté de Clarke, Jessa blêmit.

Paul lève les mains en l'air.

— Je dis tout haut ce que tout le monde pense tout bas ! C'est une variable qu'on ne doit pas négliger. Ça n'a aucun sens de risquer nos vies tant qu'on ne sait pas s'il reste qui que ce soit à sauver.

— Ils ne sont pas morts, décrète Bellamy sur un ton grave et menaçant. Et je ne vais pas rester ici les bras croisés quand vous autres, lâches que vous êtes, inventez des excuses pour les abandonner.

Vale se racle la gorge.

— Il marque un point. On a très peu d'infos disponibles. On devrait en récupérer davantage avant de...

— Toi peut-être. Moi, j'en ai pas besoin.

Bellamy tourne les talons et fait signe à Felix de le suivre.

— On sait où trouver l'armurerie. On commence par-là.

— Non ! crie Clarke qui lui court après. Bellamy, tu peux pas faire ça. Les risques sont trop grands pour notre opération de secours... pour leurs vies ! Tu ne vois donc pas ?

Il se retourne et lui décoche un regard glacial.

— La seule chose que je vois, c'est une bande de poules mouillées qui a trop peur de tenir ses promesses.

Il dévisage rapidement les autres puis son regard épingle Clarke sur place.

— Tu préfères peut-être « égoïstes » à la place de « lâches » ?

Elle aimerait riposter mais elle en est incapable : sa poitrine se serre, son cœur saigne, son sang bouillonne.

Bellamy leur tourne une fois de plus le dos.

— Luke, tu viens ?

Celui-ci se lève à moitié puis il regarde Clarke et hésite. Quand elle articule : « S'il te plaît », il se rassied.

— OK, renifle Bellamy, j'improviserai.

— Pas question, s'exclame Paul. Garde à vous, Bellamy !

— Je ne suis pas un de tes hommes, réplique ce dernier. Et pour toi, c'est Conseiller Blake.

La frustration bout dans tout le corps de Clarke.

— Ça se résume à ça, Bellamy ? Tu as l'impression de ne pas être traité avec le respect que tu mérites ? Tu as décidé de risquer la vie de nos amis pour prouver que tu as raison ?

Il devient pâle comme un linge.

— J'essaie de les sauver ! crache-t-il. On n'a aucune idée de ce qui se passe à l'intérieur... (Il désigne la forteresse.) Si ça se trouve, ils torturent Wells, Octavia souffre le martyre et vous vous contentez de rester assis là sans rien faire.

— Tu n'es pas le seul à t'inquiéter pour un proche, aboie Jessa qui s'avance. Chacun de nous prie que cette mission soit un succès mais on n'a pas droit à l'erreur. Faut pas qu'on se rate.

— Je vais pas me rater, rétorque Bellamy, les mâchoires serrées. Mais le temps presse. Voilà comment on va s'organiser. Ceux qui sont prêts à secourir nos amis viennent avec moi.

— Non, déclare Paul. Je suis désolé, Bellamy. Je pige tout à fait mais c'est pas la bonne manœuvre. Tu n'iras nulle part.

— Et comment tu comptes m'en empêcher, hein ?

Paul sort un objet métallique de sa poche – une paire de menottes qui rappelle de douloureux souvenirs à Clarke. Ce sont les mêmes dont ils se servaient à bord de la station. Les mêmes que Rhodes a utilisées pour les conduire devant le peloton d'exécution.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ça ? demande Clarke, son cœur battant à toute allure.

— Je suis venu préparé.

— Donne-les-moi ! lui ordonne Clarke, le bras tendu. Tu es ridicule.

Paul secoue la tête, l'air grave.

— Je sais tout sur ton petit ami, Clarke. Où qu'il aille, c'est le chaos assuré. J'étais là quand le chancelier a été abattu à cause de lui. Il ne tient pas en place et je ne le laisserai plus tuer qui que ce soit.

— Tu ne lui mettras pas les menottes non plus ! s'offusque Clarke qui se place entre Paul et Bellamy.

— T'inquiète, s'exclame Bellamy dont les yeux lancent des éclairs. Je dégage d'ici. On y va, Felix.

— C'est la catastrophe assurée ! insiste Paul.

Il parle plus fort tout en jetant des regards suppliants à Jessa, Cooper et Vale.

— Vous avez vu ce qui s'est passé la dernière fois que vous avez écouté Bellamy. Votre peuple l'a accepté en son sein et en a payé le prix fort ! Vous voulez vraiment le voir partir et le laisser utiliser ces armes sans avoir épuisé les autres options d'abord ?

— Paul a raison, grommelle Cooper. On devrait attendre.

Mais Bellamy l'ignore et s'éloigne.

Paul fait un signe de tête à Cooper et en un éclair, ils saisissent Bellamy par les bras et les lui plaquent dans le dos.

— Lâchez-moi ! crache-t-il en se débattant comme un fou.

— Laissez-le tranquille ! s'écrie Clarke en se ruant sur eux. Vous lui faites mal !

Elle agrippe le bras de Paul qui se débarrasse aisément d'elle.

— C'est de la folie, s'exclame Luke qui se précipite vers Bellamy mais est vite repoussé par Vale.

Encore affaibli par sa blessure et la longue marche, il n'a pas la force de riposter.

— Lâchez-le tout de suite ! ordonne Clarke dont la voix fait sursauter Felix.

Une fois Bellamy menotté, Cooper est capable de le maîtriser tout seul, ce qui permet à Paul de se tourner vers Clarke.

— Tout va bien, Clarke. Nous allons simplement attendre qu'il se calme et entende raison. Ensuite, on le libérera.

Puis Clarke se tourne vers Bellamy pour lui signaler qu'elle ne tolérera pas cette mutinerie. Mais quand leurs regards se croisent, elle ne reconnaît pas l'individu en face d'elle. Il la fixe avec une telle colère qu'une peur bleue l'étreint. Non. Ils ne peuvent pas le relâcher dans cet état-là. Il pourrait se faire tuer et entraîner leur perte à tous. Wells et Octavia compris. Il faut absolument qu'ils les ramènent tous vivants à la maison, même si cela implique un geste impardonnable.

— Je suis désolée.

Ces trois mots lui brûlent la gorge. Elle lui tourne le dos alors que son cœur craque sous le poids de la honte.

Bellamy plonge dans un silence de mort tandis qu'ils le font passer devant Clarke. Elle se fige, attendant d'être foudroyée par son regard accusateur mais Bellamy ne lui accorde pas le moindre coup d'œil.

Comme s'il ne supportait pas de la regarder.

CHAPITRE 18

Bellamy

Les heures s'égrènent dans la douleur. Bellamy est assis, silencieux. Le soleil finit par se coucher. Sans feu ni lanterne, ses yeux ont le temps de s'habituer à la pénombre. Il voit les oiseaux de nuit qui fondent sur leurs proies, les insectes qui circulent devant lui, et non loin, le passage que les pillards ont tracé dans la forêt avec leurs chariots, emportant sa famille et ses amis dans leurs ventres.

Il ne s'est jamais senti aussi seul de sa vie.

Il est attaché à un poteau métallique qui lui rentre dans le dos. Sa respiration s'est apaisée maintenant que la première vague de panique est passée. Il ne tremble plus, il ne transpire plus et son cœur ne menace plus d'imploser à tout moment dans sa poitrine.

Mais il ne va pas bien pour autant. Plus jamais il n'ira bien.

Plus il remue, plus les menottes s'enfoncent dans la chair de ses poignets. Elles lui font mal, mais moins que le souvenir de Clarke droite comme un « i » pendant que son nouveau pote Paul l'évacuait *manu militari*.

Une brindille craque. Le dos de Bellamy se raidit. Il devine que c'est elle avant même de la voir.

— Bellamy, murmure Clarke, ça va ? Je t'ai apporté à manger.

Elle marche d'un pas hésitant, comme si elle s'approchait d'un animal blessé, puis elle s'accroupit et pose la main sur son bras.

Bellamy a un mouvement de recul. Il voudrait s'éloigner d'elle le plus possible.

— Ne me touche pas, gronde-t-il.

— Je voulais défaire tes menottes pour que tu puisses manger, chevrote-t-elle.

Elle retire sa main, s'installe par terre quelques mètres plus loin et l'observe un moment.

— Je suis désolée si les choses... sont parties en sucette aujourd'hui.

— Tu es désolée ? s'exclame-t-il, la rage bouillonnant de plus belle au fond de lui. Tu es restée là sans rien faire alors que Paul fomentait un coup d'État ! Mais t'inquiète, j'ai pigé. Il t'est plus utile que moi à présent.

— De quoi tu parles ? demande-t-elle, les sourcils froncés.

— Voyons... (Il fait semblant de se creuser les méninges.) D'abord, tu sors avec le fils du Chancelier – oh ! je ne t'en blâme pas. C'est toujours une bonne idée de viser haut quand on peut. Seulement Wells n'était pas très populaire sur Terre au début, pas vrai ? (Il grimace avec exagération.) Je n'étais pas très populaire non plus mais je sais chasser. Disons que tu n'as pas trop perdu au change. Tu t'es dit que tu ne mourrais pas de faim. Temporairement. Entre nous, tu ne comptais pas finir le restant de tes jours auprès d'une espèce de racaille waldénite comme moi. Et puis arrive Paul, avec sa formation d'officier, son bagout, son charme fou et là tu te rends compte que le moment est venu de passer à la vitesse supérieure.

Clarke en reste littéralement bouche bée. Elle le dévisage avec un mélange de choc et de dégoût. Au bout d'un long moment, elle plisse les yeux et répond :

— Tu vois, c'est pour cette raison que nous refusons que tu prennes part aux négociations demain. Tu laisses ton mauvais caractère prendre le dessus et tu commences à croire à tes pauvres histoires débiles. C'est dangereux.

— Ah ouais ? s'exclame Bellamy. Alors dis-moi : quel est ton super plan pour demain ?

Elle lève le menton.

— Je vais m'approcher de l'entrée avec un drapeau blanc. On n'est pas sûrs qu'ils comprennent ce signe mais ça vaut le coup d'essayer. Ensuite, je demande à parler à leur chef et à négocier les termes de la libération des nôtres.

Ces mots font s'évanouir toute trace de colère en Bellamy.

— Quoi ? Non, Clarke, tu peux pas faire ça. Ils vont te descendre avant même que t'aies ouvert la bouche.

Clarke croise les bras sur la poitrine.

— On n'a pas le choix. On ne possède pas les armes qui nous permettraient une attaque stratégique...

— On peut utiliser les leurs, je te l'ai déjà dit ! l'interrompt Bellamy, une note de désespoir dans la voix.

Désormais, une terrible angoisse remplace sa peine et sa furie. Il ne peut pas la laisser foncer dans la gueule du loup.

— Et je t'ai déjà dit, enchaîne-t-elle, qu'on ne peut pas faire sauter une partie du bâtiment. Pas tant qu'on ne sait pas où les prisonniers sont détenus.

— Clarke, je t'en prie..., la supplie-t-il, la voix cassée. N'y va pas. Après tout ce qui... si je te perds toi aussi...

— Quand vas-tu finir par comprendre ? remarque-t-elle, le regard en feu. Le fait d'aimer quelqu'un ne te donne pas le droit moral d'agir de manière irraisonnée ! Nous sommes tous morts de trouille. Nous souffrons tous. Mais nous devons nous montrer rationnels.

Son calme exagéré rallume la colère latente de Bellamy. Elle le traite comme un de ses patients enfermés dans l'unité psychiatrique de la station orbitale. Comme s'il était trop délirant pour comprendre ce qu'il se passait vraiment. Peu important les circonstances, elle le considérera toujours comme un fou furieux qui fonce tête baissée et empire systématiquement la situation. Il ne la laissera pas l'entraîner sur ce terrain-là.

Un sourire méprisant passe sur les lèvres de Bellamy.

— Des gens meurent pendant que vous essayez d'être rationnels, Clarke. Comme Lily.

Il sait qu'il a franchi la ligne jaune au moment où le prénom sort de sa bouche.

Elle a un mouvement de recul et pousse un petit cri de surprise, comme si elle avait reçu un coup de poing dans le ventre.

— T'es sérieux ?

Des années plus tôt, les parents de Clarke avaient cédé au chantage de Rhodes et étudié les effets des radiations sur les enfants. Ces expériences permettaient au Conseil de déterminer si la Terre pouvait à nouveau accueillir l'espèce humaine. La première petite amie de Bellamy, Lily, faisait partie des cobayes et même si Clarke avait fait son maximum pour la sauver, ça n'avait pas suffi.

— Je dis juste que tu n'es peut-être pas la mieux placée pour définir notre ligne de conduite quand des vies sont en jeu.

La rage, le chagrin et la douleur brillent tout à coup dans le regard de Clarke. Sous les yeux abasourdis de Bellamy, elle refoule toutes ces émotions en elle, pendant que ses traits deviennent aussi froids et distants que ceux d'une statue de glace.

— Parce que toi, oui ? lui lance-t-elle. La dernière fois que tu as été impliqué dans une prise d'otages, je te rappelle que ton père a été tué.

Bellamy n'arrive pas à croire que c'est la même fille qui a abandonné la sécurité de leur camp pour partir avec lui à la recherche d'Octavia quand elle avait disparu. La fille qui avait confiance en lui, qui avait besoin de lui... qui l'aimait.

— Va-t'en, lui ordonne-t-il. Agis pour le mieux et je ferai pareil de mon côté.

— Très bien.

Elle fait volte-face et part sans ajouter un mot.

Bellamy a l'impression qu'un silence absolu s'installe sur leur campement. Ses paupières clignent et se ferment. Il jurerait qu'il sent la petite main d'Octavia dans la sienne alors qu'ils se cachent ensemble dans leur cabine à bord de la station, les bras de Wells autour de lui la première fois qu'ils se sont étreints en tant que frères, le corps chaud de Clarke contre le sien pendant qu'ils regardaient les étoiles.

Toutes ces choses lui seront volées demain, quand Clarke mettra son plan suicidaire à exécution.

CHAPITRE 19

Glass

La veille a été le genre de journée chargée qui vous laisse flotter juste au-dessus des rêves toute la nuit, votre corps refusant de rester immobile. Dans l'obscurité de sa chambre, l'esprit de Glass volette de souvenir en souvenir, sans jamais sombrer dans un sommeil profond.

La journée avait commencé par un réveil brusque puis une marche forcée hors des dortoirs pour devenir la nouvelle servante de Soren, mais elle s'est terminée sur une note très différente avec, pour dîner, un délicieux ragoût épicé, entouré de Soren et ses conseillères dont le bavardage chaleureux et les rires emplissaient la pièce.

Au fil de la journée, elles ont visité quasiment chaque recoin de l'enceinte. Soren a établi des projets de plantations dans plusieurs zones près des remparts. Elles se sont rendues dans le centre de tri où les femmes séparent les biens à garder, à transformer ou à jeter. Elles ont marché au bord de la rivière où certains hommes apprennent à pêcher aux plus jeunes membres du groupe. Elles sont même allées à la caserne et ainsi, la Mère Protectrice a pu féliciter les nouvelles recrues pour leur entraînement et leur souhaiter le meilleur.

Glass n'a vu aucun de ses amis parmi eux. Secrètement, elle en est un peu soulagée. Elle a aperçu Wells brièvement quand elle traversait les couloirs extérieurs de la Pierre et a rougi, paniquée, sans vraiment savoir pourquoi.

Elle s'amuserait presque dans cette nouvelle vie. Elle se sent utile ici, comme jamais depuis qu'ils sont arrivés sur Terre. Voire depuis des années. Elle a suivi Soren toute la journée, lui a donné de l'eau quand elle avait soif, une cape quand elle avait froid, a pris des notes sur des morceaux de parchemin dès que Soren a découvert qu'elle

savait écrire. Mais la plupart du temps, Glass a regardé, écouté et appris. Elle n'en revient pas que Soren soit à la fois puissante et adorée – sans comparaison avec les chefs de la Colonie qu'elle a connus. Elle ne peut s'empêcher d'imaginer qu'on l'aime un jour avec la même révérence.

Pourra-t-elle susciter cette admiration au camp, le jour où elle y retournera ? Quel avenir l'attend là-bas ? Chaque fois que ses pensées partent dans cette direction, un visage se matérialise dans son esprit. Luke. Son sourire chaud et ensommeillé quand elle se réveille le matin. La manière dont ses yeux bruns se plissent lorsqu'elle le fait rire. Sa peur et son angoisse quand il lui a crié de courir.

C'est une nouvelle journée qui commence. Allongée sur son lit dans l'antichambre des quartiers de Soren, physiquement éreintée mais à moitié réveillée, Glass attend les ordres. Après tout, Margot ne lui a-t-elle pas dit que Soren n'avait pas d'heure ? Elle peut convoquer Glass à tout moment. Elle doit...

Elle change de position et entend une voix dans la chambre d'à côté. L'appelle-t-on ? Par sa petite fenêtre, elle aperçoit un coin de ciel. Il fait encore nuit. À présent, quelques voix basses résonnent chez Soren. Glass se lève sans bruit et troque sa chemise de nuit contre sa robe blanche. Si Soren et ses conseillères sont debout, elles risquent de l'appeler bientôt.

Glass a quasiment fini de se tresser les cheveux quand elle entend son prénom. Elle se précipite vers la porte qui sépare sa chambre de celle de Soren, mais une sorte d'intuition la retient de l'ouvrir. Elle s'immobilise et tend l'oreille.

— Si elle n'avait pas parlé ce jour-là...

On dirait la voix de Margot.

— Oui, Glass serait restée parmi les autres recrues.

Soren. Les autres voix se taisent quand elle parle.

— Voilà pourquoi elle a été choisie en tout premier lieu. Ensuite, je me suis dit qu'elle serait plus utile dans nos rangs. Elle a des dispositions. J'ai aussi l'impression qu'elle ne se jumellera pas facilement.

— Ah bon ? s'étonne Margot.

Glass retient son souffle. Elle se colle dans un coin de la pièce pour ne pas bouger et plaque sa joue contre l'interstice dans l'encadrement. « Se jumeler ? Qu'entend-elle par-là ? »

— Je sens un attachement autre part, explique Soren. Elle est amoureuse et elle s'accroche encore à cet amour. Ça la ferme aux hommes mais ça l'ouvre aussi à la Terre. À nous. Nous devons bien réfléchir à son jumelage.

Glass plaque les mains sur sa poitrine. Comment Soren peut-elle le savoir ?

— Je résume : à part notre nouvelle amie, nous laissons les rangs tels qu'ils sont, déclare Soren.

Soudain, Glass perçoit du bruit, comme si les autres se levaient de leurs sièges.

— Nous finaliserons les jumelages demain afin que les premiers rites soient aussi fructueux que possible, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut, répètent-elles en chœur.

Glass estime leur nombre à quatre ou cinq, en plus de Soren.

Elles n'ont pas encore appelé Glass. Celle-ci n'était probablement pas censée entendre cette conversation, quelle qu'elle soit. Alors que son esprit dérive, son instinct reprend le dessus. Elle se déshabille en quatrième vitesse et renfile sa chemise de nuit en toute discrétion puis elle retourne sous les couvertures. Au moment où elle ferme les yeux, la porte s'ouvre et la douce voix de Dara l'appelle :

— Glass, tu es demandée.

Glass se redresse lentement, feint la torpeur.

— Désolée. Combien de temps ai-je...

Dara lui lance un sourire compatissant depuis la porte.

— Tu t'y habitueras. Prends quelques minutes. On sera là quand tu seras prête.

Cette fois-ci, Glass ne se presse pas pour s'habiller. Elle sort de l'antichambre en lissant son ourlet. Au fond d'elle-même, elle prie pour que ses joues aient l'air rougi par le manque de sommeil et non par la panique.

— Désolée de ne pas m'être réveillée plus tôt, s'excuse-t-elle.

Glass compte six femmes en gris agglutinées autour de Soren qui, elle, est assise près du feu sur un épais tapis de laine.

— Je suis prête maintenant.

Soren regarde par-dessus son épaule et un grand sourire aux lèvres, tapote le tapis à côté d'elle.

— Viens t'asseoir.

Glass obéit et s'installe sur le minuscule espace près de la Mère

Protectrice.

— T'es-tu reposée ? lui demande-t-elle gentiment.

— Oui, merci, répond Glass avec un sourire contraint.

— Contente de l'entendre. Des événements très excitants se préparent et j'espère très sincèrement que tu y prendras part. Nous organisons notre prochaine Cérémonie du Jumelage – un de nos rituels les plus sacrés.

Pour une fois, Glass n'a pas à feindre une lueur d'intérêt dans ses yeux.

— En quoi cela consiste-t-il ?

— Et bien... pour commencer, il faut que je t'en dévoile un peu plus sur notre passé. Puis-je te raconter une histoire ?

Comme Glass hoche la tête, Soren continue :

— Les premiers Protectors se sont réfugiés dans des abris loin à l'ouest, où les montagnes sont immenses et l'atmosphère bien plus sauvage et brutale que par ici.

La voix de Soren devient mélodieuse, comme si elle récitait une histoire qu'elle aurait racontée des centaines de fois auparavant. Telle une couverture bien chaude sa voix enveloppe une Glass somnolente.

— Ils ont vécu sous terre durant quelque temps, pendant que la Terre Se guérissait. Seulement, ils ont vite manqué de provisions et ils sont sortis trop tôt.

Son ton s'assombrit, sa bouche se pince par compassion.

— L'air était toxique, l'eau impure. Au bout de quelques jours à la surface, ils se sont rendu compte à quel point la situation était désespérée. Il fallait qu'ils retournent dans les bras bienfaiteurs de la Terre. Mais où et comment ? Au moment où ils perdaient espoir, la Terre leur a envoyé une vision... un rai de lumière conduisant à l'est. Il n'a fallu que quelques heures pour qu'ils le trouvent.

— Qu'ils trouvent quoi ? s'empresse de demander Glass.

— Le don de la Terre, répond Soren en souriant. La porte vers un autre abri. Sa serrure était corrodée par ce même air qui les rendait malades. Ils l'ont ouverte sans problème et ont trouvé de la nourriture, de l'eau, suffisamment de provisions pour les cinquante années suivantes.

Glass ne peut résister à l'envie de lui poser la question qui lui brûle les lèvres.

— Y avait-il déjà du monde à l'intérieur ?

L'air grave, Soren acquiesce.

— Oui. Certains étaient abasourdis par le signe auquel les Protecteurs devaient leur salut. Ces nouveaux amis ont été incorporés au groupe en tant que fidèles serviteurs. D'autres étaient en colère que les Protecteurs aient pénétré dans leur abri. Ils voulaient les chasser, les envoyer vers une mort certaine. Ces gens... ces gens ont dû être assujettis.

Alors que cette anecdote s'est déroulée plusieurs générations plus tôt, Glass décèle une petite note de regret dans la voix de Soren, comme si c'était elle qui avait pris cette décision. Elle doit sentir le poids de son rôle dans la narration de cette histoire, le lourd manteau porté par les Hauts Protecteurs depuis si longtemps.

— Dès qu'ils se sont joints aux nouveaux adeptes, l'abri a recouvré la paix et l'équilibre, continue Soren sur un ton plus enjoué. Aucune division. Aucune querelle. Et depuis lors, il en est ainsi... pour les fidèles. Dans l'ancien monde, la société était divisée en composants, en choses arbitraires, vraiment. Nous contre eux. Ma couleur contre ta couleur. Ma famille contre la tienne.

Elle agite la main, ses yeux brillent.

— Nous en avons fini avec ça. Les familles au pluriel ont été remplacées par notre famille au singulier. En tant que Protecteurs, nous sommes les mères de tous les enfants de notre peuple. Désormais, à chaque fois que la Terre nous montre un nouveau foyer, nous effectuons la Cérémonie du Jumelage et nous accueillons officiellement nos nouveaux membres dans notre famille en tant que Protecteurs.

— Je... je crois comprendre, déclare Glass, même si elle a la désagréable impression que Soren lui cache encore quelque chose.

Alors qu'elle a raconté à Glass l'histoire des Protecteurs, elle a soigneusement évité de lui expliquer en quoi consistait cette cérémonie.

Soren se tourne vers les autres femmes qui haussent les sourcils, comme impressionnées.

— C'est ce genre de disposition dont je parlais.

Elle pivote et serre les mains de Glass dans les siennes.

— Glass, je pense que tu joueras un rôle très important au sein de cette communauté. Je suis tellement contente que nous ayons la chance de t'accueillir officiellement lors de la Cérémonie du Jumelage.

Ça te plaira, crois-moi.

Glass hoche poliment la tête, même si tout se bouscule dans son esprit. Quoi que lui dissimule Soren, Glass a un très mauvais pressentiment. Elle doit prévenir Octavia, Anna et les autres. Trouver Wells et lui dire que le moment est venu de s'évader, quel qu'en soit le prix.

CHAPITRE 20

Wells

Wells est en rang avec ses camarades captifs aux premières lueurs de l'aube. Tandis que les Protecteurs font les cent pas devant eux, il se tient au garde à vous, le menton fièrement levé, un sourire tiède aux lèvres, comme les autres.

Eric, Graham et Kit jouent encore le jeu bien entendu. Tout comme sept autres recrues de leur camp. D'après ce qu'en sait Wells, l'autre douzaine de recrues masculines sont de vrais convertis. Ce sont des Nés-Terre, bien qu'ils ne viennent pas du village de Max ou du groupe de sécessionnistes. À l'idée de toutes ces communautés cachées qui ont pu survivre au Cataclysme d'une manière ou d'une autre, Wells en a la tête qui tourne. Quand tout ça sera terminé, il fera des recherches sur elles.

Oak s'avance alors pour s'adresser au groupe. La hiérarchie ne semble pas stricte parmi les Protecteurs mais Wells a néanmoins perçu une espèce de pyramide, avec Oak tout près du sommet.

— Aujourd'hui, on va faire quelque chose de différent, beugle Oak. Certains d'entre vous vont quitter la Pierre pour accomplir la volonté de la Terre.

Il se tourne et prend quelque chose à un des Protecteurs. En un clin d'œil, il se poste devant Wells, fusil à la main. Il y a une étrange intensité dans ses yeux. Wells sait avant même de saisir l'arme qu'elle est chargée.

Dès qu'il touche le métal froid, son cœur se met à battre si fort qu'il jurerait que tout le monde l'entend autour de lui. Il hoche vivement la tête et place le fusil en travers de son torse, comme à l'entraînement, pendant qu'Oak continue le long de la rangée. Il arme

les autres recrues pour cette fameuse mission du jour.

Oak s'arrête trois hommes plus loin, devant Graham. Il plisse les yeux avant de lui remettre le fusil. Graham fait un signe de tête puis Oak s'éloigne, le pas lourd. En même temps, il désigne d'autres captifs qui n'ont pas reçu d'armes, Eric et Kit par exemple.

— Vous ! Vous me suivez pour un nouvel entraînement sur cible. Souhaitez bonne chance à vos frères pour leur mission d'aujourd'hui !

Pendant que les autres murmurent : « Que la chance soit avec vous, si la Terre le veut », Wells comprend ce qu'il se passe au ralenti, par à-coups.

Il part en mission.

Il part... il laisse l'enceinte.

Il tient une arme chargée.

Wells se tourne et constate la même prise de conscience chez Graham. Des perles de sueur roulent sur le front de ce dernier malgré l'air glacé.

L'index de Graham tremblote sur la gâchette. Son regard se pose sur Wells. Il le fixe, suppliant. Wells fait non de la tête : ce n'est pas le moment. Pas ce matin. Leurs amis ne partent pas avec eux. Mais avant qu'il ne puisse articuler « pas aujourd'hui », un Protecteur aux yeux d'un bleu étrange s'avance et commence à leur donner des ordres.

— Je conduis l'expédition du jour, annonce-t-il, les bras croisés sur la poitrine. Ce sera très simple : on arrive, on repart. On ne s'attend à aucune altercation aujourd'hui. On se rend sur le site d'une ferme qu'on a découverte près d'ici pour compléter nos réserves d'hiver. Une heure de chariot, une heure sur place, une heure de chariot. Des questions ?

Une ferme. Wells n'arrive toujours pas à se mettre dans la tête que d'autres personnes vivent ici sur Terre, pas très loin de son propre camp. Des gens avec des fermes ! Il sait qu'il devrait se taire mais puisque ce type demande... En effet, il a une question. Une grande question. Il lève la main.

Le Protecteur aux yeux bleus acquiesce :

— Oui ?

— Comment êtes-vous sûr qu'il n'y aura pas d'altercation ?

— On ne peut être sûr de rien, répond le Protecteur qui cligne des yeux. Mais le site est actuellement inoccupé. Il ne devrait y avoir personne là-bas pour s'opposer à nous.

Comment peuvent-ils le savoir ? se demande Wells qui préfère garder cette question pour lui-même.

Ils chargent leurs fusils sur l'épaule et montent à bord de nouveaux chariots tirés par des chevaux. Cette fois-ci, ils s'assoient sur les bancs des Protectors au lieu d'être attachés sur le plancher. *Ils ont dû envoyer des éclaireurs*, comprend Wells quand il s'installe, *tout comme ils ont espionné notre camp avant de nous enlever.*

Mais dans ce cas, pourquoi les Protectors ne se sont-ils pas contentés de piller la ferme ? Quelque chose ne tient pas debout dans cette histoire.

Alors que les chariots empruntent un chemin de terre tracé dans le paysage parsemé de débris, Wells regarde par les hautes fenêtres afin de se repérer. Le soleil du matin se trouve derrière lui, ils se dirigent donc vers le nord.

Bien, en conclut-il avant de jeter un regard nerveux à Graham. S'ils étaient retournés à l'ouest au lieu de se diriger vers un territoire inconnu, Graham aurait peut-être tenté une échappée. *Moi aussi, si ça se trouve.*

Mais cela implique de laisser Eric et Kit ici, avec Glass, Octavia et les autres. Avec le risque de représailles à grande échelle. Voilà qui ne résoudrait rien.

Au bout d'une heure environ, le chariot entre dans une vallée peu encaissée et s'arrête dans un crissement.

Wells le sent à la seconde où il sort dans l'air frais de l'automne : du bois brûlé et... quelque chose de pire. Alors qu'il se tourne face à la clairière par-delà le chariot, sa gorge se serre.

Voilà pourquoi ils parlaient du « site d'une ferme » et pas simplement d'une ferme. Ça ne vient pas de leur étrange terminologie de Protectors, c'est la vérité. Une ferme se trouvait bien là. Avant. À présent, il ne reste plus qu'un champ calciné avec en son centre, les ruines fumantes d'une maison.

Le regard de Wells est attiré par un détail à l'autre bout du site. Le dégoût s'accumule dans son estomac. La terre a été retournée pour former un gros monticule. Wells n'a pas besoin de demander ce que cet amoncellement recouvre. La réponse se trouve dans le sang qui tache encore l'herbe autour de lui. Il s'agit d'une fosse commune.

Ils savaient qu'il n'y aurait personne ici parce qu'ils s'en étaient assurés.

— Nous devons attendre que le feu s'éteigne pour fouiller davantage, déclare le Protecteur derrière Wells.

Sa voix d'une douceur sinistre le fait sursauter. Le Protecteur désigne par-dessus l'épaule de Wells les vestiges desséchés d'un bâtiment.

— Il y a une cave au milieu. Elle doit être bien garnie. Chargez dans les chariots tout ce que l'incendie n'a pas détruit.

Wells n'arrive pas à sortir un « Oui, monsieur » mais le Protecteur n'en a pas besoin. Il a déjà tourné les talons et conduit les autres plus loin.

Wells commence à trembler de manière de plus en plus visible au fur et à mesure qu'il approche du bâtiment. Il se demande si c'est ça, le vrai test. Les Protecteurs les ont-ils emmenés ici pour leur rappeler ce qu'ils ont fait chez eux ? Le camp de Wells ressemble-t-il à cet endroit ? Ses habitations complètement oblitérées, ses habitants ensevelis n'importe comment sous un tas de terre ?

Graham s'approche de lui à grands pas, la mâchoire serrée. Il lance un regard noir à Wells qui, pétrifié, ne parvient pas à faire le moindre signe de tête, rien.

Les doigts crispés autour de leur fusil, ils marchent ensemble jusqu'à la ferme puis enjambent avec précaution les fondations qui s'écroulent et les poutres noircies. Deux Protecteurs impassibles les observent du chariot.

Une recrue pénètre dans le bâtiment avec une inquiétude manifeste et pousse un grand cri quand sa jambe traverse le sol fragilisé. En silence, Wells se dépêche de le tirer de là sans le quitter des yeux puis il lui tapote l'épaule. Cette recrue était présente à l'arrivée de Wells qui n'a aucune idée de son nom, de sa provenance, de son sentiment sur la situation. Le type a simplement l'air terrifié à cet instant.

— Merci, mec, murmure-t-il en agrippant son fusil avec ses mains en sueur.

Wells hoche la tête et s'éloigne.

— C'est là, leur indique Graham du bout de son arme.

Wells se fraye un chemin jusqu'à une grille en métal rouillée par terre. Quand ils la soulèvent, ils découvrent un escalier bétonné encore intact.

La lumière poussiéreuse révèle des étagères remplies de bocaux

sans étiquettes. Des filets remplis de pommes de terre, de navets et d'autres légumes-racines pendent au plafond. Une odeur saumâtre leur parvient du fond. Il s'agit sûrement de viandes et de poissons fumés stockés là pour l'hiver.

Alors que Wells s'approche des étagères pour s'emparer des provisions et filer aussi vite que possible, son pied touche quelque chose de mou. Il se penche pour voir ce que c'est mais Graham est plus rapide et ramasse l'objet.

Tous deux se redressent et, dans un silence pesant, découvrent un ours en peluche raccommo­dé de toutes parts, l'air affligé.

Un enfant a vécu ici.

Le regard brûlant de colère, Graham fixe Wells puis il jette la peluche par terre et remonte quatre à quatre l'escalier, fusil en joue.

Wells perçoit le cliquetis du cran de sûreté comme un craquement dans son propre cerveau. Il avale de l'air brûlant et court après lui.

— Graham ! Non ! hurle-t-il, mais il est trop tard.

Graham sprinte hors du bâtiment en poussant un hurlement guttural monosyllabique qui résonne dans toute la vallée. Un coup de feu part. La course de Graham dévie un peu à cause du recul. Les deux Protecteurs se baissent, les mains sur leur crâne rasé et aussitôt, Wells dégain­e sa propre arme en se demandant qui viser. Si Graham a touché l'un d'eux, il peut abattre l'autre...

Graham tire à nouveau. Sa balle ricoche sur le flanc du chariot et Wells distingue l'impact de la première. Graham a raté sa cible les deux fois. Un des Protecteurs part en zigzaguant pour attirer l'attention de Graham pendant que l'autre le contourne, le plaque au sol et le désarme sans difficulté tout en enfonçant quelque chose dans son dos.

Un sédatif, comprend Wells, son fusil inutile entre ses mains. Comme le jour de notre capture.

— Monte-le dans le chariot ! ordonne à son comparse le Protecteur aux yeux bleus, la voix aussi dépourvue d'émotion que jamais.

Puis il met Wells en joue.

— Lâchez tous vos armes !

Wells ouvre la main et regarde son fusil qui plonge vers le sol avant de reculer en titubant, les bras levés. Du coin de l'œil, il voit les deux autres prisonniers qui l'imitent.

— Bien, s'exclame le Protecteur en les scrutant tour à tour.

Finissons-en et fichons le camp d'ici.

Surpris, Wells regarde derrière lui puis il cligne très fort des yeux et retourne en vitesse dans la cave, comme demandé. Ils agissent avec une telle nonchalance, comme si cela se produisait tout le temps. C'est peut-être le cas. Ils savaient d'avance que l'un des prisonniers craquerait.

Tandis qu'il remplit le chariot de nourriture, Wells serre si fort les dents qu'il en a mal à la mâchoire. Une fois la pièce vidée, lui et les autres remontent à bord du chariot où les Protecteurs leur ont laissé de la place sur le banc.

Graham est allongé sur le plancher, inconscient. L'air de rien, un des Protecteurs utilise son épaule inerte comme repose-pieds tout le long du trajet du retour.

Quand ils s'arrêtent dans la cour de la Pierre, le Protecteur aux yeux bleus lève la main pour intercepter Wells.

— Traîne ton ami jusqu'au chenil.

— C'est pas mon ami, rétorque Wells. Mais avec plaisir.

Les mots ont le goût de poison dans sa bouche mais le Protecteur sourit, apaisé. Wells inspire un bon coup et s'approche du corps inerte de Graham qu'il attrape par les aisselles.

— Je t'ai demandé de le porter ? lui demande froidement le Protecteur. Hein ? J'aurais juré avoir dit « Traîne-le ».

Il s'approche lentement du dos de Wells, brandit son arme et lui enfonce le canon entre les omoplates.

Une colère sourde palpite dans les veines de Wells, tel un volcan prêt à exploser d'une seconde à l'autre, mais sa peur est la plus forte. Une pression sur la détente et il ne pourrait plus aider Graham, Octavia, Glass ou quiconque aurait besoin de lui.

— Oui, monsieur, répond-il.

Avec précaution, il pose Graham par terre et commence à le tirer, pendant que le fusil du Protecteur s'enfonce dans son dos, le pousse pas à pas, droit dans le ventre de la Pierre.

Bientôt, se répète-t-il. Il n'est plus question d'attendre le moment parfait, l'info idéale, pour mettre ces gens à genoux. Il faut absolument qu'ils décampent de là. *À la prochaine occasion.*

Si prochaine occasion, il y a.

Wells ose un dernier coup d'œil envieux au ciel bleu tout en traînant Graham derrière lui, avant que les murs gigantesques ne les

avaient tous les deux.

CHAPITRE 21

Clarke

Les préparatifs sont limités. Elle ne portera pas d'arme bien entendu et elle n'aura rien à échanger. À moins qu'il existe une sorte de cadeau qu'elle puisse offrir en signe de bonne volonté ? Des images d'hommes vêtus de blanc défilent rapidement dans son esprit – leurs visages neutres, sans expression, tandis qu'ils passaient au peigne fin le camp, ignorant les cris et les hurlements des personnes blessées par les explosions.

Non, ce n'est pas le genre de personnes qu'on peut influencer avec des cadeaux. Ils réagiront plus à une démonstration de force et de courage.

Tandis qu'elle fait les cent pas, touchant avec nervosité l'écorce râpeuse des arbres, Clarke essaye de s'imaginer en train d'approcher l'immense mur en béton, la tête haute. Elle doit avoir l'air d'une égale, pas d'une victime. Elle imagine Wells qui la regarde de l'intérieur. Il faut qu'il soit fier d'elle.

Et peut-être, oui peut-être, ils l'écouteront et relâcheront les prisonniers. Elle voit déjà la tête de Bellamy quand elle reviendra avec Octavia. Sa froideur sera remplacée par la joie et le soulagement. Après avoir serré très fort sa sœur dans ses bras, il se tournera vers Clarke avec gratitude.

Un craquement de branche. Clarke fait volte-face mais ce n'est que Paul qui s'avance.

— Je suis prête, annonce-t-elle en carrant les épaules. Je ferais bien d'y aller.

— Changement de plan, l'informe-t-il joyeusement, comme s'ils discutaient d'une sortie baignade dans le ruisseau et non d'une

mission de sauvetage potentiellement fatale. Cooper y va à ta place et Vale l'observe de loin pour s'assurer que tout va bien. Elle reviendra quand il sera entré sans encombres. C'est plus logique qu'un Né-Terre joue les négociateurs. Cooper aura plus de points communs avec eux et ainsi, on n'aura pas à s'inquiéter de signes d'hostilité envers les personnes tombées du ciel.

— Quoi ? Un changement de plan ? Quand en avez-vous discuté ?

Clarke tend le cou, cherche des signes qu'une réunion vient de se terminer.

— C'était ma décision, explique Paul qui pose une main sur l'épaule de Clarke et la regarde droit dans les yeux. Ne va surtout pas croire que je n'ai pas confiance en toi ! Bien au contraire. J'espère que tu sais à quel point nous t'apprécions tous.

Le désarroi passé, Clarke repousse sa main de colère et s'écarte de lui.

— Ta décision ? Paul, personne ne t'a nommé responsable de cette mission !

Il secoue la tête en gloussant.

— On ne s'attribue pas une place de chef, Clarke. On la gagne. Ce sont les personnes qui te suivent de leur plein gré qui t'offrent ce cadeau et toi et moi, on sait très bien en qui ils ont confiance. Cooper, Vale, Felix, Jessa... Tous comptent sur moi pour faire de cette opération un succès. J'ai donc apporté quelques changements. En outre, on a besoin de toi ici, au cas où l'un de nous serait blessé.

Clarke le dévisage longuement dans l'espoir de grappiller quelques informations dans son sourire éclatant.

— OK, bredouille-t-elle.

Elle essaye de garder son calme tout en évaluant la situation.

— J'attendrai ici. Je vais quand même souhaiter bonne chance à Vale et Cooper avant leur départ.

— Oh ! Ils sont déjà partis ! Maintenant, nous n'avons plus qu'à croiser les doigts.

Les heures suivantes sont tendues. Chacun leur tour, ils gardent leur campement de fortune. Alors que Felix est de service, Clarke lui apporte quelques baies qu'elle a cueillies dans les bois.

— Merci, dit-il avec un petit sourire, mais je ne peux rien avaler, là.

— C'est bizarre, hein ? Savoir que nous sommes si près d'eux. Je me demande s'ils ont senti notre présence...

— J'espère, répond Felix en se mordant la lèvre. Je ne supporte pas l'idée qu'il ait peur, mal ou qu'il soit...

Il ne finit pas sa phrase et tourne la tête.

— Je n'ai jamais vu Eric avoir peur, déclare Clarke. Je te parie qu'il se montre fort et courageux. L'Eric qu'on connaît, quoi !

Quand il se retourne vers elle, il a les larmes aux yeux.

— J'en suis sûr, bredouille-t-il en se frottant les paupières avec le dos de la main. J'espère seulement qu'il sait qu'on ne les a pas abandonnés.

— Il le sait, le réconforte Clarke qui jette un coup d'œil vers l'endroit où Bellamy est encore menotté contre le tas de métal rouillé. C'est pas notre genre.

Clarke évite la lisière du campement quand elle décide d'aller voir Bellamy... Elle veut vérifier en vitesse s'il va bien. Pas plus de quelques minutes sinon elle en aura le cœur brisé ou ressentira ces terribles élancements qui la font souffrir à chaque fois qu'elle pense à lui.

Elle s'attend à le trouver endormi ou à fixer obstinément la cime des arbres pendant que Jessa le surveille de loin comme la dernière fois où elle a vérifié, soit une heure plus tôt. Là, Jessa est accroupie à côté de Bellamy, assez près pour le toucher. D'ailleurs leurs mains sont proches tandis qu'ils se parlent à voix basse.

Clarke sursaute et vacille un peu sur place. C'est idiot. Ce n'est rien. Et pourtant, cette scène étrangement intime déclenche une explosion de douleur et de trahison au fond d'elle. Même si elle n'a aucun droit de se sentir trahie après ce qu'elle lui a fait.

Quand Jessa pivote, Clarke affiche aussitôt une expression qui se veut neutre. Peine perdue car Bellamy tourne la tête sans lui accorder le moindre coup d'œil tandis que Jessa se lève et rejoint Clarke en quatre grandes enjambées.

— Vale est revenue ? demande brusquement la Née-Terre.

Clarke doit déglutir avant de recouvrer sa voix, comme si on la lui avait arrachée de la gorge.

— Pas encore. Bientôt, on espère.

— Et si elle ne revient pas ? S'ils ne reviennent ni l'un ni l'autre, on fait quoi ?

Jessa élève la voix. Bellamy penche négligemment la tête vers elle. Il est clair qu'il les écoute. Voilà ce dont ils parlaient !

— Est-ce qu'on suit le plan de Bellamy ?

— Je... j'en sais rien, bafouille Clarke qui gigote, en proie à des bouffées de chaleur.

— Parce que pour ma part, j'en ai marre de rester assise là à rien faire, affirme-t-elle en désignant l'est. Mon frère est dans ce bâtiment, peut-être en vie, peut-être mort, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que plus on attend, moins il a de chances de s'en sortir.

— J'ai bien compris.

— Ah oui ? Alors quel est notre plan B ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Ce soir ? Si les négociations échouent ?

Bellamy fixe Clarke, l'air complètement vide, comme si elle était un arbre parmi d'autres dans la forêt.

— Elle est revenue ! retentit la voix bien trop forte de Paul qui résonne dans la forêt et fait s'envoler les oiseaux de leur perchoir.

Et pour une fois, Clarke s'en moque.

Parce que Paul a l'air heureux.

Pleine d'espoir, elle court vers le campement, Jessa sur les talons. Elles n'ont pas fait deux pas que Vale et Paul les interceptent. Paul tire la Née-Terre pantelante par le coude.

— Dis-le-leur ! exulte-t-il.

— Cooper... il a suivi... le plan, lâche Vale entre deux inspirations, un léger sourire aux lèvres. Il s'est avancé. Ils sont sortis... avec des fusils...

Clarke attend qu'elle reprenne son souffle, s'arme de patience.

— Quand ils ont vu qu'il était désarmé... ils les ont baissés.

Clarke expire.

Vale dévisage Paul.

— Je n'étais pas assez près pour entendre ce qu'ils disaient mais ils ont écouté son message. Ensuite, ils ont ouvert la porte et sont entrés avec lui dans le bâtiment. Sans menottes, sans violence. Jusque-là, tout va bien. Maintenant, on n'a plus qu'à attendre leur réponse.

Tout le corps de Clarke picote de soulagement. Elle prend une grande inspiration pour remercier Vale mais avant que les mots ne sortent de sa bouche, Paul se jette sur elle et la serre tellement fort dans ses bras qu'il la soulève du sol.

— Ça marche ! lui chuchote-t-il à l'oreille avant de planter un

baiser sur sa joue. On va tous les ramener.

Alors que Paul se tourne pour donner une tape dans le dos de Vale et la pousser jusqu'au campement, Clarke s'essuie la joue et réprime un frisson dû en partie à la nervosité, en partie à un sentiment nouveau.

Il est du genre enthousiaste, c'est tout. Il a été emporté par son élan.

Elle sent un regard dans son dos, pivote. Bellamy l'observe, l'air impénétrable.

Soudain, elle ressent ce même coup de poignard dans le cœur, cette douleur aiguë qui commence entre ses côtes et enfle, enfle au point d'exploser en elle si elle ne se contrôle pas.

Elle doit se contrôler.

Elle cligne des yeux, lève le menton et tourne les talons.

CHAPITRE 22

Bellamy

Bellamy a l'impression de s'être roulé sur un tapis de tessons. Il a les bras en feu, les poignets en compote, le dos tordu contre la poutre métallique qui le retient. Mais ce n'est rien en comparaison de la douleur infligée par Clarke quand elle lui tourne une nouvelle fois le dos.

Bellamy observe Paul depuis le début. Ce type n'est pas le joyeux coéquipier qu'il prétend être, mais un serpent manipulateur qui a des vues sur Clarke.

Je dois absolument la prévenir, songe-t-il avant de se rappeler que Clarke n'est plus sous sa responsabilité – elle a été suffisamment claire à ce sujet.

Alors qu'il meurt d'envie de la regarder s'éloigner, il s'oblige à scruter la forêt à la place, à garder les yeux ouverts jusqu'à en être aveuglé, mettre ses émotions en arrière-plan de la sinistre réalité qui s'impose à lui.

Quelque chose... quelqu'un bouge dans la forêt. Bellamy se crispe puis souffle. Luke apparaît et lui fait un signe de la main.

Bellamy hoche la tête puis désigne Jessa avec le menton. Elle est censée le surveiller mais en vérité, tous deux essaient de trouver le moyen de mettre son plan en œuvre. Jessa scanne vite les alentours, tend l'oreille au cas où Paul, Clarke ou Vale approcheraient. Ne repérant personne, elle hoche la tête et Luke s'approche de Bellamy sur la pointe des pieds.

— Tu tiens le coup ? lui demande-t-il à l'oreille.

— Super ! réplique Bellamy qui tente de hausser les épaules, mais ses bras refusent de lui obéir. C'est mon occupation habituelle le

samedi, être menotté à un poteau.

Luke esquisse un sourire avant de recouvrer son sérieux.

Bellamy déglutit.

— Tu l'as trouvé ?

— Oui, répond Luke dont les yeux brillent.

Bellamy se redresse un peu, grimace quand son dos le rappelle à l'ordre. Luke tend la main mais Bellamy décline son aide.

— Je suis parti juste après Cooper et Vale, continue Luke à voix basse. Felix m'a remplacé et a dit à Paul que j'étais allé me reposer au campement. Cooper et Vale n'ont pas remarqué que je les suivais. J'ai attendu que Cooper capte l'attention des pilleurs avant d'aller où tu m'as indiqué. J'ai vite trouvé le stock de munitions... peut-être un peu trop vite. Bellamy, ils ne vont pas tarder à découvrir cette issue.

— Je sais. Tu es entré ?

— Je préfère t'attendre, réplique Luke, un sourire en coin. Je voudrais pas que tu rates le meilleur.

— OK, marmonne Bellamy dont les méninges recommencent lentement à fonctionner. Qui me surveille ce soir ?

— On fera en sorte que ce soit Jessa, répond Luke.

En entendant son nom, elle jette un coup d'œil derrière elle et acquiesce rapidement en silence. Bellamy lui sourit, l'air grave.

— On te libérerait maintenant, mec, si on n'avait pas peur que ça sabote la suite du plan, soupire Luke.

— Je comprends... et puis la liberté d'usage de ses bras est une notion tellement surfaite.

— Faudra que tu te dégourdisse les muscles en vitesse ce soir après qu'on t'aura aidé à te faire la belle, remarque Luke sur un ton sec. Pas de bras cassés avec nous.

— Y'aura qui ? l'interroge Bellamy.

— Felix, toi et moi. Jessa empêchera les autres de nous mettre des bâtons dans les roues.

— Qu'est-ce qu'ils s'en fichent ! s'exclame Bellamy. C'est pas comme si on interférait dans leurs négociations. Il s'agit juste de... d'un plan B.

Des voix s'élèvent derrière eux, par-delà le mur, dans le campement. Paul propose à manger à Clarke, plaisante sur ses dons de cueilleur tandis qu'elle ne cesse de revenir à la suite des opérations.

La suite des opérations. La diplomatie.

Bellamy a une boule coincée dans la gorge.

Ils ne font rien de rien. Le plan A suit son cours. Clarke espère encore parvenir à une résolution pacifique. A-t-elle raison ? Se montre-t-il irréflecti au final ?

Sentant qu'il flanche, Luke se penche vers lui.

— On a de bonnes chances d'y arriver et malheureusement un créneau limité.

Pensif, Bellamy secoue la tête.

— Oui, mais Cooper est entré, indemne. C'est Vale qui l'a dit.

— Ça signifie juste que le nombre de prisonniers de ces salauds a augmenté.

— Et si c'était plus que ça ? Et si... (Bellamy désigne le campement, incapable de prononcer son prénom) et si leur plan marchait ?

— Alors on en aura profité pour rafler toutes leurs munitions. Imagine le bonus ! La monnaie d'échange ! Tout le monde y trouve son compte.

— Tu as raison, admet Bellamy.

C'est étrange : pendant le trajet jusqu'ici, il voyait le visage d'Octavia et de Wells aussi clairement que s'ils se tenaient devant lui. Ils le suppliaient de leur venir en aide. Et maintenant qu'il a un plan, il ne voit plus que Clarke, la souffrance dans ses yeux hier soir, son visage meurtri quand il l'a chassée.

Il imagine bien pire à cet instant : sa réaction quand elle s'apercevra de sa disparition ce soir. Quand elle se rendra compte qu'il l'a trahie une dernière fois sans prendre la peine de lui faire ses adieux.

Il ferme les yeux. La tristesse enfle dans sa poitrine. Il a eu tort de l'accuser d'indifférence. Encore plus de la traiter de lâche. Clarke restera la personne la plus farouche qu'il aura rencontrée dans sa vie, se battant corps et âme pour une cause qu'elle pense juste.

— Écoute, mec, continue Luke qui bascule sur ses talons, si t'as les jetons, si tu te demandes si c'est une bonne idée...

Bellamy va pour répondre quand Luke pousse un énorme soupir de frustration, les poings serrés sur ses flancs.

— Oublie ! se reprend-il. Je suis désolé, Bel, franchement, mais ton plan est le meilleur qu'on ait. Et puis Glass est à l'intérieur !

Ses joues se marbrent, des larmes brillent dans ses yeux rouges.

— Elle est là-dedans, Bel ! Faut qu'on la sorte de cette prison.

Bellamy l'observe longuement. Ses pensées tourbillonnent puis se fixent sur ce qui ressemble à une réponse définitive.

— J'ai pas les jetons, Luke.

Celui-ci le dévisage.

Bellamy hoche la tête en signe de promesse.

— Ce soir ou jamais.

CHAPITRE 23

Glass

Glass serre fort l'ourlet de sa robe blanche et se concentre sur la constance de son sourire tandis qu'elle se promène avec Soren dans un couloir aux murs fissurés et couvert de lierre et de roses. La première fois que Glass a vu ces fleurs, quelques jours plus tôt, elle a été émerveillée par leur fraîcheur, qui contrastait avec le béton en ruines. Le triomphe de la beauté sur la laideur. La nature qui rachète les péchés de ces hommes qui l'ont trop longtemps considérée comme acquise. Aujourd'hui, ces roses lui paraissent « piégées », loin des bois et des prairies à qui elles appartiennent.

— C'est une belle cérémonie, lui explique le Haut Protecteur, la lumière de midi s'infiltrant par le plafond délabré et lui frappant le visage de manière déconcertante. Le premier rituel aura lieu dehors dès le lever du soleil. Les hommes et les femmes seront lavés, oints puis bénis par la Terre Elle-même avant que le jumelage à proprement parler commence.

— Excusez-moi, l'interrompt Glass. Ce n'est pas encore très clair pour moi. Que se passe-t-il exactement lors de la Cérémonie du Jumelage ?

— Oh bon sang, mais oui !

Le rire de Soren ressemble à un rayon de soleil.

— Je comprends ta curiosité ! C'est quand de nouvelles recrues, des filles comme toi que la Terre nous a offertes, deviennent des membres à part entière de notre communauté. Nous jumelons chaque nouvelle avec une des recrues masculines puis ils consomment leur union et endossent ainsi le titre de Protecteurs. Ensuite, si leur jumelage plaît à la Terre, Elle nous fait don d'un enfant authentique.

Glass titube et doit s'appuyer contre le mur pour chasser son vertige.

— Consommer ? chuchote-t-elle.

Soren ne sous-entend pas ce qu'elle sous-entend ? Cette Cérémonie du Jumelage serait un rituel d'accouplement ? Est-ce pour cette raison que Glass et les autres filles ont été capturées ? Un souvenir remonte lentement à la surface. Carter, le colocataire de Luke, posant les mains sur sa taille, la plaquant contre un mur. Son souffle chaud sur sa peau. Elle ferme les yeux pour refouler un haut-le-cœur.

— Oui, continue Soren. Comme je te l'ai raconté, la Cérémonie du Jumelage remonte aux tous premiers Protecteurs et aux étrangers qui les ont accueillis. La plupart des Protecteurs ont guéri des radiations auxquelles ils avaient été exposés à la surface. En apparence seulement. En effet, quand le moment est venu d'offrir une nouvelle génération au monde, ils ont découvert qu'ils étaient incapables de procréer...

Elle regarde Glass, comme pour l'inciter à continuer son histoire.

Un frisson remonte le long de son dos qui peine à relier les points entre eux.

— Ils ont obligé les nouveaux à procréer pour eux, complète lentement Glass, pendant que des images dérangeantes lui passent par la tête.

— Exactement, enchaîne Soren. Les générations suivantes n'ont pas eu les mêmes problèmes mais c'est devenu le rituel le plus honoré de notre société et nous le respectons depuis lors. Les nouvelles recrues sont toujours un peu nerveuses bien entendu, comme les jeunes mariés dans l'ancien monde je suppose, mais le fait que tout le monde prenne part à la cérémonie ajoute un aspect d'unité et d'appartenance difficiles à décrire.

Glass en reste bouche bée tandis que son estomac fait un triple saut. Soren ne sous-entend pas que... là, en plein air, sous le regard de tous ? C'est ainsi qu'ils prouvent leur valeur inestimable à la communauté ?

Non. Ça ne se passera pas comme ça. Son cœur tambourine avec force dans sa poitrine tel un oiseau en cage suppliant qu'on le libère. *Luke !* Il doit être en route pour la secourir. Jamais il ne laissera une chose pareille lui arriver. Il trouvera un moyen...

— En général, c'est moi qui choisis les couples, poursuit Soren, mais tu es tellement spéciale à mes yeux et je tiens à ce que tu sois à l'aise. Alors je me demandais si tu aimerais être jumelée avec un de tes amis. Le beau brun ?

— Wells ? demande Glass, la voix rauque, la gorge soudain sèche.

— Oui, c'est un garçon très prometteur, d'après ce que mes hommes m'ont dit.

Mon Dieu ! Mon Dieu !

Le couloir commence à tourner autour d'elle tandis que des images répugnantes défilent devant ses yeux. Le visage de Wells rouge de honte alors qu'il détourne le regard afin d'offrir à son amie d'enfance une once de dignité pendant qu'elle se déshabille devant lui. La torture dans ses yeux quand il est obligé de... quand il murmure : « Je suis vraiment désolé, Glass », pendant qu'il...

Non, c'est trop horrible à imaginer.

Mais moins horrible que l'image des filles de la tanière poussées dans les bras d'inconnus lubriques. Lina. Anna. Octavia !

Soren et Glass approchent de l'immense cour qui s'étend au milieu du bâtiment.

— Ce serait bien si le rituel se passait ici. Au Cœur de la Pierre. Oui, c'est l'endroit idéal !

Glass peine à respirer. Chaque fois qu'elle essaie d'avaler un peu d'air, elle s'étrangle.

— Ça me semble parfait, parvient-elle à souffler.

Ravie, Soren lui comprime les épaules.

— Ça me touche beaucoup, Glass. Je sais à quel point cet événement compte pour toi. Aimerais-tu annoncer en premier à tes amies l'honneur qui les attend ? Je suis sûre que l'effet sera décuplé si ça vient de toi.

— Oui, chevrote Glass.

— Merveilleux ! s'exclame Soren avant d'enchaîner sur un ton sec et sérieux : Inutile de remettre les choses à plus tard. Vas-y maintenant. Moi, je dois assister à quelque chose à l'entrée. (Son visage se rembrunit.) Quelque chose de désagréable, j'en ai peur. J'ai hâte de reprendre notre conversation où nous l'avons laissée.

Elle lui lance un sourire reconnaissant puis lui serre la main une dernière fois avant de s'engager d'un pas décidé dans un couloir sud. Le mot « désagréable » semble rester en suspension dans l'air derrière

elle, tel un nuage toxique.

Glass frémit avant de se précipiter dans l'arrière-cuisine. Même si elle appréhende cette discussion, il vaut mieux que les filles soient mises au courant le plus vite possible. Il doit exister un moyen d'échapper à cette horreur !

Elle tourne au coin, passe devant les paniers remplis d'habits mouillés abandonnés sous les fils à linge puis glisse la tête dans l'arrière-cuisine fumante. Un rapide coup d'œil lui indique que Lina récuré des pots de chambre en compagnie d'autres filles. Elle ne reconnaît personne d'autre derrière les morceaux de toile noués sur leur visage dégoûté.

Un gloussement résonne dans l'allée derrière elle. Glass pivote et suit le rire jusqu'à une petite niche créée par une bombe dans l'énorme mur. Là, deux filles sont debout, dans les bras l'une de l'autre. Les doigts d'Octavia défont la tresse bouclée d'Anna, la main d'Anna danse dans le dos d'Octavia... et elles s'embrassent comme s'il s'agissait de la plus grande découverte de leur existence.

Dans n'importe quelle autre circonstance, Glass se serait réjouie de voir Octavia aussi heureuse. Mais là, elle n'a que la Cérémonie du Jumelage en tête. Octavia poussée dans les bras d'un inconnu sous les yeux d'Anna... un homme qui peut faire ce qu'il veut d'elle puisque la Terre en a décidé ainsi.

Nauséuse, Glass s'éclaircit la voix.

Anna et Octavia s'écartent brusquement l'une de l'autre. Une même terreur se lit sur leurs visages jusqu'à ce qu'elles découvrent qui se tient devant elles. Soudain, elles se plient en deux, à la fois soulagées et embarrassées d'une manière merveilleusement prosaïque.

— Il faut qu'on parle, leur lance Glass. Maintenant.

Les filles blêmissent quand Glass leur narre le plan sordide de la Mère Protectrice : les jumelages, la cérémonie, la nomination officielle au grade de Protecteur. Elle fixe le sol rocailleux, trop horrifiée par les intentions de Soren pour leur parler les yeux dans les yeux.

À la fin, elle regarde tout de même Octavia et, à sa grande surprise, celle-ci affiche plus de détermination que de peur.

— Le moment est venu, Glass, affirme-t-elle. Tu le sais aussi bien que moi.

— Wells n'a pas encore donné le signal.

Octavia agrippe Glass par le poignet.

— Non. Il faut que tu la tues. Tu es la mieux placée pour t'en charger.

— Je..., bredouille Glass, sur le point de vomir.

Les Protectors la dégoûtent, certes, mais tuer Soren ? Elle dévisage Anna mais cette dernière fixe ses pieds. Glass déglutit.

— J'ai peur que les conséquences nous dépassent. On a juste besoin d'évacuer les nôtres. C'est notre unique priorité.

La mine déconfite, Octavia lâche le poignet de Glass.

— Tu t'es penchée sur ton idée de fuir par la rivière à bord des bateaux ?

Octavia hoche la tête.

— Si on réussit à créer une diversion, on arrivera à ramer suffisamment loin pour échapper aux tirs. Ils pourraient prendre un chariot et essayer de nous rattraper mais il n'y a pas de route le long de la rivière. Ça peut fonctionner à mon avis.

— Courons prévenir Wells. On n'a pas le choix : on doit s'enfuir ce soir. La Cérémonie du Jumelage a lieu demain matin. Tu sais où le trouver ?

— T'inquiète, rétorque Octavia avec fermeté. Je m'en occupe.

La férocité dans le regard d'Octavia redonne confiance à Glass. Après toutes les épreuves qu'ils ont traversées, les dangers auxquels ils ont survécu, aucun d'entre eux ne tombera sans se battre.

CHAPITRE 24

Wells

Quand ils sont revenus à la Pierre ce matin, Wells a traîné Graham jusqu'au chenil, comme on le lui a ordonné. Mais visiblement, l'insubordination de Graham a réveillé la méfiance des Protecteurs parce qu'ils ont expédié Wells *manu militari* dans une pièce exiguë et isolée. Ils ont claqué la porte derrière eux et l'ont abandonné là pendant des heures. D'après les gargouillis de son estomac, il estime que c'est la fin de l'après-midi.

Assis dans le noir, seul pour la première fois depuis leur arrivée quatre jours plus tôt, Wells est parvenu à une conclusion : ils ne peuvent pas se permettre d'attendre le bon moment pour s'enfuir. Il n'y aura jamais de bon moment. Ces gens sont imprévisibles et c'est ce qui les rend si dangereux. Il doit s'entretenir avec les autres recrues, les hommes qui ont été capturés çà et là, et essayer d'en convaincre certains de se soulever contre les Protecteurs avec eux. C'est le meilleur moyen d'y arriver. C'est le *seul* moyen.

Il faut juste qu'il sorte de cette foutue pièce.

Ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, il déguste quand la porte s'entrouvre enfin dans un craquement sur Oak, une lanterne à la main.

Wells a déjà vu la haine sur son visage. Il connaît par cœur ce flegme que les Protecteurs arborent, tel un masque fin comme du papier qui dissimulerait d'extraordinaires envies de violence. Mais à cet instant, Oak a une manière de regarder le sol... Wells n'a jamais vu d'expression aussi effrayante de toute sa vie. Tandis que la lumière de la lanterne danse sur son visage émacié, Oak ressemble davantage à un démon qu'à un homme.

— Nous voulions que tu deviennes un Protecteur, grogne Oak, la

voix grave et dangereuse. Nous voulions te faire confiance et t'accueillir parmi nous.

— Je n'ai rien à voir avec le coup de folie de Graham, explique Wells qui s'efforce de ne pas bégayer. Sachez que je...

Oak se précipite sur lui. Il franchit la distance qui les sépare en une grande enjambée et le saisit à la gorge d'une poigne aussi rugueuse et implacable que le nœud coulant d'un pendu. Des points noirs flottent devant les yeux de Wells, il respire avec difficulté. La lumière de la lanterne devant lui commence à s'estomper, il voit de plus en plus flou. Avec le peu de forces qu'il lui reste, il donne des coups de pied pour tenter de se libérer.

Soudain, la porte s'ouvre avec fracas derrière eux et Oak le lâche. Wells tombe par terre et fait une culbute. Les mains autour du cou, il cherche désespérément sa respiration.

— Ça va, le rassure une voix de femme non loin. Il n'y a pas de mal.

Wells lève les yeux, pensant que ces mots lui sont adressés, mais il n'en croit pas ses yeux quand il s'aperçoit qu'Oak est à genoux devant le Haut Protecteur. Soren caresse la tête du vieil homme comme elle caresserait un chien et Oak a les yeux fermés !

— Tu peux y aller, lui ordonne-t-elle.

Le Protecteur se lève et quitte la pièce en silence, avec fluidité. Il ne réfléchit pas une milliseconde, il se contente d'obéir.

Soren ramasse la lanterne qu'Oak a jetée. Alors que la flamme lui avait donné l'apparence d'un démon, elle prête un air serein et angélique au Haut Protecteur. Seulement, il se rappelle qu'il doit rester sur ses gardes. *Elle est pire qu'eux tous réunis. C'est elle qui tire les ficelles.*

— Désolée pour cet incident, s'excuse Soren avant de s'asseoir à côté de lui, les jambes croisées sous ses longues jupes. Tout le monde est un peu perturbé aujourd'hui. Nous avons eu... un visiteur, tu comprends, à l'entrée. Un visiteur inattendu.

Wells se fige. Son pouls s'accélère. Leurs amis sont-ils venus les chercher ?

— Ensuite, vous êtes revenus de votre raid et nous avons appris ce qu'il s'était passé. (Elle secoue la tête, l'air triste.) La goutte d'eau qui a fait déborder le vase...

— Le geste de Graham est inexcusable, affirme Wells, la voix

enrouée, la gorge encore endolorie par l'attaque.

Soren sourit, les lèvres pincées.

— J'ai des projets pour toi, Wells, annonce-t-elle – ses yeux pétillent quand elle s'empare en douceur de son poignet.

Wells repousse une soudaine envie d'éloigner son bras, comme il reculerait devant un serpent qui viendrait de dresser sa tête venimeuse. *Des projets*. Elle s'attend donc à ce qu'il s'investisse sur le long terme.

Joue le jeu. Assez longtemps pour rester en vie.

— Ces projets sont destinés aux fidèles. Pour la Terre et pour nous. (Elle lui comprime le poignet.) Alors dis-moi... Es-tu l'un de nous ?

— Oui, répond-il le plus fermement possible alors que son esprit bouillonne.

Que doit-il dire pour la convaincre ?

— J'ai été aussi choqué que les autres par le geste de Graham. Je regrette simplement de ne pas avoir pu vous prévenir plus tôt.

Soren se penche en arrière et l'examine longuement.

— Qu'entends-tu par-là ?

Wells serre les dents.

— Je me méfie de Graham depuis un bon moment. Il était à bord de la capsule qui m'a amené sur Terre.

Il incline la tête avec respect, à la manière des Protectors quand ils font référence à la Terre par mégarde.

— J'ai très vite appris à ne pas lui faire confiance. Je pense qu'il accepte la sagesse de la Terre. Ce n'est pas là le problème. À mon avis, c'est plutôt un type instable qui a besoin...

La porte s'ouvre derrière Soren. Elle penche la tête sans la tourner tandis que sa conseillère blonde entre dans la pièce en traînant une silhouette flasque derrière elle. *Graham !*

— Il est réveillé, l'informe la conseillère.

Wells doit se mordre la lèvre pour s'empêcher de crier quand la blonde tire Graham à l'intérieur et le laisse tomber sur le sol. En effet, il est réveillé, mais c'est bien difficile à dire. Sa tête, boursouflée et couverte de sang, tombe contre le mur où la blonde l'a laissé. Son regard se pose sur Wells qui reste impassible pendant que la femme en gris ressort et ferme la porte derrière elle.

Soren touche le genou de Wells sans jamais se départir de son sourire suave.

— Tu disais ?

Wells jette un coup d'œil à Graham et déglutit avec difficulté. Graham ne bouge pas, comme s'il n'avait pas assez d'énergie pour cligner des yeux. Seuls les mouvements de sa poitrine indiquent à Wells qu'il est encore en vie.

Wells se tourne vers Soren.

— Je pense... qu'il ne va pas bien. Mentalement. Dès l'instant où nous avons atterri, il a fait son maximum pour me discréditer dans notre camp. Pour quelle raison ? Par pure jalousie. Il a franchi la ligne jaune dès notre arrivée sur Terre et il a mis ma vie et celle de mes amis en danger à chaque fois qu'il a pu. Par conséquent, si vous me demandez si je suis avec lui... (Il sourit avec mépris.) la réponse est non.

Graham baisse lentement les yeux, tandis que Wells n'en mène pas large. Il doit redoubler de prudence. Si elle pense qu'il est de mèche avec Graham, tout espoir de s'enfuir avec leurs amis s'envolera. Seulement, il ne peut pas non plus accuser Graham des pires maux. Son camarade est en assez mauvaise posture comme ça.

Wells déglutit et secoue la tête.

— Je suis désolé, Mère.

Elle écarquille les yeux de manière quasiment imperceptible.

— Tu es désolé de quoi, Wells ?

— De m'être appesanti sur le passé. J'étais censé m'en débarrasser dans la rivière, je le sais. Ce qui est révolu est révolu. C'est ici chez moi, désormais, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut, répète-t-elle à mi-voix sans le quitter des yeux.

Au moment où il se dit qu'elle n'a pas avalé sa soudaine démonstration de dévotion, elle se penche vers lui et l'embrasse sur le front.

— Je te crois, affirme-t-elle. À l'aube demain, je procéderai à ce que nous appelons la Cérémonie du Jumelage avec toi et les autres recrues. Nous vous accueillerons officiellement en notre sein en tant que Protecteurs.

Elle sort un poignard d'une poche de ses longues jupes fluides. L'arme brille dangereusement dans la pièce mal éclairée. Wells retient son souffle. Son pouls s'accélère quand Soren approche la lame de l'intérieur de son bras afin de couper les cordes qui le retiennent

prisonnier.

Wells pousse un long soupir de soulagement, fait tourner poignets et chevilles jusqu'à ce que de douloureux picotements lui indiquent que son sang circule à nouveau librement. Soren se lève et range son poignard.

— Mes Protectors auront besoin de davantage évidemment, poursuit-elle.

Elle pose la main sur son cœur en souriant avec indulgence, comme si elle parlait d'enfants en bas âge.

— L'existence même de notre communauté exige que nos hommes se comportent en brutes. C'est ce qu'ils ont appris, c'est ce qu'ils respectent. Si tu veux te joindre à notre communauté et qu'elle te respecte, tu vas devoir lui fournir une preuve brutale de ton engagement. C'est le seul moyen d'acquiescer leur confiance.

Le souffle de Wells se glace dans ses poumons.

— Emmène ce jeune homme dans la forêt et tue-le, lui ordonne-t-elle, la voix aussi douce qu'à son habitude. Tu peux agir avec rapidité ou laisser traîner, c'est toi qui vois, mais fais-le loin de nos murs sacrés, s'il te plaît. Nous n'avons pas besoin d'effusions de sang supplémentaires ici aujourd'hui.

Non ! Ce petit mot transperce Wells pendant que la haine et le dégoût se battent pour avoir le dessus. C'est là que ça se termine. Ils doivent ficher le camp sans plus tarder. Maintenant. Une nouvelle nausée le prend quand les implications des paroles de Soren atteignent son cerveau. Qu'a-t-elle voulu dire par « effusions de sang supplémentaires » ? Il se rappelle soudain qu'elle a mentionné un visiteur inattendu. Il prie de toutes ses forces pour qu'il ne s'agisse pas de l'un de ses amis.

— Oak t'accompagnera en tant que témoin de ton geste d'obéissance.

Soren ouvre la porte et fait signe à Oak d'approcher, puis elle s'éloigne sans un mot.

Oak remplit l'encadrement de la porte, un fusil dans chaque main. Il les pointe sur Graham qui se lève en tremblant et sort, tel un mouton des Nés-Terre en partance pour les pâturages.

Graham jette un coup d'œil à Wells mais celui-ci ne décrypte aucune expression derrière ses yeux gonflés et sa mâchoire contusionnée.

La nuit commence à tomber. Ils sortent en silence par la petite entrée de la Pierre, traversent la cour et se dirigent vers la forêt. Quand ils parviennent à la lisière, Wells jurerait qu'il a aperçu quelque chose d'étrange du coin de l'œil – une flamme éclatante se déplaçant à toute allure vers l'ouest – mais il n'ose pas se tourner de peur de donner une excuse à Oak pour appuyer sur la détente.

Chaque fois que Wells pense s'arrêter – ils doivent être loin à présent – ils continuent de marcher. La terreur l'opprime davantage à chaque pas.

Enfin, Oak aboie : « Ici ! » Graham et Wells s'immobilisent.

Wells se tourne lentement, les bras en l'air puis il grimace quand Oak lui plaque un des fusils sur la poitrine. Wells profite de cet instant tendu pour gagner du temps. Il doit absolument trouver une porte de sortie à ce cauchemar.

— Je peux... je peux avoir un moment seul avec Graham pour lui dire au revoir ?

Le regard d'Oak se radoucit quelque peu.

— D'accord, mais je serai juste là si tu as besoin de moi.

Il désigne le périmètre de la Pierre puis s'éloigne.

Wells retient son souffle. Son pouls bat à un rythme froid et régulier. Que faire ? Soit il tue Graham, soit il refuse et prend une balle, soit il tue Oak. Le choix est vite vu. Il lève son arme et, un œil fermé, le doigt sur la gâchette, il vise le dos d'Oak...

Deux mains ligotées l'obligent à baisser le canon.

— Qu'est-ce que tu fiches ? murmure-t-il à Graham en le repoussant. On le descend et on se casse.

Graham lui sourit, l'air désolé. Wells distingue à peine ses pupilles derrière ses yeux au beurre noir.

— Tu crois que c'est aussi simple ? Je peux à peine marcher après ce qu'ils m'ont fait. On n'ira pas loin avant qu'ils nous retrouvent et nous assassinent tous les deux. Quoi qu'il arrive, je suis un homme mort. Par contre, toi, tu peux retourner là-bas et sauver les autres. Si t'arrives à les faire tomber dans la foulée, ça sera toujours ça de gagné.

Wells essuie son front en sueur.

— Tu racontes n'importe quoi.

— Tu sais que j'ai raison, Jaha. Sois pas borné.

— Il y a une autre solution..., halète Wells qui se creuse la tête

avec frénésie. Je tire sur cet arbre. T'en profites pour filer et moi je dis que je t'ai raté.

— Ils te tueront pour m'avoir manqué.

— Je creuse un trou et je dis que je t'ai enterré...

— Ils voudront voir mon corps. Wells, réfléchis ! s'écrie-t-il soudain.

Graham secoue la tête, regarde au loin et reprend un ton en dessous :

— Les trucs que t'as dits là-bas...

Wells a tout à coup la bouche sèche, même s'il continue de braquer son ami afin de ne pas éveiller les soupçons d'Oak.

— Graham... je ne...

— C'est la vérité, l'interrompt-il, les yeux dans les yeux. Je suis pas quelqu'un de bien. Je l'ai jamais été de ma vie. Contrairement à toi. C'est pour ça que tu me tapes sur les nerfs depuis toujours.

— Je..., marmonne Wells, qui baisse la tête.

Graham se trompe. Ça fait très longtemps qu'il ne se considère plus comme quelqu'un de bien, peu importe l'endroit où il se trouve. Mais là, ce qu'ils lui demandent de faire... un niveau supérieur de monstruosité a été franchi.

— Je le ferai pas. Je peux pas.

— T'es obligé, réplique Graham, un léger vibrato dans la voix qui trahit sa peur. Je te donne la permission. Tu peux avoir la conscience tranquille.

Les mains en sueur de Wells glissent sur le métal froid du fusil. Il examine l'arme puis son ami. Les joues de Graham sont trempées de larmes.

— Je t'ai jamais dit ce que j'ai fait à bord de la station, hein ? lui demande Graham – son chuchotement craquelle comme un mauvais signal radio. Pourquoi ils m'ont enfermé ?

Wells ne répond pas tandis que Graham hausse les sourcils et tombe à genoux, la mâchoire serrée, les yeux mouillés dans la pénombre.

— J'ai fait de sacrées conneries, Jaha. T'imagines même pas combien. Laisse-moi faire quelque chose de bien au moins une fois. S'il te plaît...

Wells ose à peine regarder Graham, le front de son ennemi de toujours tordu de douleur tandis qu'il le supplie... non pas de lui

laisser la vie sauve mais de le tuer ! Disparu le Phoenicien arrogant qui roule des mécaniques. Ce Graham-là n'est plus.

Par contre, celui-ci vaut la peine d'être sauvé.

— Non, décrète Wells, la certitude lui cimentant les muscles. On va trouver un autre moy...

Graham appuie sur la détente de Wells avant qu'il n'ait le temps de terminer sa phrase. Le coup de feu résonne dans la forêt, dans le ciel, dans la tête, le cœur et les os de Wells.

Il fixe le canon fumant puis l'endroit où Graham était agenouillé et enfin, son corps avachi et sans vie, son sang ruisselant sur la couverture de feuilles sous lui.

Plusieurs pensées jaillissent à travers le nuage d'horreur qui entoure Wells.

Graham aurait pu s'enfuir. Se montrer égoïste. Tout le monde l'aurait fait à sa place.

Il est mort pour nous sauver.

Des minutes, des heures, des jours passent. Wells a perdu la notion du temps... quand une main se pose sur son épaule. Il tressaille, ferme les yeux. Lorsqu'il les rouvre, Oak le dévisage avec une fierté solennelle.

— Tu as appris, déclare le Protecteur. Bon travail, fils. Rentrons à la maison.

CHAPITRE 25

Bellamy

Quel plaisir de courir à nouveau dans les bois ! De sauter par-dessus les troncs couchés, de prendre soin de rester à l'ombre des arbres ! Bellamy se croirait en pleine partie de chasse. Même la présence de Luke à ses côtés lui semble familière. Depuis que sa jambe va mieux, il se joint parfois à Bellamy lors de ses sorties. D'habitude, Bellamy n'aime pas être accompagné – la plupart des gens se déplacent trop lentement, trop bruyamment, se sentent obligés de parler pour combler le silence. Ça ne dérange pas Luke de passer des heures en forêt à échanger trois paroles, communiquer simplement par un hochement de tête ou un signe de la main quand l'un d'eux repère une cible.

Là, les deux garçons ne cherchent pas un chevreuil à rapporter au camp. Ils s'apprêtent à pénétrer en douce dans une forteresse remplie d'étranges assassins vêtus de blanc et à leur voler leurs bombes.

C'est Luke qui finit par briser le silence :

— On approche, non ? Ça m'a l'air un peu différent dans le noir.

— Oui, l'entrée qu'on a trouvée avec Felix se trouve pile derrière ces arbres.

Bellamy désigne un endroit où les arbres plus clairsemés révèlent une partie du mur en béton qui s'écroule.

Plus ils approchent, moins ils font de bruit sur le sol couvert de feuilles humides. Bellamy indique à Luke de s'abriter derrière un des arbres près du mur et se cache derrière un autre. Pendant un long moment, ils tendent l'oreille, guettent le moindre signe d'activité. Mais rien ne vient.

Bellamy hasarde quelques pas sur le chemin en herbe qui forme un

étroit périmètre autour de la forteresse à cinq pans. Il regarde à droite, à gauche. Une fois assuré que la voie est libre, il fait signe à Luke de le rejoindre.

Une espèce d'électricité que Bellamy ne parvient pas à identifier vibre dans l'air, comme si à tout moment, une nuée d'hommes au crâne rasé allait jaillir d'une porte dérobée et tirer à vue. Pourtant, alors qu'ils courent le long du mur, rien ne vient perturber le silence, à part le bruit de leur souffle.

Quelques secondes plus tard, il le trouve, le fameux trou dans le sol qui mène droit à l'armurerie – ces crétins ont dû l'appeler autrement... Après l'avoir découvert l'autre soir, Felix et Bellamy l'ont dissimulé sous des débris en tous genres, comme des planches et des pierres éparpillées dans le champ, afin d'empêcher la lumière de se déverser à l'intérieur. Voilà probablement pourquoi aucun de leurs gardes n'a rien remarqué. Jamais un tel détail n'aurait échappé à Bellamy. Il n'aurait pas pu passer à côté d'un pareil signe de danger imminent. Il ne peut pas s'en empêcher. C'est dans son ADN. Son flair les a gardés en vie, Octavia et lui, toutes ces années où ils se sont cachés. Voilà pourquoi le tas de feuilles lui a paru anormal, ce tas de feuilles que Clarke n'a pas pris au sérieux.

Si seulement elle l'avait écouté. Si seulement il avait eu suffisamment confiance en lui pour la forcer à l'écouter.

En douceur, il soulève quelques planches et les pose sur le côté. Puis il s'agenouille et plaque une oreille contre le sol. Aucun son ne lui parvient d'en bas. L'armurerie est déserte. Il descend dans le trou, cligne des yeux pour les obliger à s'acclimater le plus vite possible à la pénombre.

Le temps que Luke se redresse à côté de lui, les silhouettes opaques se font plus distinctes. Parmi elles, il y a le chariot qu'il a repéré, encore rempli d'armes – fusils, couteaux et... grenades.

— T'es prêt ?

Luke hoche la tête avec solennité.

Ils ont tout planifié. S'ils se débrouillent bien, ils peuvent nettoyer le chariot dans sa totalité. Il leur suffit de remplir les sacs qu'ils ont pris au campement, de s'extraire du trou puis de retourner en courant dans les bois.

Une fois cette partie accomplie, ils voient les sacs, cachent les armes sous les broussailles puis regagnent l'armurerie au pas de

course. Au total, ils effectuent quatre voyages, en toute discrétion afin de ne pas être repérés, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une poignée d'armes.

Lors de leur dernier voyage, tandis qu'ils chargent leurs sacs, un léger bruit mélodieux dérive jusqu'à eux. Luke et Bellamy se figent en même temps, tels les chevreuils quand ils aperçoivent ce dernier, arc bandé, flèche en position. Quelqu'un chante !

— Filons, article Luke qui commence à reculer vers la sortie.

Bellamy, lui, se sent attiré dans l'autre sens, vers la porte en métal trop tordue pour fermer correctement. De la lumière filtre par les fentes. Sans un bruit, il s'approche de la porte et jette un coup d'œil.

Deux filles aux cheveux tressés vêtues de tuniques blanches chantent dans un couloir. Elles portent un grand plateau en métal entre elles.

*Quand la Terre n'était qu'une damoiselle
Une jeune déesse coiffée de nuages blancs
Elle pria les milliers d'étoiles dans le ciel
De lui donner à chérir un petit enfant.*

Leurs visages étrangement inexpressifs et leurs voix harmonieuses lui donnent des frissons dans tout le corps. Que se passe-t-il ici ? Quand les filles approchent, son malaise se transforme en inquiétude. Il connaît l'une des deux. C'est Lina, la Née-Terre qui vient du village de Max et qui a été capturée en même temps qu'Octavia.

Il prie pour qu'elle regarde dans sa direction. Si seulement il pouvait attirer son attention, il la sortirait de là. Mais elle continue de regarder droit devant elle, les yeux écarquillés, l'air vague.

Soudain, un petit homme hargneux surgit dans le couloir.

— Vous en avez mis du temps ! Les Protectors attendent leur dîner !

La seconde fille sourit.

— La cuisine est loin de la caserne, répond-elle d'un ton songeur.

— Ouais, et ben je vous conseille de vous magner la prochaine fois.

— Si la Terre le veut, réplique la fille.

— Si la Terre le veut, répète Lina.

C'est quoi, ce cirque ?

Bellamy tourne les talons, ramasse son sac puis fait signe à Luke de remonter à la surface. Quand il se relève, clignant des yeux au clair de lune, il tremble comme une feuille.

— Vas-y, raconte. T'as vu quoi ? lui demande Luke.

— J'ai aperçu Lina, répond Bellamy, le souffle court tandis qu'ils se dépêchent de retourner à l'abri dans les bois. Tu sais, la Née-Terre.

Luke écarquille les yeux.

— Elle allait bien ? Il y avait quelqu'un avec elle ? Et Glass ? T'as pas vu Glass ?

— Elle était avec une autre fille que je n'ai pas reconnue mais Luke, il se passe des choses vraiment bizarres là-dedans. Je pense...

Il s'interrompt. Il ne veut pas prononcer les mots à voix haute, il a peur des implications pour Octavia et les autres.

— Je pense qu'elles ont subi un lavage de cerveau.

À mesure qu'il lui explique ce qu'il a vu, la mâchoire de Luke se crispe et ses yeux se plissent.

— Dieu merci elles sont en vie. On va les sortir de là, déclare Luke. Peu importe ce qu'il nous en coûtera. (Il serre et desserre les poings.) Tu as une idée de la configuration des lieux ?

— Je suis à peu près sûr que l'armurerie se trouve à côté de la caserne des gardes. Les filles leur apportaient de la nourriture de la cuisine qui, d'après elles, est plutôt loin.

— OK. OK. C'est une bonne nouvelle, en conclut Luke. On sait quelle zone frapper si on en a besoin.

Il pousse un long soupir, comme s'il retenait sa respiration depuis un bon moment.

Bellamy hisse son sac rempli de grenades sur son épaule. Soudain, affronter Clarke et Paul lui semble du pipi de chat par rapport à la suite des opérations.

— On est partis.

CHAPITRE 26

Clarke

La forêt est si paisible qu'elle semble retenir son souffle.

Clarke a remplacé Felix depuis une heure seulement à son poste de guet mais chaque minute qui s'empile sur la suivante pèse des tonnes. Cooper devrait déjà être revenu. Il ne lui faut pas la journée pour discuter avec les pillleurs.

Elle ne veut pas penser à l'éventualité que les négociations se soient mal passées.

Clarke s'étire du mieux qu'elle peut sans trop s'éloigner de sa position. Elle aimerait chasser cette inquiétude qui noue chacun de ses muscles. Ça ne sert à rien de paniquer. Elle n'a pas d'autre choix que d'attendre et d'espérer.

Une brindille se casse derrière elle. Clarke fait volte-face. Personne. Elle prend une grande inspiration, s'efforce de ralentir les battements de son cœur. Elle ne rend service à personne en restant ici. Ce serait plus logique de partir à la rencontre de Cooper, au cas où il aurait besoin de renfort. Quel qu'il soit.

Elle s'approche discrètement de la lisière de la forêt qui borde la forteresse et se demande si elle doit ignorer ces picotements à la nuque. Bellamy éprouve ce genre de sensations et généralement, son instinct ne le trompe pas. Mais Clarke n'est pas comme lui. Toute sa vie, elle a appris à faire confiance à son cerveau et non à son cœur. Comme ils le lui ont appris pendant ses études de médecine. Comme ses parents le lui ont bien fait comprendre quand elle a évoqué leurs horribles expériences. Elle doit prendre du recul, avoir une vue d'ensemble, même si ses tripes lui disent le contraire.

Il fait plus clair quand elle s'approche de l'orée et les arbres

projettent de longues ombres étranges au clair de lune. Une silhouette émerge. Ce n'est pas un animal mais une personne. Le souffle coupé, Clarke se fige. Doit-elle se réfugier derrière un arbre ou rester immobile ?

Elle attend. Sans respirer.

La silhouette ne bouge pas.

Son cœur bat si fort que la personne l'entend sûrement d'où elle est. Pourtant, elle ne remue toujours pas. Qui qu'elle soit, elle a forcément repéré Clarke. Ça ne sert à rien que celle-ci se cache.

— Cooper ? appelle-t-elle la voix enrouée. C'est toi ?

Seul le silence répond à l'écho de sa voix.

Elle s'approche à pas lents.

— Cooper ? Ça va ?

De plus près Clarke s'aperçoit que ce n'est pas Cooper. Ce n'est personne en fait. Elle plisse les yeux, se demande s'ils ne la trompent pas. Mais non... il n'y a pas de doute... ces vêtements lâches remplis de paille, ces traits humains grossiers sur la calebasse... Un épouvantail. Ils en parlaient dans les livres.

D'habitude, la rencontre d'objets antérieurs au Cataclysme la remplit d'excitation et d'émerveillement mais pas cette fois-ci. Quelque chose cloche. Il se trouve bien trop loin des champs pour être récent et il est impossible qu'un ancien ait survécu à la catastrophe.

Arrivée à quelques mètres de lui, Clarke s'immobilise. *Non...* Elle cligne des yeux. La lumière lui joue des tours.

— Non ! marmonne-t-elle. Par pitié, non.

Ce n'est pas un épouvantail. Pas entièrement. Les habits sont bien rembourrés de paille mais la tête n'est pas une calebasse comme elle l'a tout d'abord cru.

C'est une vraie tête humaine.

Celle de Cooper.

Clarke ne peut se retenir de hurler. Ses cris ricochent contre les arbres et effraient deux oiseaux qui s'envolent.

— Au secours ! À l'aide !

Et avant qu'elle ne se rende compte de ce qu'elle fait, un nom jaillit de sa gorge.

— Bellamy !

Elle a le souffle court, la tête qui tourne mais une fois la terreur et le dégoût passés, son expérience reprend le dessus. Titubante, elle se

prépare à ce qui l'attend. On a tranché la tête de Cooper avant de la placer sur un pieu et de façonner le corps d'un épouvantail – de la paille bourrée dans les vêtements de Cooper.

Son visage est rond et bouffi, sa peau d'un bleu écœurant. Mais le sang au niveau du cou n'est pas sec. Sa décapitation a eu lieu récemment. Clarke guette le moindre signe de mouvement dans l'ombre. Elle prend une grande inspiration, contourne lentement la répugnante effigie et laisse échapper un nouveau cri.

Au dos de l'épouvantail sont écrits les mots : « Servir ou mourir » en lettres de sang.

— Oh merde ! murmure quelqu'un.

Clarke pivote brusquement et tombe nez à nez avec un Paul blême qui fixe l'épouvantail d'un air horrifié.

— Je sais..., marmonne Clarke qui s'oblige à respirer pendant que des larmes coulent sur ses joues. On devrait chercher son corps. On peut pas le laisser comme ça.

— Quoi ? Pas question, s'exclame Paul en reculant.

— Bon, OK, je m'en occuperai plus tard. Maintenant, faut quand même qu'on parle de la suite.

Mais Paul a déjà tourné les talons.

— Eh ! l'interpelle Clarke. Tu vas où ?

Un grand fracas la fait alors sursauter. Elle ramasse un bâton par terre et le lève au-dessus de sa tête, prête à tabasser celui ou celle qui émergera du bois.

— Clarke ! Ça va ? J'arrive ! Clarke ?

Elle lâche le bâton quand Bellamy surgit devant elle. Dès qu'il la voit, le soulagement s'affiche sur son visage rougi et en nage. Il la serre dans ses bras.

— Je t'ai entendue crier. J'ai cru...

Ses mots sont engloutis par un bruit qui oscille entre rire et sanglot.

— Dieu merci, tu n'as rien !

Quelques instants plus tard, Luke apparaît. Il se déplace avec aisance malgré sa jambe blessée et il traîne Paul derrière lui.

— Que se passe-t-il ? grogne Bellamy qui se tourne vers Paul. Tu lui as fait quoi ?

— Moi, rien ! C'est eux !

Surexcité, il désigne l'épouvantail.

Bellamy pivote et le voit pour la première fois.

— Oh mon Dieu ! bredouille-t-il en reculant de quelques pas flageolants. Bordel de merde.

— Lâche-moi, imbécile ! grogne Paul qui essaie de se libérer. J'ai rien à voir avec ça.

— Alors pourquoi tu courais ? lui demande Luke, les dents serrées, étouffant Paul jusqu'à ce qu'il gémissse de douleur.

— Parce que ce serait de la folie de traîner dans le coin. Regardez ce qu'ils ont fait à Cooper ! On n'a aucune chance de sauver qui que ce soit. Faut qu'on se casse.

— Tu veux les abandonner ? demande Clarke, incapable de cacher le mépris dans sa voix.

— Oui, la situation dépasse chacun d'entre nous. Mes pensées et mes prières vont vers nos camarades prisonniers, bla bla bla mais j'ai décidé qu'on rentrerait chez nous. Maintenant.

— Vas-y, réplique Bellamy en prenant Clarke par la taille, fier qu'elle se soit enfin opposée à Paul. Nous, on reste. On a du boulot.

Bellamy et Clarke marchent un peu derrière Luke, qui traîne un Paul geignant et gémissant.

— Tu es sûre que ça va ? s'inquiète Bellamy. Cette vision... ce qu'ils ont fait à ce pauvre Cooper...

— Je vais bien, répond Clarke même si le chevrottement dans sa voix laisse supposer le contraire. Dès qu'on aura prévenu les autres, je retournerai m'occuper du...

Elle s'interrompt avant de prononcer le mot « corps ».

Bellamy la serre plus fort.

— J'irai avec toi. On le fera ensemble.

Malgré sa formation médicale, la pensée de cette tâche morbide la perturbe un peu. Vaseuse, elle s'appuie contre Bellamy, sachant qu'il ne lui fera jamais faux bond.

— Je suis tellement désolée, murmure-t-elle. J'arrive pas à croire que j'ai laissé Paul te passer les menottes. Jamais je ne me le pardonnerai.

Bellamy ne répond pas mais il ne desserre pas son étreinte non plus. Quand il reprend la parole, sa voix est douce et mesurée.

— Je sais. C'est pour ça que je suis désolé de t'avoir dit toutes ces horreurs. Tu portes tellement de souffrance en toi, Clarke. Et moi, je m'en suis servi contre toi. Je savais comment te faire mal et j'ai pas

hésité une seconde. Peux-tu me pardonner ?

Elle sait qu'il a raison, mais la tendresse dans sa voix suffit à faire disparaître ce poids sur son cœur, ne serait-ce qu'un petit moment.

— Oui, si toi tu me pardonnes.

Il pousse un long soupir.

— Je n'ai pas vraiment été moi-même récemment. Tu avais raison de te montrer méfiante.

Elle s'arrête et lève les yeux vers lui.

— Je t'aime tout entier, Bellamy Blake.

Il lui sourit puis lui embrasse le front.

— Je t'aime, lui chuchote-t-il dans les cheveux.

Les autres accueillent leur retour avec anxiété. Clarke leur annonce la mort de Cooper et soutient Vale qui tremble comme une feuille et éclate en sanglots.

— Il n'était pas obligé de venir, bafouille Vale. Il s'est porté volontaire parce que c'est dans sa nature... c'était...

— On va s'assurer qu'il n'est pas mort en vain, promet Bellamy qui se dirige vers les sacs près du feu. On va sauver les nôtres et ces bâtards vont payer cher, croyez-moi. Pour Cooper. Pour notre camp. Pour tout ce qu'ils ont détruit sur leur passage en croyant pouvoir s'en sortir impunément.

Il plonge la main dans un sac et en sort un pistolet.

— On les a récupérés dans l'armurerie de nos ennemis, explique Luke à Clarke. On a vidé leur stock, transporté ce qu'on a pu ici et caché le reste dans les bois. C'est là qu'on t'a entendue crier. J'ai eu le temps d'examiner la structure. Vue de loin, elle semble impénétrable mais quand tu t'approches, tu découvres des fissures qui courent tout le long des fondations – la faute aux explosions du Cataclysme et à l'érosion naturelle. Il suffirait de placer correctement une poignée de ces explosifs pour que ces remparts s'effondrent.

Luke fait un signe de tête à Bellamy qui s'avance et enchaîne :

— Pendant le chaos, les pilleurs se ruèrent sur leur arsenal et trouveront une pièce vide. Certains auront déjà leur arme sur eux bien sûr. On devra se concentrer sur ces gars-là, les désarmer en premier puis se précipiter dans l'armurerie où les autres seront réunis au même endroit dans un espace exigu.

— On les tirera comme des lapins, commente Felix.

Le cœur de Clarke se serre un peu. Bellamy a utilisé ces mêmes

mots quand il lui a confié ses soupçons avant la Fête des Récoltes. Percevant certainement son malaise, il baisse son arme et va lui prendre la main.

— Une fois qu'ils seront neutralisés, on récupère nos amis et on les ramène à la maison. Au passage, on prend un peu de nourriture et les provisions qu'ils nous ont volées.

— Trois problèmes, renifle Paul. On a affaire à un ennemi complexe, leur forteresse est un piège mortel et... ah oui ! Vous allez tous mourir !

— C'est drôle, tu dis tout le temps « vous », remarque Jessa en le poussant avec son fusil. Comme si tu venais pas avec nous.

Le visage de Paul devient blanc comme un linge.

— Clarke, tu vois bien que c'est de la folie, hein ? geint Paul.

— Eh bien... ce plan est irréfléchi, imprudent et un peu impulsif mais... (Bellamy rougit légèrement.) Mais il est aussi intelligent et courageux. Tout ce que j'adore. (Elle lui sourit.) Après vous, Conseiller !

CHAPITRE 27

Wells

Pendant que Wells longe les couloirs de la Pierre, les Protecteurs le suivent lentement du regard. Ils n'affichent aucune méfiance, juste de l'approbation.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Oak s'en est assuré. La colère bouillonne dans les veines de Wells.

Sur le chemin de la caserne, Oak a entraîné Wells au mess.

— Le dîner est terminé, mais Soren sait que tu as raté le repas alors on t'en a gardé un peu.

Wells est surpris de voir Octavia qui les attend, un plateau en argent dans les mains.

— On m'a ordonné d'apporter à manger à...

Elle fait un signe de tête en direction de Wells.

— Mange, fils, lui ordonne Oak en le conduisant à une table.

Il tape Wells dans le dos puis va parler à quelques Protecteurs dans un coin de la salle, leur offrant ainsi un tête-à-tête bienvenu – autre signe qu'ils lui font confiance.

— Glass m'a demandé de te retrouver, se dépêche Octavia.

Elle jette un coup d'œil aux hommes. Personne ne les regarde.

— Elle a eu davantage d'infos sur cette Cérémonie du Jumelage. C'est pas bon, Wells. Il faut qu'on s'en aille d'ici. Je déteste l'admettre mais je... je suis terrorisée.

— Je sais... Ces gens sont des monstres. Mais écoute, j'ai un plan. Ils vont rassembler toutes les recrues au même endroit pour cette cérémonie, je me trompe ?

Octavia hoche la tête tout en posant lentement son repas devant lui.

— Exact. D’après Glass, on sera dans le Cœur de la Pierre.

— Mais tous les véritables Protectors ne seront pas présents, continue Wells. Certains monteront sûrement la garde devant le bâtiment. Je te parie qu’il y aura plus de recrues que de Protectors à la cérémonie.

Octavia examine la pièce.

— Tu penses... Tu crois qu’on sera plus nombreux qu’eux ?

— Ma main à couper. Si on arrive à convaincre toutes les autres recrues de se soulever contre ces mabouls...

— On a de bonnes chances de filer d’ici, complète Octavia, les yeux brillants, le visage rougi par l’espoir.

— Fais passer le mot aux filles en qui tu as confiance. Dis-leur de se tenir prêtes à fuir mais assure-toi qu’on ne les soupçonne de rien. J’en parle aux garçons de mon côté. Il faudrait pas que les Protectors se doutent de quoi que ce soit pendant la Cérémonie. Ils doivent croire qu’on adhère de notre plein gré. (Il réfléchit deux secondes.) Préviens Glass si tu peux. Quoi de neuf avec les bateaux ? On saura quoi faire quand on montera dedans ?

— Je pense que oui. Je me suis entraînée à ramer.

Wells n’en croit pas ses oreilles.

— Hein ? Quand ça ?

— J’ai convaincu le Protector qui supervise mon équipe de blanchisseuses qu’on devait aussi nettoyer les bateaux, vu qu’ils touchent leur précieuse rivière. Elle m’a assignée au lavage des barques depuis, et à chaque fois que les Protectors ont le dos tourné, je prends une rame et je m’y mets.

— Tu es incroyable, O, s’étonne-t-il avec un sourire.

— Ça m’arrive, répond-elle dans un haussement d’épaules avant de saisir le plateau et de sortir en vitesse de la salle.

Dès que Wells a fini de dîner, Oak le rejoint pour l’escorter jusqu’à ses quartiers. Pendant la marche, Oak se confie sur un ton monocorde :

— Mère dit que nous allons prendre racine ici. Mais ça ne signifie pas que notre mission cesse pour autant. Nous sillonnerons la côte. Il y a peut-être d’autres villages à débusquer. Nous construirons des forteresses comme celle-ci jusqu’à ce qu’il ne reste plus que nous, si la Terre le veut.

— Si la Terre le veut.

Le ton de Wells dégouline de sarcasme mais Oak ne le remarque pas.

Le Protecteur empoigne l'épaule de Wells quand ils tournent au coin.

— Et tu en feras partie, petit. Tu as prouvé ta valeur. Tu nous seras très utile, j'en mettrais ma main au feu.

— J'apprécie beaucoup, Oak, réplique Wells sombrement.

Quand ils atteignent la caserne, Wells croise les deux Protecteurs qui l'ont traîné au sous-sol quelques heures plus tôt pour son interrogatoire. Ils lui sourient à présent, lui claquent le bras.

— Il paraît que tu as fait ton premier sacrifice ce soir, dit l'un, les sourcils haussés. Rendons grâce à la Terre. Bienvenue parmi nous.

Wells crache un « merci » entre des lèvres pincées. Comment ces gens osent-ils appeler les meurtres qu'ils commettent ? Des sacrifices ?

Oak lui ouvre la porte donnant sur les dortoirs puis le conduit à sa cage. Tous les autres sont déjà endormis dans les leurs.

— Repose-toi, fils, lui conseille Oak en fermant à clé. À l'aube, tu deviendras officiellement un Protecteur et tu auras besoin de toutes tes forces, crois-moi. On revient bientôt te chercher.

Dès qu'Oak a quitté la pièce, Wells se recroqueville sur son matelas.

— Eric, murmure-t-il au lit de camp voisin.

Eric ne lui répond pas. D'après le rythme régulier de son souffle lourd, il dort à poings fermés.

Une boule se forme dans le ventre de Wells. S'il ne peut pas parler aux gars ce soir, il ne restera plus que demain matin. Il espère que ça suffira.

La porte de leur dortoir s'ouvre en grand.

— Debout là-dedans ! crie gaiement Oak tout en déverrouillant chaque cage. Le soleil se lève. Habillez-vous. On va venir vous chercher tout de suite. Vous allez devenir des Protecteurs aujourd'hui, si la Terre le veut.

Tandis qu'Oak sort de la pièce, les recrues émergent de leur cage. Wells essaie de croiser le regard d'Eric et de Kit mais tous deux détournent vite la tête.

— Il paraît que t'as tué Graham, lui lance le jeune qui était avec lui à la ferme.

Voilà pourquoi ils l'évitent tous. Ils ignorent s'ils peuvent lui faire encore confiance.

— Faux, répond-il franchement. Graham s'est donné la mort pour tous nous sauver.

Il retient son souffle quand une vague de murmures se répand dans la pièce bondée.

— Graham rêvait de retourner parmi les siens mais il a préféré mourir en héros.

Les épaules tendues comme un arc, Wells regarde la bonne douzaine de recrues extérieures à leur camp et surveille leur réaction. Ils échangent des regards nerveux mais sous cette réaction instinctive se cache une grande vulnérabilité.

L'espoir renaît en eux.

Wells s'approche de la jeune recrue de la ferme.

— Comment tu t'appelles ?

— Cob, répond le garçon avec appréhension.

— Cob, répète Wells en souriant. Content de te rencontrer. Moi, c'est Wells. D'où viens-tu, Cob ?

Toutes les recrues retiennent leur respiration. Wells sait que cette question est taboue – ils sont censés s'être débarrassés de leur passé dans la rivière.

— Je suis... d'ici, bredouille Cob. Je suis de la Pierre.

Wells secoue la tête avec patience.

— Avant ?

Cob blêmit puis prend une grande inspiration.

— Je viens... des montagnes.

— Dis-m'en plus.

— C'est un petit... (Il baisse brusquement la tête.) C'était un petit village dans la vallée, à une semaine de route d'ici. Les Protectors nous ont trouvés et m'ont ramené ici à la Pierre. Nous gardions des moutons et des chèvres. Ma mère s'occupait de la laine et mon p... mon père...

Sa voix se brise, étranglée par le souvenir de tout ce qu'il a perdu. Il secoue la tête. Ses yeux sont remplis de larmes.

Wells pose la main sur son épaule puis il va se poster devant un grand costaud un peu plus âgé que les autres.

— Et toi ?

— La rivière a tout emporté, rétorque-t-il, le visage fermé.

Pensif, Wells hoche la tête. Soit ce type est un vrai fanatique, soit il soupçonne un test. La peur est quasiment palpable dans la pièce.

— Ma maison, continue Wells un ton plus haut, se trouve à quelques jours d'ici, plus à l'ouest. C'est un camp qu'une centaine d'entre nous avons construit de nos propres mains, dans la sueur et le sang, après notre atterrissage forcé sur cette planète. Nous nous sommes battus pour nous installer ici... et que je sois maudit si je renie les miens pour la seule et unique raison qu'une bande de meurtriers m'a dit : « Si la Terre le veut. »

Son mime des guillemets est récompensé par quelques rires hésitants.

— Je me réveille tous les matins en me croyant là-bas, continue Wells, le cœur battant à toute allure. Et quand je me rappelle ce qui est arrivé à l'endroit que j'aime, aux gens que j'aime, la seule chose qui m'aide à sortir de là... (Il désigne la cage.) c'est la vengeance.

Plusieurs hommes acquiescent à présent. Eric décoche un coup d'œil plein d'espoir à Kit.

— Votre esprit vous appartient, enchaîne Wells, tandis qu'il fait les cent pas devant la rangée de recrues. Laissez-moi vous dire le fond de ma pensée. Je pense que cette rivière n'a rien lavé du tout. Je pense que vous êtes restés les mêmes, forts et plus en colère que jamais.

Il désigne la porte fermée.

— Je ne sais pas s'ils sont encore humains. Nous, nous le sommes. Nos souvenirs comptent. Nos maisons comptent. Notre peuple compte.

À présent, les hommes se lèvent les uns après les autres, le visage lumineux comme une torche, le cœur enflammé par la rage.

— Je refuse de vivre une seconde de plus comme eux, crie Wells, pendant que les autres approuvent par des grognements. Quand ils nous emmèneront au Cœur de la Pierre, nous nous mutinerons. Notre captivité se termine aujourd'hui. Qui... ?

Un *bang* assourdissant résonne entre les murs, du sol au plafond, dans chacun de ses os. Wells tangué. Du plâtre se détache des parois par plaques entières. Les rebelles tombés à terre se relèvent lentement en jetant des regards éperdus autour d'eux.

— Que se passe-t-il ? s'écrie Eric.

Quelqu'un est en train de faire sauter la baraque !, se dit Wells.

Il n'a pas le temps d'énoncer sa théorie à voix haute. Un autre *boum* retentit, plus près cette fois-ci. Craignant que les murs ne

s'effondrent autour d'eux, Wells titube jusqu'à la porte.

— On bouge ! ordonne-t-il aux autres.

— Pour aller où ? demande Cob qui lui agrippe le bras en passant.

Une nouvelle explosion secoue le sol. Le bruit des hurlements se joint au vacarme ambiant. Wells est obligé de crier pour être entendu.

— Chez nous, ça te dit ?

Cob affiche un sourire enthousiaste.

— Ça me va à la perfection !

CHAPITRE 28

Glass

C'est l'heure la plus sombre avant le lever du soleil et le pire qui puisse arriver.

La Cérémonie du Jumelage.

Il y a quelques minutes, Margot est venue réveiller Glass et lui a donné l'ordre de rejoindre les autres filles. Pour les conduire vers leur destin. Les genoux de Glass tremblent quand elle sort de son lit, enfile sa robe blanche et se fait une tresse dans le dos.

Ce n'est pas censé arriver. Wells devrait avoir trouvé une échappatoire à l'heure qu'il est. Et si Octavia n'avait pas réussi à entrer en contact avec lui ? À moins que ses amis soient partis sans elle... L'angoisse pèse sur son estomac telle une enclume.

À moitié endormie, Glass traverse les couloirs sombres de la Pierre, Margot sur les talons. Quand elles parviennent devant la tanière des femmes, Margot déverrouille la porte. Glass entre. Elle a les mains qui tremblent.

Toutes les filles sont déjà réveillées. Assises sur leur petit lit, elles attendent la Cérémonie. Glass croise le regard d'Octavia mais celle-ci n'affiche aucune émotion.

— C'est l'heure, annonce Glass.

Les filles passent devant elle avant de sortir. Octavia lui serre discrètement la main.

Margot ouvre la marche, Glass suit à l'arrière. Elle avance d'un pas régulier mais ne cesse de regarder dans tous les coins – le passage décrépit à gauche, le chemin irrégulier de l'autre côté du tas de gravats à droite... Elle cherche avec frénésie un moyen de fuir cette mascarade.

Il n'est pas trop tard. Au lieu de continuer vers le Cœur de la Pierre, elle pourrait entraîner ses amies dans la direction opposée. Courir avec elles jusqu'à ce qu'elles atteignent les remparts. Et ensuite ?

Pourront-elles contourner sans encombres les Protecteurs postés à chaque sortie ? Et si elles parviennent à leur échapper, est-elle assez forte pour s'assurer que toutes survivent en pleine nature, à l'approche de l'hiver, à la merci de tous les dangers possibles et imaginables ?

Glass s'arrête et ferme les yeux. Elle inspire avec détermination, prête à mettre en garde les jeunes femmes en blanc contre ce qui les attend au Cœur de la Pierre. Avant qu'elle ne prononce la première syllabe, Octavia fonce sur elle et, le regard noir, l'agrippe par le bras. Loin devant, Margot ne s'est rendu compte de rien.

— Pas encore, lui souffle-t-elle à l'oreille. Wells a un plan. Un peu de patience. On doit juste se tenir prêtes à courir.

Octavia se faufile en toute discrétion à sa place dans la file impeccable. Abasourdie, Glass scrute les autres. Chacune arbore une mine sombre avec une lueur inquiète mais résolue dans le regard. Elles sont au courant.

Glass fait un clin d'œil à Octavia qui hoche la tête une fois avant de lever le menton et de regarder droit devant elle sans ciller.

Marche avant, alors.

Le cœur de Glass tambourine dans sa poitrine jusqu'au Cœur de la Pierre.

C'est là que ses jambes se mettent à flageoler. Ce n'est pas possible. Margot a dû se tromper quelque part. Pourtant, Glass connaît ce lieu comme sa poche à présent. Chaque recoin restera gravé dans son esprit de manière permanente. Elle est sûre qu'elle les a conduites au bon endroit. Non, c'est impossible...

Au milieu du verger a été érigée une construction grotesque : un kiosque en... ossements humains ! En son centre trône le Haut Protecteur, l'air béat, telle une prêtresse sur le point de bénir son troupeau.

Soren passe en revue les filles. Quand son regard se pose sur Glass, elle lui adresse son fameux sourire aimant, celui qui avait réchauffé le cœur de Glass, qui lui avait donné un sentiment d'appartenance, fait croire qu'elle était spéciale. Maintenant, Glass connaît la sinistre vérité derrière ce sourire. Son côté maternel et doux cache le fait qu'elle lave

le cerveau de tous ces gens. Elle réussit à les convaincre à force de gentillesse qu'un événement aussi horrible que cette Cérémonie du Jumelage est bénéfique et naturel.

Glass se retourne. Elle cherche désespérément Wells, tandis que Soren prend la parole. Pour l'instant, seules les recrues de sexe féminin se trouvent dans le Cœur de la Pierre.

— Mes enfants, bienvenue ! Aujourd'hui, je suis entourée d'os qui étaient autrefois enfouis dans la Terre, les os des preneurs égoïstes dont la cupidité a provoqué le Cataclysme. En tant que Protectors, il est de notre devoir d'extraire de pareils polluants de notre très chère Terre. La Cérémonie du Jumelage est notre promesse à la Terre. Elle aura donc lieu sur ces ossements pour nous rappeler que nous formons une meilleure société, une société plus respectueuse. La Terre vous a conduits jusqu'à nous. Aujourd'hui, nous devons Lui rendre la pareille, c'est-à-dire semer les graines qui...

Glass l'entend à peine tellement son cœur bat fort. Elle jette un coup d'œil à droite – Octavia est sur la pointe des pieds, prête à piquer un sprint.

Glass ferme les yeux, imagine le meilleur moyen de décamper. À l'ouest puis au sud, puis tout droit jusqu'à l'étroit passage irrégulier et enfin dans les champs. Il leur suffit d'attendre le...

Un *boum* impressionnant interrompt les pensées de Glass et le discours de Soren.

Le temps que Glass ouvre les yeux, le sol bouge sous ses pieds. Impossible de ne pas reconnaître ce bruit. Une explosion... du genre à tout détruire sur son passage. Comme celles qui ont détruit son camp.

Mais cette fois-ci, à en juger l'expression des Protectors, ce ne sont pas eux qui lancent les bombes.

Une nouvelle explosion retentit. Toutes deux proviennent des remparts de la Pierre. Vue la manière dont le sol tremble, l'intégrité entière de la structure semble compromise. En outre, le sol n'est pas le seul à trembler... Le kiosque commence à vaciller, les os à dégringoler.

— Reculez ! hurle Glass en poussant les filles vers la sortie de la cour.

Soren semble sidérée. Finalement, elle tourne la tête vers ses conseillères.

— Trouvez les hommes et filez à l'armurerie !

En un clin d'œil, les femmes en gris tournent les talons et quittent les lieux au pas de course.

Alors que Soren sort du kiosque, le sol en ossements cède sous son poids et elle se coince une jambe.

— Aide-moi, Glass ! l'interpelle-t-elle. Vite !

Glass se dépêche de donner des instructions aux filles.

— Courez vers l'eau, à l'ouest. Empruntez les passages. Leurs murs sont plus épais et risquent moins de s'écrouler.

— Glass ! crie Soren.

— Maintenant ! ordonne-t-elle, ignorant l'air perplexe d'Octavia et Anna qui se demandent pourquoi elle ne les accompagne pas.

Enfin, elle se tourne vers Soren qui tend le bras, appelle à l'aide.

Au même moment, une autre détonation semble déplacer la Terre sur son axe.

C'en est trop pour le kiosque. Le monstrueux pavillon oscille d'avant en arrière pour mieux s'effondrer sur lui-même, écrasant tout sur son passage.

Y compris Soren.

Un nuage de poussière se répand dans toutes les directions. Glass tousse, se couvre les yeux et la bouche. Dans son dos, elle entend les filles qui détalent. Glass chancelle sur place. Les sourcils froncés, elle scrute l'air granuleux.

Quand le nuage se dissipe enfin, Glass distingue une silhouette, les yeux grands ouverts, la main tendue vers la sienne.

Le Haut Protecteur est coincé sous ce qui reste du kiosque, un ossuaire ni plus ni moins.

— Sors-moi de là ! gémit Soren qui a perdu tout son calme. Glass, il faut que tu m'aides.

Glass s'approche. Son regard se pose sur le mur le plus proche. Une énorme poutrelle métallique s'en est détachée suite à la dernière explosion et elle vacille dangereusement. Il suffirait d'un petit coup de vent pour qu'elle bascule sur Soren et elle.

— Ne t'occupe pas de ça. Regarde-moi ! exige Soren qui tente de toutes ses forces de recouvrer son ton doux et apaisant.

Répugnée, Glass n'en croit pas ses oreilles. La femme lui sourit, les yeux tels des poignards.

Glass jette un regard en coin à l'énorme poutre qui branle de plus en plus. Pendant un quart de seconde, elle s'imagine en train de

plonger vers Soren, de l'extraire de son piège et de la pousser loin alors que la poutre s'abat sur elles. Puis une autre image lui traverse l'esprit. Celle de sa mère bondissant devant elle, suppliant pour que la vie de sa fille soit épargnée. Mourant pour que son souhait se réalise.

— Mon enfant, je t'en supplie...

— Je ne suis pas votre enfant, rétorque Glass qui secoue la tête avec dégoût. Aucun de nous ne l'est.

Soren prend une grande inspiration. Toute chaleur en elle s'évapore tel un mirage en plein désert.

Glass recule de quelques pas.

— Vous n'avez jamais eu de mère ? demande-t-elle. Une vraie mère, je veux dire ?

Soren ferme les yeux mais ne répond pas.

Un pas en arrière.

— Et bien, moi j'en avais une, autrefois. Et vous savez ce qu'elles font, dans le monde réel ? Elles protègent leurs enfants.

Soudain, Glass ne ressent plus aucune émotion. Elle se souvient de son camp, de son village, du chariot qui l'a emportée, de toutes les pièces de ce trou à rats remplies de prisonniers désespérés. Elle songe à ce scénario répété à l'infini, génération après génération.

— Vous êtes tout l'opposé, Soren. Vous manipulez votre peuple afin de tuer ceux qui se mettent en travers de votre chemin. Vous ne protégez pas vos enfants. Au contraire, vous leur faites subir cette horrible cérémonie. Vous n'avez rien d'une mère. Vous n'êtes qu'un parasite.

Une nouvelle détonation ébranle les murs à l'est. Le sol bouge sous les pieds de Glass.

— Je vais mourir si tu m'abandonnes ici ! lui crie Soren dont la voix s'affaiblit.

Glass ravale ses larmes et lutte pour ne pas revenir sur ses pas.

— Seulement si la Terre le veut, réplique-t-elle.

Les passages à l'ouest, songe Glass qui s'éloigne. Puis dans les champs et là, tu cours à perdre haleine.

Un grand bruit strident se fait entendre derrière elle. La poutre vient de céder.

Soren hurle à pleins poumons.

Le cœur de Glass se brise malgré tout. Ça ne l'empêche pas de prendre ses jambes à son cou.

CHAPITRE 29

Clarke

Clarke retient son souffle, tandis que la dernière grenade explose le long du gigantesque rempart. La lumière orange vif lui brûle la rétine. Le bruit la fait tressaillir, comme les trois précédentes détonations.

À côté d'elle, Bellamy exulte pendant que Luke bascule sur les talons, un sourire de soulagement aux lèvres. Quatre explosifs. Quatre détonations réussies. Maintenant, il ne leur reste plus qu'à envahir la place.

Clarke regarde par-dessus les gravats et voit Felix, Jessa et Vale qui se ruent par le trou béant creusé par les bombes. Paul est resté au camp, tel le lâche qu'il est.

Alors que Luke se lève, Bellamy tend la main.

— Attends le signal de Felix pour être sûr que la voie est libre.

Clarke agrippe un bloc de parpaing devant elle et fixe sans ciller l'endroit où les autres viennent de disparaître. Son angoisse monte encore d'un cran quand elle entend un ra-ta-ta-ta de mitraillette qui retentit par-dessus les grognements du bâtiment et le rugissement des flammes.

Pourvu que nous soyons les auteurs des coups de feu, prie-t-elle, les doigts serrés à contrecœur sur son propre pistolet, prête à tirer.

Felix apparaît au loin. Il agite une torche allumée au-dessus de sa tête. Il jette un coup d'œil derrière lui et se dépêche de plonger à l'intérieur.

— C'est bon, annonce Bellamy. On bouge.

Ils sautent par-dessus le tas de gravats qui les cachait. Clarke court jusqu'à ce que ses poumons la brûlent. Elle se couvre le visage avec le bras quand ils atteignent les volutes de fumée de l'explosion. Elle

essaie de ne pas regarder le bâtiment, mastodonte encore plus terrifiant maintenant qu'il est sur le point de s'écrouler. Ils doivent entrer et sortir rapidement s'ils ne veulent pas disparaître en même temps que la structure.

Elle arme son revolver et entre à grandes enjambées. Son cœur n'a jamais battu aussi fort. Ses yeux scannent toutes les directions. Bellamy ouvre la marche pendant que Luke couvre un côté. Tous trois sont abasourdis par ce qu'ils découvrent. Cet endroit ressemble à une ville fortifiée qui aurait été bombardée. Clarke ne distingue pas les dégâts provoqués par leurs grenades de ceux des siècles passés. En tout cas, le plan de Luke qui constituait à saper les fondations marche beaucoup mieux que prévu. Trop bien même.

Les remparts se déforment. De gros morceaux tombent d'en haut et le tout émet un grognement métallique rauque.

— Allez chercher les autres avant que tout ça se casse la gueule ! ordonne Clarke en désignant la direction opposée. Je rejoins Felix, Jessa et Vale et on file à l'armurerie ensemble.

Luke démarre au quart de tour – il pense certainement à Glass qui ne doit pas se trouver très loin –, tandis que Bellamy hésite un peu trop longtemps avant de le suivre.

Clarke se motive puis pivote, arme au poing, au moment où une foule vêtue de blanc surgit au coin de la route jonchée de débris et fonce sur elle. Clarke pointe son revolver sur le plus grand individu. Soudain, un des pillards tourne la tête et... Clarke manque lâcher son arme sous le choc.

C'est Wells.

Il semble aussi stupéfait et soulagé qu'elle de la voir là, mais il reprend vite ses esprits. Il franchit la distance qui les sépare en cinq grandes enjambées et la serre fort dans ses bras.

— Tu vas bien ! s'exclame-t-elle en s'écartant de lui pour mieux l'examiner.

— Ça va, répond-il en essuyant son front en sueur.

— Et Eric ? demande-t-elle.

Il désigne le grand type qu'elle a failli descendre.

— Il va pas trop mal.

— Graham ?

Wells secoue la tête, le regard meurtri.

Clarke regarde le groupe de pilleurs par-dessus l'épaule de son

ami.

— Et eux ?

— Ils sont avec nous, l'informe Wells. Du moins, ils aimeraient bien. Je t'expliquerai.

Un grondement résonne au-dessus d'eux. Une épaisse fissure descend le long du mur. Clarke saisit Wells par le coude et l'éloigne au pas de course.

— Oui, mais plus tard et dehors, lui crie-t-elle par-dessus le vacarme. Faut qu'on fiche le camp d'ici avant que tout s'écroule.

Ils se précipitent dans l'ouverture ménagée par les grenades. Alors qu'ils mettent de la distance entre eux et les remparts qui s'effondrent, Wells raconte à Clarke comment il a rallié les autres recrues. Ils comptaient se mutiner lors d'une espèce de rassemblement au petit matin mais la première grenade a explosé et ça a été la panique.

— Et votre plan à vous ? demande-t-il.

Ils se retournent. L'entrée de la Pierre s'effondre sous leurs yeux.

— Vous comptiez faire exploser le bâtiment alors qu'on était tous dedans ?

Clarke fait la grimace.

— Non, on avait juste l'intention de détruire les remparts, foncer à l'intérieur et vous sauver. On n'avait pas prévu que les fondations étaient abîmées à ce point.

Wells examine le bâtiment, l'air sombre.

— On a assommé nos gardes et on a réussi à s'enfuir mais les filles sont encore là-dedans. Je pense que le reste des Protecteurs s'est précipité à l'armurerie. Ils ne lâcheront pas l'affaire aussi facilement, Clarke. Tu es prête à te battre ?

— Plus que prête ! s'exclame-t-elle. Ils vont avoir une sacrée surprise quand ils entreront dans l'armurerie.

Elle court jusqu'à l'orée de la forêt, Wells sur ses talons. Là, elle lui montre toutes les armes qu'ils ont dérobées et qui sont cachées dans les broussailles.

Wells n'en croit pas ses yeux. Aussitôt, il crie à ses camarades de rappliquer. Un par un, chacun s'empare d'un fusil. Si les Protecteurs veulent se battre, ils n'ont qu'à bien se tenir.

Wells scrute la forteresse d'un air déterminé.

— On doit absolument sortir les filles de là. Passons par l'ouest du bâtiment – il y a une entrée là-bas. Si elle est encore gardée, on la

prendra par la force.

Clarke réprime un sourire. Le Wells qu'elle connaît – le chef sûr de lui – est de retour.

— Après toi !

Ils approchent du bâtiment par le côté ouest. Il y règne un calme inquiétant. Les gardes ont abandonné l'entrée. Wells arrête Clarke d'un geste et part en éclaireur à l'intérieur. Enfin, il fait signe au groupe de s'avancer.

— Et maintenant ? demande Clarke en scrutant les couloirs enténébrés.

Cette partie du bâtiment n'a pas encore été endommagée mais au loin retentit le fracas des murs séculaires qui s'écroulent les uns après les autres. Les minutes sont comptées.

— Les filles se trouvent sûrement dans le Cœur de la Pierre...

Wells examine les alentours et indique leur gauche.

— Par ici.

Avant qu'ils ne s'enfoncent davantage dans la structure, une foule en cavale surgit devant eux. Clarke et les garçons braquent leurs armes sur ce qu'ils pensent être les pillards.

À leur grande surprise, cette foule est composée exclusivement de filles. Toutes portent des robes blanches qui leur arrivent aux chevilles et leurs cheveux sont détachés.

— Clarke ! hurle l'une d'elle.

Prise de vertige, Clarke cligne des yeux et laisse les premières la dépasser.

— Octavia ?

C'est bien elle, le regard vif comme jamais. Un sanglot de reconnaissance se coince dans la gorge de Clarke. Elle écarte les bras et Octavia se rue sur elle pour l'étreindre avec force. Les filles n'avaient pas besoin d'être sauvées : elles se sont très bien débrouillées toutes seules.

— C'était vous, les copains ? demande Octavia en désignant l'est.

Elle serre rapidement Wells dans ses bras. Clarke répond par un hochement de tête.

Une fille aux cheveux bouclés postée à côté d'Octavia lève les yeux au ciel avec admiration.

— La classe ! s'exclame-t-elle.

— Clarke, Anna, Anna, Clarke... (Octavia agite la main.) Et si on continuait les présentations un peu plus tard ?

— Bonne idée, réplique Clarke en leur emboîtant le pas. Où est Glass ?

— J'en sais rien, halète Octavia. Mais elle connaît notre plan. On la retrouvera.

Wells les conduit vers la sortie. Il ne leur reste que quelques mètres à parcourir quand Clarke est entraînée en arrière avec violence. Une terreur sourde décuple les battements de son cœur.

Elle est plaquée au sol par une blonde en robe grise. Le regard rempli d'une rage inhumaine, la femme brandit un poignard et s'apprête à lui trancher la gorge.

Soudain, un poing s'abat sur le visage de la femme qui lâche Clarke dans un petit cri. Sa tête heurte le mur en pierre avant que le reste de son corps ne s'avachisse par terre. Clarke lève les yeux. Octavia grimace en tenant sa main en sang.

— Ça la démange depuis le début ! jubile Anna.

— Cette femme fait partie des chefs ? s'enquiert Clarke qui se relève tant bien que mal. On devrait peut-être l'emmener... s'en servir pour négocier...

— Une trêve ? complète Wells.

— Pourquoi pas ? rétorque Clarke en essuyant sa joue salie. Ils n'ont plus d'armes. On a tous les atouts.

— Très bien, conclut Wells. On l'embarque.

Ils n'ont pas fait dix pas vers la sortie qu'un bruit les arrête net... un cri animal, guttural poussé par de trop nombreuses bouches.

Deux secondes sidérées plus tard, des têtes familières – Bellamy, Luke, Felix, Jessa et Vale – apparaissent au coin. Leurs amis déchaînés arrivent à vive allure. Bellamy écarquille les yeux à la vue de Clarke, puis il pousse un énorme soupir de soulagement lorsque son regard se pose sur Octavia. Soudain, ses yeux se plissent.

— Courez ! hurle-t-il à pleins poumons.

Clarke ne pose pas de questions et suit la foule. Dehors, le soleil se lève, flamboyant à l'horizon. Derrière eux, le bâtiment en flammes reflète les couleurs de l'aube. Les rebelles continuent de courir jusqu'à ce qu'ils repèrent des ondulations non loin. De l'eau. Ils ont atteint la rivière.

Piétinant jusqu'à ce qu'elle soit épaule contre épaule avec Bellamy,

Clarke se retourne et arme son revolver en vue d'un ultime affrontement. Au même moment, une bande de pillards sort en trombe du bâtiment. *Alea jacta est.*

Il n'y a pas d'erreur cette fois-ci. Ces gens sont bien leurs ennemis. Clarke se trouve en première ligne tandis que la foule d'hommes en blanc – certains armés de fusils, d'autres de bâtons et de pierres – charge à pleine vitesse. À leur tête, trois femmes en robe grise. Ce qui lui rappelle...

Clarke empoigne la femme en gris qui l'a attaquée dans le hall et s'avance, le canon sur sa tempe.

— Stop ! crie-t-elle aux pillards. Ou je la bute !

Le groupe s'arrête. Les femmes à l'avant écarquillent les yeux.

— Nous avons vos armes ! continue Clarke. Nous avons vos prisonniers. Nos compatriotes. Votre bâtiment est détruit. Vous êtes en sous-nombre et vous ne pouvez pas gagner. Mais nous ne sommes pas obligés d'en finir dans la violence ! Partez ! Quittez cette région et laissez-nous en paix. Surtout ne revenez plus jamais.

Toutes les personnes derrière elle observent la scène en silence. Lentement, la mine défaite, leurs ennemis baissent leurs armes et lâchent leurs pierres. Ils semblent... résignés.

C'est alors qu'une femme en gris s'avance, le regard en feu.

— Non. Soren a déclaré que nous étions chez nous ici. La Terre le veut. Nous ne partirons pas sans l'accord de Soren.

Avant que Clarke ne riposte, Anna s'exclame : « Oh ! mon Dieu ! » et désigne quelqu'un au loin.

Derrière eux, une silhouette en blanc s'extrait d'une fenêtre pulvérisée, les flammes lui léchant le dos.

— Ce serait pas Glass ? demande Clarke, les yeux plissés.

Tout le monde – pillards, sauveteurs, prisonniers – la regarde s'approcher. Glass titube jusqu'à eux, le visage couvert de suie, l'air conquérant.

— Soren... est... morte, crie-t-elle.

CHAPITRE 30

Glass

Encore étourdie par le dernier cri terrifiant de Soren, Glass rejoint ses amis en tremblant.

Le long du bâtiment en ruine, les Protecteurs reculent. L'air hagard, ils ont lâché leurs bâtons et leurs pierres, même leurs fusils. Ces guerriers semblent complètement paumés, incapables de prendre une décision.

Sans Soren, ils ne sont rien.

Glass et ses amis sont sains et saufs. Enfin libres.

Un souffle d'air chaud leur parvient soudain de la Pierre. Glass imagine les flammes qui dévorent tout sur leur passage, à commencer par le verger... Elle inspire brusquement et s'oblige à détourner le regard, en direction de l'est de la rivière. L'aube point, l'éclat de l'immense soleil orange suffit à effacer de l'esprit de Glass toutes les images de la forteresse en feu.

Elle cligne plusieurs fois des yeux, le temps que sa vue s'adapte. La silhouette trouble non loin se transforme en un grand jeune homme... si familier, si improbable qu'elle en a quasiment le cœur brisé.

Glass reste bouche bée.

Quand il lui sourit, un sanglot se loge dans la gorge de Glass. Elle se pince pour s'assurer qu'elle ne rêve pas, qu'elle est bien en vie, consciente, qu'il ne s'agit pas d'un mirage. Puis elle tend la main et lui effleure la joue du bout des doigts, avec précaution, comme si elle risquait de le casser.

Ce n'est pas une hallucination. Il est là, en chair et en os, son poulx battant avec régularité, son souffle un peu saccadé quand elle lui caresse les lèvres, le cou, le torse.

À ce moment-là seulement, elle ose murmurer : « Luke. »

Elle en a les larmes aux yeux quand elle entend son nom, encore plus quand il lui répond par un sourire. Elle glisse les bras autour de son cou et l'embrasse. Peu à peu, toutes ses peurs s'effacent pour céder la place à l'émerveillement et à une gratitude immense.

— Tu es gelée, constate-t-il au moment où elle s'étonne de sa chaleur.

Il recule, le front plissé.

— Ça va aller ? s'inquiète-t-il.

— Parfaitement, répond-elle dans un rire hébété.

— Écoutez-moi vous tous ! s'écrie une voix masculine avec assurance.

Paul !

— On dirait que l'incendie va s'étendre. On ferait bien de longer la rivière pour plus de sécurité.

Luke manque s'étrangler. Il échange des regards déconcertés avec Bellamy en secouant la tête.

— Ce type est incroyable.

Clarke éclate de rire.

— Malheureusement, il a raison. On y va ?

Malgré leur nombre important, la procession avance en silence. L'air est chargé de soulagement et d'espoir.

Luke n'en croit pas ses yeux.

— D'où viennent ces gens ? s'étonne-t-il.

— De partout, explique Glass dont le regard se pose sur Anna et Octavia qui marchent aux côtés d'autres filles du dortoir. Certains ont été capturés chez eux, comme nous, et traînés ici. D'autres sont des Colons d'une capsule qui a dévié de sa trajectoire et s'est crashée.

— Répète ? Des personnes que tu connais ?

Elle sait qu'il pense à tous les amis qu'il a laissés là-haut à Walden pour accompagner Glass sur Terre.

— Non, mais je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer tout le monde.

Il balaye la foule puis pousse un léger soupir quand il ne reconnaît personne.

Ils abordent en silence le coude de la rivière. Sur l'autre rive, un des Protectors les dévisage, le regard vide.

Devant elle, Wells s'arrête brusquement.

— Tu le connais ? lui demande Glass.

— C'était mon formateur. Oak.

Au bout d'un long moment, Oak pivote et retourne en boitant vers la Pierre.

— Ils se regrouperont, affirme Luke, la gorge serrée. On devrait s'attendre à une échauffourée dès qu'on repartira vers l'ouest...

— Je ne pense pas, remarque Glass. Plus personne ne les commande désormais. Il leur faudra plus que quelques heures pour commencer à penser par eux-mêmes. Ils devront trouver le moyen de rejoindre d'autres groupes de Protectors et il n'y a pas de communauté dans le coin, d'après ce que j'en sais... À mon avis, ils ne nous embêteront plus.

Elle s'interrompt, réfléchit à tout ce qu'ils viennent de vivre.

— Les explosions ? C'était toi ?

Luke sourit avant de se rembrunir.

— J'ai déjà fait du meilleur boulot. On a eu qu'une heure pour disposer les explosifs et j'ai pas eu le temps de bien regarder les fondations...

— Tu as sauvé tous ces gens, Luke, le complimente Glass en lui serrant le bras.

— J'en suis heureux. Mais tu sais quoi... ? (Il l'attire contre lui.) Il n'y avait qu'une personne que je voulais sauver. Je m'attendais pas à autant de dégâts, Glass. S'il t'était arrivé quoi que ce soit, je sais pas ce que j'aurais fait.

— N'y pense pas, s'empresse de le rassurer Glass qui écarte une boucle de ses yeux. Tu as pris la bonne décision. Maintenant, regarde devant toi !

Luke se plonge dans ses pensées. Cet air familier donne du baume au cœur à Glass, heureuse d'être à nouveau à ses côtés.

— Dirigeons-nous vers les bois au prochain coude de la rivière et installons un camp entouré d'un périmètre bien gardé. Allumons un feu pour que tout le monde se réchauffe.

Glass approuve par un sourire mais Luke est toujours perdu dans ses réflexions.

— Ensuite, direction l'ouest et notre camp dès demain. Glass ? Qu'est-ce qu'on fait d'eux ?

— Je pense qu'ils vont vouloir rentrer chez eux. Ou repartir de zéro. (Elle lui prend la main et la porte à ses lèvres.) Tu leur as donné cette chance.

Luke fait signe à Wells plus en avant. Celui-ci hoche rapidement la tête et vire à l'ouest.

Quand ils atteignent la courbe, Glass s'aperçoit qu'elle n'a pas songé à ce qui les attendait au camp. A-t-il été complètement détruit ? Leurs camarades se sont-ils défendus ? Quoi qu'il en soit, il y aura des travaux de reconstruction en perspective. Elle les aidera du mieux possible. Elle fera de ce monde sa maison.

Sur la berge, Glass scrute le ciel du matin, cherche en vain un petit point lumineux, l'endroit où ils habitaient.

Merci, crie-t-elle en silence, les larmes aux yeux. J'ai réussi, maman ! Je suis encore là. J'existe encore. Et je ne cesserai jamais de dire merci.

CHAPITRE 31

Bellamy

Ils doivent couper du bois pour le feu de camp et chasser pour nourrir leurs amis et leurs nouveaux alliés mais en ce qui concerne Bellamy, ces tâches peuvent attendre... parce que sa petite sœur lui parle de sa copine.

— Elle vient de Walden. Tu l'as peut-être déjà croisée. Pas moi, mais j'ai l'impression de la connaître depuis toujours !

Les joues d'Octavia deviennent aussi rouges que son ruban.

— Elle est terriblement drôle. C'est vrai, malgré tout ce qui se passe, elle trouve toujours le moyen de me faire rire...

Bellamy ne peut s'empêcher de sourire. À cause de l'enthousiasme d'Octavia, mais aussi de sa présence ici, devant lui, saine et sauve, agissant comme si le seul événement important de la semaine était sa rencontre avec Anna.

Toutes les épreuves qu'Octavia a traversées dans sa vie auraient brisé n'importe qui. Mais la sœur de Bellamy est aussi résistante que l'acier. Comme toujours, la fierté qu'il éprouve à son égard tend vers l'admiration. Il secoue légèrement la tête tandis qu'elle continue.

— Et c'est une inventrice née. Son cerveau est incroyable, crois-moi. Elle suivait une formation de plombier à bord de la station. Là, elle aide Luke à fabriquer des torches et je me disais... si ces deux-là continuent de s'entendre aussi bien, peut-être qu'au camp, elle pourra apporter une précieuse contribution à... Quoi ?

Octavia place les mains sur les hanches. Elle remarque enfin l'expression amusée de son frère mais se trompe sur sa signification.

Bellamy éclate de rire, les bras écartés.

— Tu m'as convaincu ! Ta copine est à l'évidence brillante et

merveilleuse, et tu es totalement folle d'elle.

Octavia se mord la lèvre et fixe ses pieds.

— Elle n'est pas exactement ma copine.

Bellamy hausse un sourcil.

— Tu veux courir plusieurs lièvres à la fois ?

Elle affiche un grand sourire.

— Non, c'est juste que je lui ai pas encore demandé.

— Alors pose-lui la question ! s'exclame-t-il en la poussant du coude. Sérieux, fonce ! Maintenant. Rien n'est garanti en ce bas monde, O. On doit saisir les opportunités quand elles se présentent.

Elle inspire longuement.

— Je pense vraiment qu'elle va te plaire.

Bellamy n'a jamais vu sa sœur dans un tel état de nervosité. Il la serre très fort dans ses bras et ajoute :

— Bien sûr qu'elle va me plaire !

Les yeux brillants, Octavia traverse en courant la petite crique sablonneuse pour retrouver Anna. Tandis qu'elle s'éloigne, le regard de Bellamy dérive sur le camp et se pose sur Clarke.

Agenouillée à côté du feu, elle soigne un évadé blessé par la chute de débris. Elle semble si déterminée, si compétente, si attentionnée que Bellamy en a le souffle coupé.

À cet instant, il sait au plus profond de son cœur qu'un avenir sans elle ne vaudra pas la peine d'être vécu.

Wells sort de la forêt, les bras chargés de branchages pour le feu. Bellamy s'extrait de sa rêverie et le rejoint.

— Un coup de main ?

Wells s'essuie le front et reprend son souffle.

— Je pense qu'on a assez de bois. En revanche, il va falloir songer à préparer un animal tué par Bellamy pour le dîner. Voire plusieurs.

Souriant, Bellamy hausse les épaules.

— J'ai compris. On va s'en occuper.

— On s'est pas mal débrouillés pour l'instant, remarque Wells en esquissant un sourire éreinté.

— Tu l'as dit ! s'exclame Bellamy en lui donnant une claque à l'épaule. Tu es parvenu à rallier toutes ces recrues et tu as sauvé... combien de personnes ? Quarante ?

— Cinquante-quatre, rectifie Wells à voix basse – il se gratte la joue. J'ai fait un rapide calcul.

— Tous ces gens s'en sont sortis grâce à toi.

— Grâce à nous deux, corrige-t-il en tapant son frère dans le dos.

Le visage de Wells s'assombrit, une lueur peinée vacille dans ses yeux.

— Que s'est-il passé ? demande Bellamy. Ça va pas ?

— On a perdu Graham.

— Ils... ils l'ont tué ? marmonne Bellamy.

À un moment, il l'aurait bien étranglé de ses propres mains. Il a l'impression que ça remonte à une éternité. Graham avait fait de gros efforts pour s'intégrer dans leur nouvelle communauté et bizarrement, la pensée de son corps sans vie quelque part dans cette forteresse infernale lui serre le cœur.

— Il..., bredouille Wells. Il s'est sacrifié pour nous sauver. Jamais je n'accomplirai un geste aussi héroïque et courageux.

Tous deux se taisent un long moment et observent la foule éparpillée. Certains sont rassemblés autour du feu et profitent de sa chaleur. D'autre s'affairent. Ils préparent l'itinéraire à venir. Quelques-uns tournent en rond, encore surpris de pouvoir circuler librement.

— Je me demande ce qu'ils vont tous devenir, remarque Wells.

— À mon avis... ça dépend de toi.

Le regard de Wells s'assombrit. Il paraît plus pensif qu'inquiet.

— Ça ne posera pas de problème... Ils peuvent rentrer avec nous ?

— Plus on est de fous... si tu veux mon avis. Mais la décision t'appartient.

Wells secoue la tête.

— C'est toi le Conseiller. Pas moi ! Ce devrait être à toi de décider.

Cela signifierait plus de bouches à nourrir, de personnes à loger. Et alors ? Cette planète est assez grande pour tous les accueillir. Il devra juste s'assurer que certains savent chasser.

Clarke se tient debout à côté du feu. Elle s'époussette les mains. Il s'approche d'elle.

— Comment ils vont ? lui demande-t-il en désignant ses patients.

— Pas trop mal. Impatients de prendre la route. Je crois qu'on se sentira tous mieux une fois qu'on aura mis de la distance entre nous et...

Elle fait un signe de tête nerveux en direction du sud-est.

Les épaules de Bellamy se contractent. Suivre la rivière les a déjà éloignés de plusieurs kilomètres de la forteresse et des Protecteurs

mais il est d'accord. Plus tôt ils rentreront au camp, mieux ce sera.

— Nous avons des torches ! crie Octavia qui surgit de la forêt en compagnie de la fameuse Anna.

Souriantes, elles ont les bras remplis de branches moussues enveloppées dans des linges mouillés.

— Attention, j'ai bien compris qu'il faisait encore jour, déclare sèchement Anna en examinant les nuages dans le ciel du matin. Mais je me suis dit qu'elles nous seront bien utiles quand nous camperons pour la nuit, vu qu'on pourra pas tous dormir autour de ça.

Elle désigne la flambée et laisse échapper toutes les torches qu'elle porte. Bellamy se penche pour l'aider à les ramasser.

— Grrr... moi et mes deux mains gauches.

Bellamy éclate de rire. Il l'apprécie déjà.

Octavia devient toute rouge.

— Euh... Bellamy, j'aimerais te présenter ma copine, Anna.

Bellamy lui sourit et lui serre la main.

— Content de te rencontrer, Anna et ravi que tu viennes avec nous.

Octavia entrelace ses doigts dans ceux d'Anna.

— J'ai hâte qu'on arrive à la maison !

Le mot « maison » résonne comme un carillon dans la poitrine de Bellamy. Malgré le voyage qui les attend, il a l'impression d'être déjà là-bas. La maison, n'est-ce pas le lieu où se trouve sa famille ? Et pour la première fois depuis une semaine, ils sont à nouveau tous ensemble. Sa sœur va bien, elle est heureuse. Son frère est en vie, il redevient le Wells d'il y a un mois. Quant à Clarke...

Bellamy sourit quand il se rend compte qu'il l'a incluse dans sa famille.

Soudain, son cœur se met à battre de plus en plus fort, avec de plus en plus de certitude.

Voilà ce que le mot famille signifie. Ce sont les gens pour qui on se bat. Sans qui on ne peut pas vivre. Bellamy regarde la route devant eux avec un doux sentiment d'euphorie.

Il me reste quelque chose à accomplir.

CHAPITRE 32

Wells

Ils sont fébriles, ils sont couverts de boue, ils sont épuisés... mais le voilà : l'arbre fendu en deux qui marque le sentier menant au camp.

Après deux jours de voyage depuis la Pierre, les voilà de retour à la maison.

Peu importait la difficulté, il voulait aller vite. Tout le monde a besoin d'un feu, d'un repas et de repos. Wells espère qu'ils trouveront les trois ici, qu'ils ne découvriront pas le chaos et la destruction.

Derrière lui, Kit, Jessa et les autres Nés-Terre poussent un cri de joie quand ils comprennent où ils sont. Wells sourit mais lève vite la main.

— Je propose qu'on attende ici et qu'on envoie des éclaireurs, annonce-t-il. Les nôtres doivent être à cran après le passage des Protecteurs et il n'y a pas que des visages familiers parmi nous.

Son regard balaie la foule. Plus de la moitié d'entre eux sont de parfaits inconnus. En chemin, certains rescapés les ont quittés pour retrouver leur propre maison, récupérer les villages qui leur ont été volés. D'autres ont préféré repartir de zéro et ont choisi de rester avec eux.

Après toutes les épreuves subies, chacun est motivé par le défi et l'espoir. Une nouvelle communauté est née des cendres de la Pierre et s'est reformée d'une manière que les Protecteurs n'auraient jamais imaginée.

Pensif, Wells inspire puis désigne quelques personnes – un Né-Terre, un membre de l'équipe de secours et une nouvelle tête.

— Kit, Clarke... et Cob. Venez avec moi.

Kit et Clarke s'avancent d'un pas décidé mais Cob regarde les

alentours, l'air perdu.

Un sourire encourageant aux lèvres, Wells lui fait signe d'approcher.

— Dès qu'ils t'auront rencontré, ils ne craindront plus les inconnus.

Le jeune garçon sourit et se dépêche de les rejoindre pendant que les autres s'installent en les attendant.

Puis, unis comme les doigts de la main, ils se dirigent vers le camp.

Soudain, un grand fracas se fait entendre et Cob pousse un cri. Wells se retourne et découvre la cheville de Cob enroulée autour d'un fil de détente. Ce doit être le piège qui a déclenché cette sorte d'alarme.

— Tout va bien, le rassure Wells tandis que plusieurs gardes colons surgissent entre les buissons en leur hurlant de se mettre à genoux.

Tous les quatre lèvent les mains et obéissent. Ils s'agenouillent dans la terre mouillée quand un des gardes s'écrie :

— Clarke ! Wells ! J'y crois pas... Vous avez réussi ! Putain, vous y êtes arrivés !

Souriante, Clarke pousse un long soupir.

— Willa ! Ça fait du bien de te voir !

Willa l'aide à se relever et les six autres baissent leurs armes tout en se dévisageant, incrédules.

— Vous êtes que quatre ?

— On a laissé un groupe un peu plus nombreux à un petit kilomètre d'ici, répond Wells. Il y a nos camarades, nos sauveurs et... d'autres.

Les gardes échangent un regard méfiant.

— Conduisez-nous au Conseil, ordonne Wells. Ils décideront de la suite... s'ils veulent bien accueillir ces nouveaux amis.

Willa le jauge puis hausse les épaules.

— Ça me paraît correct.

Willa leur ouvre la marche. Les gardes se consultent du regard avant de lui emboîter le pas.

— Tu vas y arriver, lui murmure Kit.

Cette remarque surprend Wells. Kit lui sourit.

— Si tu as pu convaincre les membres terrifiés d'une secte de se rebeller, je crois que tu peux persuader les nôtres d'accueillir quelques réfugiés de plus.

— J'espère que tu as raison..., réplique Wells qui s'arme de

courage à la vue du camp.

Ce n'est pas beau à voir mais il y a des signes d'espoir. Un chevreuil cuit à la broche d'un côté pendant que des hommes et des femmes travaillent dur à la reconstruction des cabanes en rondin de l'autre. L'infirmerie est intacte, un filet réconfortant de fumée s'élève de sa cheminée.

Clarke accélère le pas en la voyant, tellement elle a hâte de retrouver ses parents.

— Fonce ! lui lance Wells.

Elle lui sourit et pique un sprint vers l'infirmerie, ses cheveux longs flottant derrière elle.

Kit l'abandonne ensuite pour aller saluer un groupe de Nés-Terre qui montrent à des Colons comment moudre du blé pour faire du pain.

Finalement, seuls Wells, Cob et les gardes se rendent vers le feu de camp central où deux hommes sont en grande conversation.

Rhodes est le premier à se retourner, suivi de Max. En un clin d'œil, le visage du chef des Nés-Terre passe de la surprise à la joie. Avant que Wells ne dise un mot, Max s'élance, les bras grands ouverts et le serre avec force. Un sanglot s'échappe de sa gorge.

— Mon garçon, lâche-t-il. (Wells en a les larmes aux yeux.) Tu es revenu ! J'espérais mais je ne savais pas...

Il recule, débordant de fierté.

Wells avale la boule dans sa gorge.

— Je... Nous avons perdu Graham.

Il grimace quand il imagine le visage de Lila en apprenant la nouvelle. Même si elle la jouait décontractée, elle commençait à avoir des sentiments pour Graham ces dernières semaines.

— Je ne suis pas revenu seul, ajoute Wells. J'ai ramené d'autres personnes. Parmi elles, il y a des Colons. Croyez-le ou pas, ils étaient à bord d'une capsule qui a atterri au sud d'ici. Et puis, il y a... (Il désigne Cob.) de nouveaux amis, dirons-nous.

Derrière Max, Rhodes hausse les sourcils. Il ne cache pas son incrédulité.

— Des nouveaux ? Combien sont-ils ?

— Cinquante-quatre au dernier comptage, même si certains sont partis en cours de route pour retrouver leur ancien village. Et je me porte garant d'eux... ce sont de braves gens.

Max et Rhodes se dévisagent. Puis Rhodes hoche la tête.

— Si tu leur fais confiance, nous aussi, déclare-t-il. On ne va pas dire non à de la main d'œuvre supplémentaire pour reconstruire le camp avant l'hiver. Amène-les ici. Avez-vous été suivis ? demande-t-il en regardant les gardes. Devons-nous établir un périmètre de sécurité ?

— Pas plus que ce qui existe déjà, je pense, répond Wells. Entre notre soulèvement et tout ce que votre équipe de secours a accompli, je ne pense pas que les Protectors nous tourmentent à nouveau.

— Ils se font appeler les Protectors ? répète Max qui n'en croit pas ses oreilles.

— Les méchants se prennent toujours pour des héros, explique Rhodes avec un sourire triste et éteint.

Il se tourne vers Wells et son visage s'éclaire.

— De quoi avez-vous besoin en priorité ?

— La base, se dépêche de répondre Wells. À manger, de l'eau, du repos, une assistance médicale.

Rhodes acquiesce et saisit la main de Wells.

— Heureux de te revoir... Conseiller Jaha.

CHAPITRE 33

Clarke

— *Spiraea tomentosa*, annonce la mère de Clarke, une feuille verte d'apparence banale dans la paume. À vue de nez. Une tisane de cette plante soulage les maux d'estomac d'après lui.

Mary tapote le vieil ouvrage poussiéreux que Max lui a donné pendant sa convalescence – un livre antérieur au Cataclysme sur les végétaux locaux. Pendant l'absence de Clarke, ses parents ont pris une nouvelle initiative. Ils ont complété le stock de médicaments en baisse du camp en reproduisant ceux disponibles à bord de la Colonie et en faisant des expériences avec les plantes du coin.

Clarke examine la feuille, en mémorise chaque détail mais c'est la main de sa mère qui retient son attention... chaude, douce, vivante. Le docteur Lahiri n'en est pas revenu qu'elle guérisse aussi vite.

— Celle-ci s'appelle l'herbe à souder, continue la mère de Clarke qui pose une plante aux délicats pétales blancs sur la table. Ils s'en servaient pour soigner les os fracturés, d'où son nom, mais ce n'est qu'une croyance, malheureusement. Toutefois, elle aide à faire baisser la fièvre. Alors je vais continuer à jouer avec et voir ce que nous pouvons en tirer...

— Tu es incroyable, s'exclame Clarke en la prenant dans ses bras en douceur pour ne pas aviver sa blessure.

— Incroyable, répète le père de Clarke qui revient du champ où il a aidé à creuser les fondations de nouvelles cabanes. (Il se frotte les mains sur son pantalon en souriant.) Grand compliment de la part de celle qui vient de prendre d'assaut une forteresse !

— À peine, réplique-t-elle en rougissant. Je n'étais pas seule.

— Mais tu as participé ! insiste Mary dont les yeux brillent. Nous

sommes fiers de toi.

Clarke ressent de la fierté elle aussi quand elle regarde le camp qui se reconstruit à toute allure. Leur communauté a peut-être souffert lors de l'attaque mais elle n'a pas été vaincue. Ils ont guéri et se sont remis au travail.

Tous ont été très occupés depuis leur retour hier. Clarke a immédiatement donné un coup de main à l'infirmerie. Quelques personnes secourues à la Pierre avaient besoin de soins plus intensifs. Glass s'est portée volontaire pour superviser le défrichage et les plantations du premier champ des Colons. Revigoré, Wells apporte son aide au Conseil et les talents d'ingénieur de Luke sont comme électrisés par tous ces nouveaux projets.

Ils ne vont pas recréer ce qu'ils avaient avant... ils ont le courage d'imaginer quelque chose d'encore mieux. Ils comptent installer une roue à aubes dans le ruisseau à proximité qui fournira de l'énergie aux appareils du camp, construire une école avec une aire de jeux. Cet endroit ne reprend pas simplement vie, il renaît sous la forme d'un vrai village joyeux. Clarke a tellement hâte d'en faire partie.

— Clarke, l'interpelle Bellamy sur le seuil de la porte.

Elle se retourne et son sourire retombe. Il a le front plissé, les épaules crispées. Quelque chose ne va pas.

— On peut parler ? demande-t-il en vitesse. (Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule, gratte le sol du bout du pied.) C'est important.

— Oui, répond-elle en se frayant un chemin entre les quelques patients qui restent. Bien sûr.

La main de Bellamy est froide contre la sienne tandis qu'il la conduit à travers le camp animé. Octavia et Anna jouent bruyamment à chat avec les enfants. Au milieu du camp, Glass et Luke examinent le croquis de tours de guet le long du périmètre. Ils passent devant les fours dans lesquels cuit du pain, devant Wells qui grave le nom de Graham sur une pierre tombale. Puis ils se rendent sur le chantier des nouvelles cabanes.

Clarke a de plus en plus mal au ventre. Qu'a vu Bellamy ? Un autre danger les menace-t-il déjà ? Ou a-t-il réfléchi et décidé qu'il n'était pas prêt à lui pardonner, après tout ?

Ils finissent par atteindre un carré d'herbe brûlée dans le coin du camp. Toujours silencieux, Bellamy s'arrête et se tourne vers Clarke. Il hausse les sourcils comme s'il attendait une réaction de sa part.

Elle regarde les alentours et secoue la tête quand elle ne décèle rien de particulièrement inquiétant.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande-t-il en balayant les lieux de la main, l'air nerveux.

— Qu'est-ce que je pense de quoi ?

— La vue d'ici ?

— Euh... C'est sympa.

— Bien... bien...

Là, il prend une grande inspiration et continue :

— On pourrait y construire une cabane ? Pour nous deux ?

Déconcertée, Clarke ne comprend pas tout de suite.

— Une cabane pour...

En un instant, Bellamy retrouve toute son assurance.

— Pour nous, Clarke.

Il lui prend la main, la serre et... lentement, met un genou à terre.

— Oh ! s'étrangle Clarke.

Il plonge la main dans sa poche et en sort une bague en argent.

— Bellamy ! chuchote-t-elle. Tu as eu ça où ?

— Je l'ai échangée, explique-t-il sur son ton cavalier habituel... sauf que ses mains tremblent.

Soudain, elle reconnaît le bijou – sa pierre bleu profond en son centre. Elle porte les mains à sa poitrine et appuie fort de peur que son cœur en jaillisse.

— Bel, c'est... c'est...

— L'héritage familial des Griffin.

— Où as-tu... ? Comment as-tu... ?

Elle secoue la tête, sans voix. C'est la pierre que ses ancêtres ont apportée avec eux sur la Colonie depuis la Terre, transmise dans sa famille de génération en génération.

— Comme je te l'ai dit, je l'ai échangée... avec ta mère.

Il la lui tend avec hésitation, comme si une partie de lui était persuadée qu'elle ne la prendrait pas.

Mais elle la prend et referme les doigts dessus.

— Contre quoi ? s'enquiert-elle.

— Une promesse, répond Bellamy en prenant sa main en coupe entre les siennes. J'ai promis de t'aimer, te respecter, t'honorer, te protéger, te défendre, te taquiner, me disputer avec toi... (Il éclate de rire.) Etc, etc, etc.

Il redevient sérieux.

— Pour le restant de ma vie et de la tienne... Clarke, est-ce que tu veux m'épouser ?

Les genoux de Clarke flanchent. Elle pose ses mains sur les épaules de Bellamy et se laisse glisser sur le sol à côté de lui, les bras autour de son cou, son baiser en guise de l'unique réponse dont il a besoin.

Mais juste au cas où, elle recule et murmure contre ses lèvres :

— Oui.

Ils s'embrassent de plus belle. Assise par terre dans ses bras, Clarke a l'impression qu'ils ne s'attribuent pas simplement ce petit lopin de terre mais le camp tout entier, les collines, les montagnes, les rivières, les lacs autour et tout ce qui existe au-delà.

Malgré toutes les épreuves qu'ils ont surmontées depuis leur arrivée sur Terre, elle a l'impression que la planète entière leur dit enfin ce que Bellamy lui murmure à l'oreille :

— Bienvenue à la maison.

Remerciements

C'est le privilège d'une vie de travailler sur cette série. J'exprime toute ma reconnaissance aux personnes qui ont permis à mon rêve de devenir réalité.

Merci à tous ceux d'Alloy pour leur soutien, leurs encouragements et leur créativité à chaque étape de cette aventure. Merci particulièrement à Sara Shandler, Josh Bank, Les Morgenstein, Lanie Davis, Theo Guliadis, Annie Stone, Liz Dresner et Heather David. Merci encore plus particulièrement à la géniale Joelle Hobeika dont l'imagination sans pareille a déclenché l'idée des *100* ; à l'incomparable Romy Golan qui transforme des kilomètres de mots en de superbes livres et nous empêche de plonger dans le chaos ; et à la talentueuse Eliza Swift, à la fois source de sagesse éditoriale et la crème des collaboratrices.

Un grand merci aux équipes de Little, Brown et Hodder & Stoughton, y compris Pam Gruber, Leslie Shumate, Saraciea Fennell, Emily Kitchin et Becca Mundy.

Une tournée de grands *hugs* de l'espace pour la fabuleuse équipe des Rights People qui a permis aux lecteurs du monde entier de découvrir cette série. J'aimerais aussi remercier les incroyables correcteurs, traducteurs, designers, éditeurs qui ont créé ces magnifiques éditions des *100* à l'étranger. Entrer en contact avec ses lecteurs est un privilège inouï. Merci de m'aider à partager mes histoires.

Merci à l'éblouissante et talentueuse Jenn Marie Thorne qui m'a permis de donner vie à ce livre de nombreuses manières. Tu es une rock star et je suis en admiration devant ton cerveau impressionnant.

Et surtout, un grand merci à mes lecteurs. Grâce à vous, je suis l'auteure la plus chanceuse au monde.

Entrez
dans un
nouvel



avec d'autres romans de la collection

www.facebook.com/collectionr